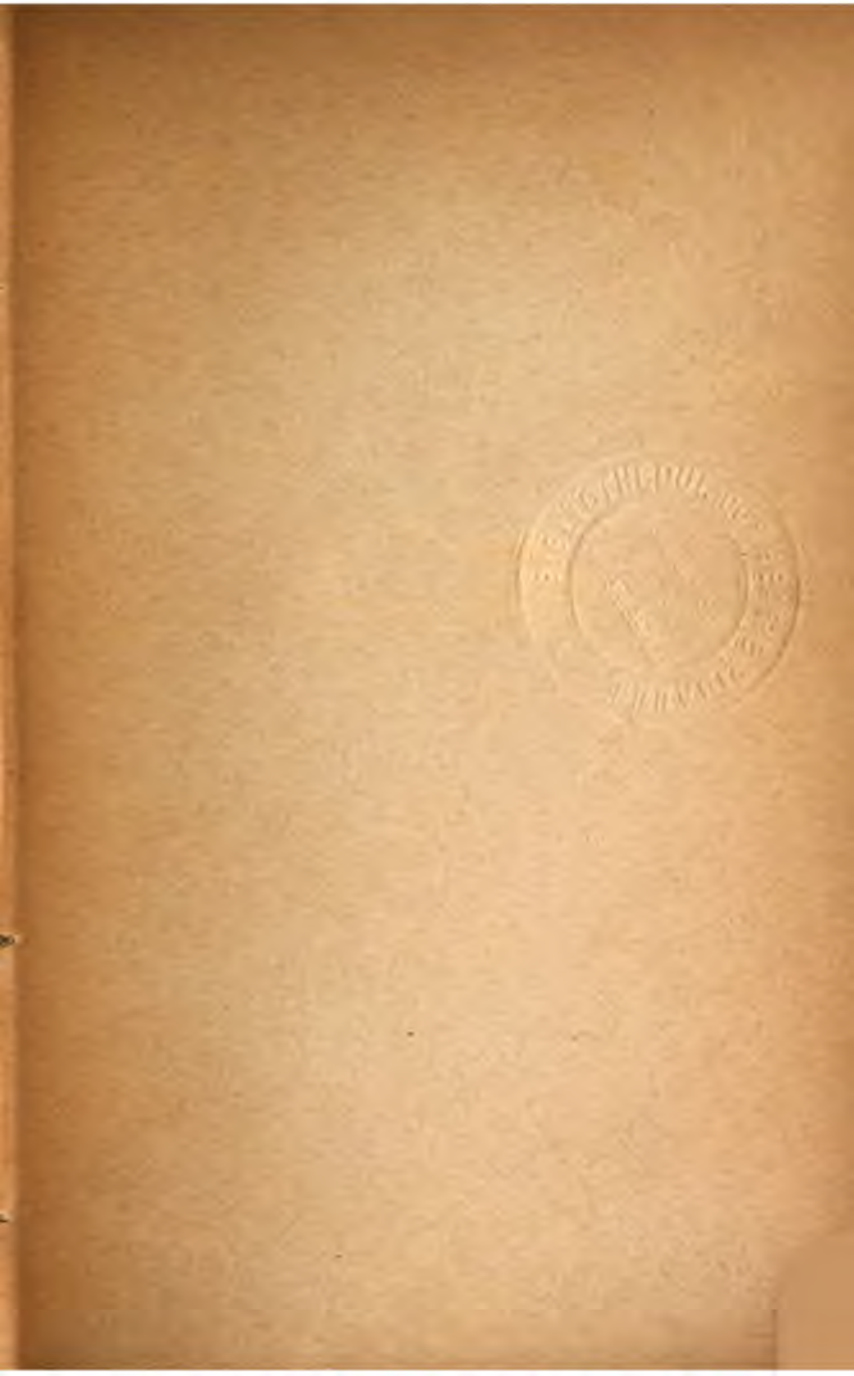




à Madame Irène Jousse
Hommage respectueux
Abr. Dreyfus

SCÈNES
DE LA
VIE DE THÉATRE





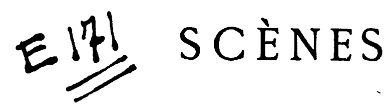
à Madame Irène Jousse
Hommage respectueux
Abr Dreyfus

SCÈNES

DE LA

VIE DE THÉATRE

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN



SCÈNES

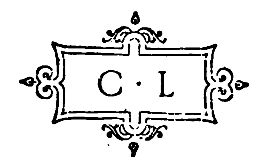
DE LA

VIE DE THÉATRE

PAR

ABRAHAM DREYFUS

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880

SCÈNES

DE LA

VIE DE THÉATRE

L'ENVERS D'UNE REVUE

I. — PROLOGUE

Le cabinet du directeur. — Ameublement sévère. — Sur la pendule, un bronze quelconque, Homère ou Sapho, avec cette inscription : « *Offert par les artistes du théâtre de Château-Landon à leur ancien directeur et ami J. Boulingrin.* » — Coffre-fort imposant. — Bureau immense. — Le fauteuil du directeur est placé dans l'ombre, celui des visiteurs est en pleine lumière. — Sur un guéridon, une pile de journaux avec leurs bandes non décachetées, pour montrer qu'on dédaigne les critiques. — Çà et là quelques manuscrits non déroulés, pour éloigner les jeunes auteurs.

BOULINGRIN, directeur du Théâtre International,

cinquante ans, l'air d'un homme désabusé, œil morne;
ÉVARISTE, auteur dramatique; trente ans; a renoncé au grand art pour embrasser les affaires.

BOULINGRIN. — Alors, combien serez-vous?

ÉVARISTE. — Nous serons trois : Séricourt, Valfleury et moi.

BOULINGRIN. — Et Trézard?

ÉVARISTE. — Trézard n'en est pas.

BOULINGRIN. — Ah! pardon! Il faut qu'il en soit. C'est lui qui a eu l'idée.

ÉVARISTE. — La belle affaire!... Tout le monde l'a eue, l'idée! On sait bien qu'il vous faut une revue.

BOULINGRIN. — C'est possible, mais...

ÉVARISTE. — Enfin, soit... Nous n'avons pas le temps de discuter. Je prends Trézard. Ce n'est pas lui qui nous gênera... Pour ce qu'il fait!...

BOULINGRIN. — A propos, vous avez un titre?

ÉVARISTE. — Oui et non... Que diriez-vous de : *Tout le monde sur le pont?*

BOULINGRIN. — Peuh!...

ÉVARISTE. — Et: *On rend l'argent?*

BOULINGRIN. — C'est bien vieux, ça!

ÉVARISTE. — Aimeriez-vous mieux : *Les Folies de l'année?*

BOULINGRIN. — Trop simple.

ÉVARISTE. — Ou encore : *Je vas l'dire à ton père?*

BOULINGRIN. — Vous trouvez ça drôle, vous?

ÉVARISTE, froissé. — Drôle... drôle... Ça dépend comme on le dit... Si vous le dites mal....

BOULINGRIN. — Enfin, nous trouverons le titre plus tard. Combien avez-vous de tableaux?

ÉVARISTE. — Tant qu'il vous en faudra. Combien avez-vous de femmes?

BOULINGRIN. — Vingt à vingt-cinq.

ÉVARISTE. — Une goutte d'eau... Vous ne pouvez rien faire avec ça. Il vous en faut au moins soixante.

BOULINGRIN. — Peste! comme vous y allez!... Soixante femmes!...

ÉVARISTE, riant. — Oh! pour ce qu'elles vous coûtent!...

BOULINGRIN. — Ce ne sont pas les appointements, parbleu! ce sont les costumes.

ÉVARISTE. — Si vous avez déjà peur...

BOULINGRIN. — Mais non! Je n'ai pas peur... je calcule; voilà tout.

ÉVARISTE. — Et vous engagez Rosita?

BOULINGRIN. — Mais Rosita demande trois cents francs par représentation...

ÉVARISTE. — Eh bien! vous les lui donnerez.

BOULINGRIN. — Jamais de la vie!

ÉVARISTE. — Voyons, mon cher, ce n'est pas sérieux. Nous faisons une affaire ou nous ne la faisons pas. Si vous ne voulez rien risquer pour réussir...

BOULINGRIN, avec amertume. — Hélas! j'ai déjà couru tant de risques! Quand m'apporterez-vous votre manuscrit?

ÉVARISTE. — C'est aujourd'hui le dix... A la fin du mois.

BOULINGRIN. — J'y compte... Mais venez me revoir. Nous causerons de tout cela.

ÉVARISTE. — C'est convenu... A bientôt. (Il va pour sortir.) Sérieusement, vous tenez à Trézard?

BOULINGRIN. — Je vous l'ai dit : Je suis engagé.

ÉVARISTE. — Pauvre ami !... Heureusement que vous allez gagner de l'argent avec nous.

BOULINGRIN. — Je l'espère bien. (Évariste sort. — On frappe.) Entrez!

L'HUISSIER. — Monsieur... c'est ce monsieur qui est déjà venu trois fois.

BOULINGRIN. — Dites-lui d'attendre.

II. — SUITE DU PRÉCÉDENT

Un mois plus tard. — Même décor. — Sur la cheminée deux ou trois feuilles de papier timbré. — Quelques cheveux blancs de plus sur la tête du directeur.

BOULINGRIN, déjà présenté.

ÉVARISTE, déjà présenté.

SÉRICOURT, auteur dramatique, soixante-treize ans; a débuté en 1822; membre fondateur de la *Société chantante des Enfants de Momus;* le nombre de ses œuvres a servi de base à diverses statistiques; quelques savants ont calculé que les lignes qu'il a écrites, mises bout à bout, iraient de Paris à San-Francisco; d'autres, que le poids du papier qu'il a noirci représente deux fois et demi ce que pèserait l'obélisque s'il était en plomb.

VALFLEURY, auteur dramatique, quarante ans, ne cultive l'art que pour pouvoir encourager les artistes.

TRÉZARD, associé d'auteur dramatique, n'a pas d'âge, sait lire, écrire et signer.

BOULINGRIN. — ... Voyons, récapitulons les tableaux. Vous avez?

ÉVARISTE. — Le Laboratoire, les Entrailles de la terre, l'Institut...

BOULINGRIN. — L'Institut vu de l'extérieur?

ÉVARISTE. — Mais non! la salle des séances...

vous savez bien? c'est l'entrée de Galuchet au milieu de cette réception...

BOULINGRIN. — Qu'il entre autrement! Je ne vais pas faire un décor de cinq mille francs pour une scène qui dure trois minutes.

ÉVARISTE. — Par exemple!

VALFLEURY. — Dites tout de suite que vous ne voulez pas jouer la pièce.

BOULINGRIN. — Comment!...

SÉRICOURT. — Vous coupez le tableau principal!

TRÉZARD. — C'est insensé!...

BOULINGRIN. — Voyons, messieurs...

ÉVARISTE. — Vous l'aviez trouvé charmant, ce tableau-là!

BOULINGRIN. — Permettez...

ÉVARISTE. — Vous avez ri...

BOULINGRIN. — C'est possible.

ÉVARISTE. — Il ne fallait pas rire, alors!

BOULINGRIN. — Écoutez-moi donc, sapristi! Je ne vous demande pas de couper la scène; je vous dis qu'on pourrait l'arranger autrement. Si Galuchet arrivait devant l'Institut...

TOUS, ensemble. — Oh!

BOULINGRIN. — Eh bien, quoi?

ÉVARISTE. — Vous n'y pensez pas...

SÉRICOURT. — Comment voulez-vous...

TRÉZARD. — C'est insensé!...

BOULINGRIN. — Bon! bon! ne nous mangeons pas! Vous voulez votre intérieur? Vous aurez votre intérieur. N'en parlons plus. Quels sont les autres tableaux?

ÉVARISTE. — Il y a l'Exposition maritime et fluviale, avec les inventions de l'année.

BOULINGRIN. — Ah! oui... toutes les industries représentées par des femmes... C'est une bonne idée.

SÉRICOURT. — Excellente! J'en ai fait l'épreuve pour la première fois lorsqu'on a inventé le moule à café... (Se tournant vers Évariste.) Vous n'étiez pas encore né, vous.

ÉVARISTE. — Heureusement!

SÉRICOURT. — C'était la petite Théodorine qui jouait ce rôle-là... Elle chantait :

Je suis le nouveau moule,
Accourez tous en foule...

Ça faisait un effet extraordinaire.

VALFLEURY. — Ça en ferait encore.

BOULINGRIN. — Et qu'est-ce que nous avons après l'Exposition maritime?

ÉVARISTE. — L'Exposition de géographie... Toutes les femmes réunies dans un congrès pacifique.

BOULINGRIN. — Un congrès ? J'aimerais mieux un banquet.

SÉRICOURT, à Évariste. — Il a raison. Je me souviens qu'en 1848...

BOULINGRIN. — On pourrait placer un peu de danse après le banquet pour finir gaiement; nous intitulerions ça le quadrille des Nations.

VALFLEURY. — Oui... ce serait assez gai.

BOULINGRIN. — Voilà un tableau. Qu'avez-vous encore?

ÉVARISTE. — La scène du verglas... Toutes ces dames tomberont par terre. C'est un effet sûr.

BOULINGRIN. — Mais vous avez déjà cet effet là dans le tableau du Skating-Rink !

ÉVARISTE. — Ça ne fait rien... Elles tomberont d'une autre manière. Pourvu que le public s'amuse...

SÉRICOURT. — On verra l'effet à la lecture.

VALFLEURY. — C'est toujours pour lundi?

BOULINGRIN. — Oui... Ainsi, soyez exacts, n'est-ce pas?

TRÉZARD, gravement. — Sois tranquille... Je vais les faire travailler.

III. — LECTURE AU FOYER

Le foyer des artistes. — Grand divan. — Petite table recouverte d'un tapis vert et chargée d'un plateau, avec carafe, verre, sucre et eau de fleur d'oranger. — Sur la glace de la cheminée, une lettre encadrée de noir : « *Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de M. Jean-Marie-Étienne Solagnol dit Florestan, artiste dramatique, décédé dans sa* 85me *année, etc.* »

SÉRICOURT, assis devant la petite table, lit la pièce. Les autres auteurs et le directeur se tiennent derrière lui. Les artistes forment le demi-cercle. Poses diverses exprimant la lassitude.

SÉRICOURT, finissant la lecture :

... Terminons nons-nons
Par de gais flons-flons
Cette pièce joyeuse,
Et chantons tons-tons,
Répétons tons-tons,
Vive à jamais la reine des chansons!

SÉRICOURT ferme le manuscrit. — Tout le monde se lève. — Froid prolongé. — Le régisseur distribue les rôles en silence.

ÉVARISTE, bas, à Valfleury. — Quelle glacière, hein!

VALFLEURY. — Oui... ils sont tièdes.

SÉRICOURT. — Et puis, j'ai si mal lu!

TRÉZARD, gravement. — Je vous l'avais bien dit. La pièce est trop littéraire.

BOULINGRIN. — Attendez! Il m'est venu une idée : si au lieu d'un banquet...

Il s'éloigne avec les auteurs.

LES ARTISTES ENTRE EUX. — Est-ce assez mauvais? — Ne m'en parle pas!... Si tu voyais mon rôle! — A quelle heure? — Onze heures précises. — Mais c'est très loin, ce quartier-là! — Douze lignes... Une vraie panne! — Quel homme, ce Florestan! — Je demeure à côté de l'église. — Et on me donne un travesti! — L'avez-vous vu dans le *Neveu du bourreau?* — Non! Il paraît qu'il y était très bien? — Oh! superbe! — Et hier encore, Boulingrin me disait : C'est vous qui jouez l'*Octroi*. — Moi, je ne pourrai pas y aller... Je répète à la Porte-Saint-Martin.

HERMANCE, blonde langoureuse, s'approche d'Évariste, avec un air navré. — Dites donc!

ÉVARISTE. — Quoi?

HERMANCE, montrant son rôle. — Voilà ce que vous me donnez!!!

ÉVARISTE. — Mais, ma chère...

HERMANCE. — Oh! tenez... vous n'êtes pas gentil... (Elle s'éloigne.)

ÉVARISTE. — Voyons, Hermance... écoutez-moi...

UNE JEUNE PERSONNE, accostant Trézard. — Monsieur, vous êtes l'auteur de la pièce?

TRÉZARD. — Oui, mademoiselle, un des auteurs.

LA JEUNE PERSONNE, avec des larmes dans la voix. — Eh bien, monsieur... pourquoi m'a-t-on retiré mon rôle?

TRÉZARD. — Quel rôle?

LA JEUNE PERSONNE. — Je faisais l'Espagne.

TRÉZARD. — Ah! oui... l'Espagne à l'Exposition de géographie... Mais elle y est toujours, l'Espagne!... Personne ne vous a retiré votre rôle.

LA JEUNE PERSONNE. — Alors, pourquoi le régisseur ne me l'a-t-il pas donné?

TRÉZARD. — Parce qu'il a supposé que vous le saviez déjà. Qu'est-ce que vous avez à faire?

LA JEUNE PERSONNE. — Au moment où la France dit : « Qui vient là, maintenant? » je m'avance et je dis : « C'est moi, l'Espagne! »

TRÉZARD. — Voilà tout?... Eh bien, vous le savez, ce rôle!

LA JEUNE PERSONNE, suffoquant. — Ça ne fait rien, monsieur.... Je ne vois pas pourquoi on ne me donnerait pas mon cahier comme à tout le monde.

TRÉZARD. — Votre réclamation est parfaitement juste, mademoiselle; venez avec moi.

Il la conduit près du régisseur.

Dans un coin, Séricourt est aux prises avec un vieux comédien de ses amis.

— Mais tu sais bien que je fais toujours ce que je peux pour...

— Tu appelles ça ce que tu peux?... Un rôle de vingt lignes!... c'est-à-dire que c'est une honte: m'offrir cela, à moi qui ai joué *Ruy Blas!*

— Aussi, est-ce à titre de service...

— C'est cela! toujours la même chose... On ne se gêne pas avec un vieil ami de cinquante ans! c'est à lui qu'on demande des services, mais c'est aux autres qu'on donne les rôles!

— Tu sais bien que dans une revue....

— Si encore le personnage était intéressant....

— Ah! pour cela!...

— Tu vas peut-être dire que c'est un personnage intéressant? Le *Dégel*... J'arrive après la scène du verglas qui est une scène délicieuse...

— Peuh!

— Oui! délicieuse!... Et dès que j'arrive... patatras! toutes les patineuses se sauvent. Voilà ce que tu appelles un personnage intéressant?

— Mais, mon vieux Casimir...

— Non, vois-tu, laisse-moi! laisse-moi!!! Je suis las de l'ingratitude des hommes!!!

VALFLEURY, présentant une de ses protégées au directeur. — Voilà la petite dont je vous ai parlé pour la scène des vélocipèdes. Elle se tiendra très bien. N'est-ce pas, petite... tu n'auras pas peur?

LA PETITE. — Oh! non, monsieur... je travaille pour entrer au Conservatoire...

IV. — RÉPÉTITION AU THÉATRE

La scène est éclairée par deux quinquets. — Le directeur, les auteurs et le souffleur sont assis devant la rampe. — Les artistes se tiennent sur les côtés et dans le fond.

LE RÉGISSEUR. — Voyons, place au théâtre!... Nous allons reprendre la scène des Agences de courses.... A toi, Galuchet!

GALUCHET, cinquante ans, joue le compère. — « Mais quelle est cette femme? »

LE RÉGISSEUR. — A vous, Clara!

CLARA, vingt-cinq ans, petite brune piquante. — « L'*Agence de courses!* on me traque de toutes parts... »

GALUCHET. — « Vous voulez dire qu'on vous détraque... »

SÉRICOURT, se levant. — Pardon, mon ami..., c'est un mot, cela... Faites-le valoir!

GALUCHET. — Oh! je veux bien, moi! (Reprenant.) « Vous voulez dire qu'on vous *détraque*. »

CLARA. — « Oui, monsieur; après m'avoir renvoyée du champ de courses, on me chasse de chez moi, on saisit mon mobilier, on confisque mes enjeux, on s'empare de ma personne, on me traîne devant les tribunaux et on me condamne à retourner en Angleterre! »

GALUCHET. — « Ah! c'est affreux! »

CLARA. — « C'est révoltant! »

LE RÉGISSEUR. — A toi, Fanny!... (Personne ne répond.) Eh bien! où est-elle donc?

UN GARÇON DE THÉATRE. — Mam'zelle Fanny? Elle n'est pas arrivée.

LE RÉGISSEUR. — Comment! à deux heures!

BOULINGRIN, doucement. — Elle est sans doute malade.

CLARA, avec aigreur. — Je ne crois pas... Comme je l'ai vue passer tout à l'heure... dans sa voiture...

BOULINGRIN. — Voyons... continuons...

CLARA. — Oui... oui... fais semblant de ne pas entendre, va!...

GALUCHET, fredonnant :

> Jardins de l'Alcazar,
> Délices des rois maures...

BOULINGRIN, à Galuchet. — Qu'est-ce qui vous prend, à vous?

GALUCHET. — Rien, monsieur. (Avec intention.) Je chante *la Favorite.*

LE GARÇON DE THÉATRE. — La voici!...

Tout le monde rit.

FANNY, entrant. — Eh bien, quoi?... Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à rire?... Sont-ils bêtes!

BOULINGRIN, sévèrement. — Vous êtes en retard, mademoiselle.

FANNY. — En retard?... moi?...

BOULINGRIN. — Voyons... placez-vous... A votre réplique, mademoiselle Clara !

CLARA. — « C'est révoltant. »

FANNY, continuant. — « Révoltant! Mais ce qui m'arrive l'est encore plus!... »

GALUCHET. — « Que vous arrive-t-il donc? »

Valfleury entre à ce moment.

FANNY. — Tiens, voilà Valfleury... (Elle va à lui.) Bonjour, Valfleury.

LE RÉGISSEUR. — Mademoiselle... je vous en prie, restez en scène.

FANNY. — On n'a donc plus le droit de dire bonjour à ses auteurs?...

ÉVARISTE. — Sacré Édouard, va!... Il ne vient jamais que pour nous déranger.

VALFLEURY. — Ne faites pas attention à moi... Qu'est-ce qu'on répète?

FANNY. — La scène du boulevard.

VALFLEURY. — Mais elle est coupée!

TOUS, ensemble. — Allons donc!

VALFLEURY. — La censure n'en veut pas.

ÉVARISTE. — Et tu ne nous l'as pas dit?...

VALFLEURY. — J'ai cru que vous le saviez.

FANNY. — Alors, je n'ai plus de rôle, moi?

VALFLEURY. — Dame!

FANNY. — Et vous croyez que j'accepterai cela?

BOULINGRIN. — Il le faut bien!...

FANNY. — Mais c'est une infamie! on n'a pas idée d'une horreur pareille!

ÉVARISTE. — Voyons, ma chère, ne vous échauffez pas; je vous ferai un autre rôle.

FANNY. — Un autre rôle!... un autre rôle!... Est-ce que vous me remplacerez ma toilette?... Faites donc des frais...

BOULINGRIN. — Vous pourrez l'utiliser, votre toilette.

FANNY. — Ah! elle est forte, celle-là!... Est-ce que vous vous figurez que j'use mes vieilles robes?

BOULINGRIN. — Si c'est une vieille robe...

FANNY, furieuse. — Non! monsieur, c'est une robe neuve, toute neuve, que j'ai fait faire exprès pour jouer dans votre sale revue!

EXCLAMATIONS DIVERSES. — Oh! — Sale revue! — Attrape! — C'est indigne! — Cette femme ose tout! — Qu'est-ce qu'elle a dit?...

BOULINGRIN, sévèrement. — Mademoiselle, ceci passe les bornes... et je vous déclare...

FANNY, changeant de ton. — Ah! puis... tu sais? si tu n'es pas content...

Nouvelles rumeurs. — Rires. — Tapage. — Désordre général.

ÉVARISTE. — Et dire que c'est tous les jours comme cela!

SÉRICOURT. — Mais autrefois on n'aurait pas tolére un pareil scandale. Tènez, quand j'ai fait jouer *Tout Paris en omnibus*, il y avait au théâtre Montansier une nommée Rosalinde...

BOULINGRIN, aux auteurs. — Mes chers amis,

je vous en prie, continuez sans moi... Je vais essayer de la calmer... (Il emmène Fanny.)

SÉRICOURT. — Continuez... continuez... Ça lui est facile à dire, maintenant que notre scène est coupée par la censure.

TRÉZARD, gravement. — Il faut la remplacer...

SÉRICOURT. — Certainement.... Mais par quoi?

ÉVARISTE. — Si nous faisions une scène sur la femme-médecin?

SÉRICOURT. — C'est cela! avec un couplet sur l'air de l'*Apothicaire*...

VALFLEURY. — Moi, je préférerais une scène sur le phylloxéra.

ÉVARISTE, criant. — Mais c'est de l'année dernière, le phylloxéra... Entends-tu?... C'est de l'année dernière!

VALFLEURY. — Puisqu'il a reparu ce année...

SÉRICOURT. — Enfin... nous chercherons autre chose... Passons au quatrième tableau. Quelle est la réplique?

LE SOUFFLEUR, lisant sur le manuscrit. — « Toutes les nouveautés littéraires... »

LE RÉGISSEUR. — Allons! silence!

GALUCHET. — J'entre par la droite, n'est-ce pas?

LE RÉGISSEUR. — Oui... avec l'*Actualité*.

SÉRICOURT. — Où est-elle l'*Actualité?*

LE RÉGISSEUR. — Ne m'en parlez pas !... C'est comme un fait exprès... Ordonnance du médecin.

VALFLEURY. — Ah bah !... Est-ce que?...

LE RÉGISSEUR. — Tout juste! La voilà obligée de rendre son rôle... C'est bien sa faute, par exemple !... Je lui avais prédit ce qui arriverait.

SÉRICOURT. — Comment pouviez-vous savoir?...

LE RÉGISSEUR. — Avec cela que nous ne connaissons pas le coupable... Il n'en fait jamais d'autres !...

CLARA, soupirant. — Oh! oui...

LE RÉGISSEUR. — Clara peut vous le dire... c'est la perte du théâtre, cet homme-là...

SÉRICOURT. — Bien! Bien!... Continuons, s'il vous plaît!

Entrée de plusieurs jeunes actrices.

BOULINGRIN, revenant à sa place. — Allez, Galuchet!

LE COMPÈRE. — « Oh! les jolies personnes! (A l'une d'elles.) Qui êtes-vous, ma belle enfant?

LA BELLE ENFANT. — « Je suis la *Femme gênante* de Gustave Droz, l'enfant chéri de la *Vie parisienne.* »

SÉRICOURT, à Évariste. — Dites donc! si au lieu de la *Vie parisienne* nous mettions le *Figaro?...*

ÉVARISTE. — Mais ça n'aurait plus de sens!

SÉRICOURT. — Qu'est-ce que ça fait? un journal ou l'autre... (Au souffleur.) Mettez le *Figaro.*

LE COMPÈRE, reprenant. — « Et ces deux jeunes filles? »

LE SOUFFLEUR, lisant le rôle de l'*Actualité.* — « Elles représentent l'héroïne d'un roman à sensation : *Chaste et infâme.* »

PREMIÈRE JEUNE FILLE, s'avançant en roulant des yeux furibonds. — « Infâme! »

BOULINGRIN. — Bravo!

DEUXIÈME JEUNE FILLE, sur le même ton. — « Chaste! »

BOULINGRIN. — Mais non, mon enfant, il ne faut pas dire « Chaste » comme votre camarade dit « Infâme. » Baissez les yeux et prenez un air innocent comme ceci : « Chaste! »

LA JEUNE FILLE, d'un air dégagé. — « Chaste! »

BOULINGRIN. — Ce n'est pas cela... Vous jetez le mot, comme s'il vous brûlait... Il faut prononcer lentement, en douceur... « Chaaasste! »

LA JEUNE FILLE. — « Chast! »

BOULINGRIN. — Très mauvais!... Vous n'a-

vez pas compris. Et elle n'a qu'un mot à dire !

ÉVARISTE. — C'est peut-être justement cela qui la gêne... Elle dirait mieux une phrase... (A la jeune fille.) Voyons... dites : « Je suis chaste. »

LA JEUNE FILLE, imitant madame Judic. — « Je suis chaste ! »

BOULINGRIN, sautant sur sa chaise. — Horrible !... Elle ne le dira jamais. (Prenant la jeune fille par le bras.) Sapristi !... Ce n'est pourtant pas difficile. (Criant.) « Je suis chaste ! »

LA JEUNE FILLE, pleurant. — Mais, monsieur... je... je... je le dis comme je le sens !

VALFLEURY. — Elle a raison... Laissez-la donc tranquille, cette enfant ! Ne pleure pas, va, ma fille... C'est moi qui t'apprendrai à dire « Je suis chaste. »

BOULINGRIN, au régisseur. — Qu'est-ce qui vient après *Chaste et infâme* ?

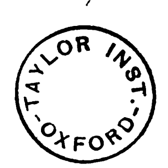
LE RÉGISSEUR. — Un changement à vue pour le ballet suisse.

SÉRICOURT. — Mais il y a le *Chalet* pour la réplique du changement !

BOULINGRIN. — C'est juste... Le *Chalet des Sapins*... (Au régisseur.) C'est la petite des Variétés, n'est-ce pas ?

LE RÉGISSEUR. — Oui.

BOULINGRIN. — Eh bien, appelez-la !



LE RÉGISSEUR, criant. — Le *Chalet des Sapins!*... où êtes-vous donc?... (A Boulingrin.) Elle doit être cachée dans quelque loge... (On entend le bruit d'une porte qui se ferme.) Tenez, je parie que c'est elle... (Cherchant à percer l'obscurité de la salle.) Voulez-vous répondre?

LE CHALET DES SAPINS, accourant. — Voilà! voilà!...

LE RÉGISSEUR. — Ah! enfin!

BOULINGRIN. — Pourquoi ne restez-vous pas en scène, mademoiselle?... Qu'est-ce que vous avez à faire dans la salle?...

LE CHALET DES SAPINS. — C'est ma bottine qui était délacée...

BOULINGRIN. — Elle se délace bien souvent, votre bottine. (On rit.) Faites-y attention!... Allons, suivons!

LE COMPÈRE. — « Oh! le joli montagnard! Qui es-tu? »

LE CHALET DES SAPINS. — « Le *Chalet des Sapins*, un nouveau livre destiné à la jeunesse. »

LE COMPÈRE. — « Et que nous montres-tu? »

LE CHALET DES SAPINS. — « Ce que je montre?... Regarde!... »

BOULINGRIN. — C'est ici que vient le changement à vue?

SÉRICOURT. — Oui... Le trouvez-vous bien amené?

BOULINGRIN. — Très bien.

ÉVARISTE. — Mais vous oubliez que le *Chalet des Sapins* se passe dans les Vosges?...

SÉRICOURT. — Qu'est-ce que ça fait? La Suisse ou les Vosges... c'est la même chose. Allons, place au théâtre pour la répétition du ballet.

Entrée des danseuses en costume de classe : jupe de tarlatane blanche, corsage de fantaisie. — Deux violons répétiteurs viennent se placer dans le coin du théâtre et commencent à jouer.

LE MAITRE DE BALLET, pendant la ritournelle. — Attention, mesdames, vous descendez en courant, vous vous placez en cercle, et vous formez le groupe que je vous ai indiqué hier. Une, deux... une... Allez!... Pas mal, le groupe... Vous, là-bas, levez la jambe en attitude... Je vous ai dit de ne pas terminer le groupe avant le dernier entrechat-six des sujets... Attention, maintenant, à la ligne en biais... Allongez la jambe en quatrième devant... levez les bras et courbez le corps... Bon... Pas d'exagération! de la souplesse... de la souplesse!...

VALFLEURY, à Boulingrin. — Elles ne vont pas mal, ces petites.

BOULINGRIN. — Mais non!

VALFLEURY. — Comment s'appelle donc la troisième à gauche?

BOULINGRIN. — Ah! vous vous y intéressez?

VALFLEURY. — Oui... j'adore la danse.

LE MAITRE DE BALLET, à une jeune danseuse. — Tiens, mon petit chat, ce n'est pas difficile. Tu arrives avec ta corbeille... Bien... Tiens ton genou demi-plié en terre... C'est cela... Tu avances ta corbeille hardiment... — ne la garde pas sous ton nez... — et tu souris au seigneur... sans perdre le public du regard... Allons, allons! plus franc, ce sourire... Bon... A vos places! (Au directeur.) Ça ira, n'est-ce pas?

BOULINGRIN. — Oui, c'est tout ce qu'il faut pour un ballet suisse.

Le maître de ballet fait un signe; toutes les danseuses s'envolent.

BOULINGRIN. — Continuons!... (Appelant.) Galuchet!

GALUCHET. — Présent!

BOULINGRIN. — Suivez, mon petit... C'est l'acte des théâtres.

GALUCHET. — Nous reprenons l'acte des théâtres?... Eh bien, merci!... Qu'on nous donne des matelas, alors!

BOULINGRIN. — Quelle heure est-il donc?

LE RÉGISSEUR. — Cinq heures.

BOULINGRIN. — Déjà!

GALUCHET. — Comment! déjà?... vous n'en avez pas assez?

UN ACTEUR. — Je commence le spectacle, moi.

BOULINGRIN. — Eh bien, allez-vous-en... Nous répéterons demain à une heure. Vous entendez, Crochard?

LE RÉGISSEUR. — Oui, monsieur.

BOULINGRIN, aux auteurs. — Maintenant, vous me referez une scène pour Fanny? (Mouvement des auteurs.) Ah! voyons, vous ne pouvez pas lui refuser cela! C'est une femme qui a beaucoup d'action sur le public... Demandez plutôt à Valfleury... Tiens, où est-il donc?

SÉRICOURT. — Je ne sais pas... Il a disparu pendant que vous parliez au régisseur.

BOULINGRIN. — Il doit être au foyer... Allons-y.

Ils sortent. — La scène reste vide. — Moment de silence.

LA VOIX DE VALFLEURY, derrière un portant. — Allons, dis-le encore : « Chaste... je suis chaste. »

V. — RÉPÉTITION GÉNÉRALE

Sur le théâtre avant la répétition. — Les machinistes posent le décor. — L'allumeur essaie le gaz. — Le menuisier répare une trappe.

VALFLEURY, entrant. — Eh bien!... on ne dira pas que je suis en retard aujourd'hui!... A quelle heure, la répétition?

UNE VOIX ENROUÉE, dans l'ombre. — Au quart.

VALFLEURY. — Ah! c'est vous, Jules... Vous n'avez pas vu mademoiselle Octavie?

LA VOIX ENROUÉE. — Mam'zelle Octavie?... Connais pas!...

VALFLEURY. —Mais si!...Vous savez bien?... une grande blonde... C'est moi qui l'ai amenée...

LA VOIX ENROUÉE. — Ah! bon!... je vois qui vous voulez dire... Mais c'est plus Octavie qu'elle s'appelle... Elle a changé de nom.

VALFLEURY. — Tiens!

LA VOIX ENROUÉE. — C'est rapport à l'affiche. M. Boulingrin lui a observé qu'Octavie ne ronflait pas assez... Alors elle a pris le nom de mademoiselle d'Argenville.

VALFLEURY. — Peste!

LA VOIX ENROUÉE. — Elle a dit comme ça que c'était le nom de sa mère, qui est noble.

VALFLEURY, riant. — Elle est bien bonne!

LA VOIX ENROUÉE. — Tenez! la v'là qui vient!

VALFLEURY. — La princesse? (Allant à elle.) Bonjour, mon trésor.

OCTAVIE. — Bonjour, mon chéri... (On s'embrasse.) Je te cherchais.

VALFLEURY. — Comme cela se trouve!... Moi aussi!

OCTAVIE. — Dis donc, j'ai un service à te demander.

VALFLEURY, déclamant. — Oh! que je suis heureux!

Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux

OCTAVIE. — Voici la chose... J'ai un de mes amis qui voudrait assister à la répétition générale... J'ai essayé de le faire passer, mais il paraît que la consigne est sérieuse... Il faut un papier signé des auteurs et du directeur... Alors...

VALFLEURY, jouant le drame. — Alors, vous ne craignez pas de me le demander à moi, ce papier terrible, et quand vous me l'aurez arraché à force de caresses et de séductions, froide

sirène, vous le remettrez à ce monsieur de vos amis, à cet homme que je hais, car je le hais... Oh! oui... je le hais!

OCTAVIE, riant. — Grand fou, va!... Allons! donne-moi vite ce papier... On l'attend dans la voiture.

VALFLEURY, avec éclat. — Dans la voiture!... Cet homme a osé vous offrir une voiture!... Oh! c'est trop!... c'est trop!

Il s'éloigne à la façon des acteurs de mélodrame.

OCTAVIE. — Voyons... Valfleury...

Elle court après lui. — La scène se poursuit dans la coulisse. — Rires étouffés et propos interrompus.

— Un baiser... ou je dis tout!
— Non! voyons... pas de farces!
— Dis-moi que tu m'aimes.
— Est-il agaçant!
— ... gage de mon amour.
— Oh! que c'est bête!

On sonne pour la répétition. — La scène et les coulisses sont pleines de monde. — Il y a trois cents personnes dans la salle.

BOULINGRIN, venant se placer à l'orchestre avec les auteurs. — Eh bien, tenez!... Qu'est-ce que je vous disais?... Nous avons laissé entrer vingt personnes... la salle est comble!

SÉRICOURT. — Qu'est-ce que ça fait ?... Pourvu qu'il n'y ait pas de journalistes...

BOULINGRIN. — Oh ! pour cela, je n'ai pas cédé.

ÉVARISTE. — Vous avez eu raison... Les indiscrétions de la presse nous nuiraient beaucoup.

BOULINGRIN. — Je n'ai fait d'exception que pour le *Figaro*.

VALFLEURY. — Et pour le *Gaulois* aussi, j'espère?

BOULINGRIN. — Oui... et pour quelques autres à qui je n'ai pas pu refuser la même faveur... mais ce sont les seuls !

Entrée des inspecteurs. — Le directeur et les auteurs se lèvent. — On échange des poignées de main.

LES AUTEURS. — Ah ! bonjour ! comment allez-vous ? — Et madame ? — Tenez, placez-vous ici, vous serez beaucoup mieux.

PREMIER INSPECTEUR. — Tous vos costumes sont prêts, j'espère?

BOULINGRIN. — Oui, oui; il y en a encore deux ou trois à livrer, mais c'est si peu de chose...

ÉVARISTE, riant. — Comme vous nous avez maltraités !

2.

L'INSPECTEUR. — Au contraire! Nous avons été d'une bienveillance...

ÉVARISTE. — Toute une scène coupée...

L'INSPECTEUR. — Pourquoi, aussi, recherchez-vous les sujets scabreux?

ÉVARISTE. — Parce que je parlais du *Capital?*

L'INSPECTEUR. — Certainement.

SÉRICOURT. — Mais oui, mon cher... c'est à cause de vos tirades... Si vous aviez pris mon rondeau sur l'air de *Rose et Marguerite*, ces messieurs n'auraient rien dit... N'est-ce pas, messieurs?

(Chantant.)

Le capital, enfants, c'est la sagesse,
C'est le bonheur, la force et la santé.
Ah! conservez toujours cette richesse
Qui vous assure la tranquillité!
Quant aux dangers auxquels il vous expose,
Évitez-les, mais ne les craignez pas;
Car il faut bien...

Je ne me rappelle pas la suite.

LES INSPECTEURS, riant. — Tant pis! — C'est charmant. — Bravo!

SÉRICOURT. — Maintenant, vous pouvez le chanter aussi sur l'air de « *C'est en vain qu'Agénor s'obstine.* »

ÉVARISTE. — Comment dites-vous?

SÉRICOURT. — « *C'est en vain qu'Agénor s'obstine...* » Vous devez connaître cela! c'est tiré des *Trois Margots...*

ÉVARISTE. — Non!

SÉRICOURT, renversé. — Vous ne connaissez pas les *Trois Margots*?..

On frappe.

Ah! on commence... Je vous les chanterai tout à l'heure.

Musique. — La toile se lève. On joue le premier acte.

. . . .

A Paris!
A Paris!
Courons à Paris!
C'est un vrai paradis
Oui, partons pour Paris!

La toile tombe.

CONVERSATIONS DANS LA SALLE.

UN SPECTATEUR. — Eh bien! il est très gentil, ce premier acte.

DEUXIÈME SPECTATEUR. — La petite qui fait le tramway à vapeur chante très bien...

PREMIER SPECTATEUR. — Alors, pourquoi a-t-on sifflé?

DEUXIÈME SPECTATEUR. — Mais non, voyons! c'était le sifflet de la machine.

UN HABITUÉ DES PREMIÈRES. — Ah! voilà le « Monsieur de l'orchestre. »

SON VOISIN, vivement. — Où donc?

L'HABITUÉ. — Là... c'est ce monsieur blond qui écrit sur un calepin.

UNE DAME. — Cette Clara! Est-elle assez affreuse!

AUTRE DAME. — Et le costume d'Olympe?

PREMIÈRE DAME. — Oh! ne m'en parle pas... C'est d'une indécence! Voilà comment ces femmes-là arrivent à se faire une position...

DANS LES COULISSES.

OCTAVIE, à Valfleury. — Mon cher auteur, je vous présente M. le marquis de Vieillestampe.

VALFLEURY, saluant. — Monsieur le marquis...

LE MARQUIS. — C'est à vous, monsieur, que je dois d'avoir pu pénétrer dans ce lieu interdit aux profanes...

VALFLEURY. — Du tout, monsieur... N'en

rendez grâce qu'au talent de mademoiselle, dont le nom seul...

LE MARQUIS. — Oh! Monsieur... Vraiment...

La conversation est interrompue par les machinistes qui placent le décor.

— Attention... là...

— Chargez!

— Gare les mains!

— Baissez la herse!

— Vous ne pouvez pas regarder devant vous, imbécile!...

— A toi, Jumeau!

— Allez-y... doucement!... Doucement, vous dis-je!...

— Allons, place au théâtre!...

— Sonnez, Lucien!...

— En scène pour le deuxième acte!...

LE GARÇON DE THÉATRE à Octavie. — Mademoiselle... Ce monsieur vous appelle.

OCTAVIE. — Eh bien! qu'est-ce qu'il veut?

LE GARÇON. — Il demande à passer dans la salle.

OCTAVIE. — C'est bon... je vais le conduire... En voilà une scie!

On commence le deuxième acte. — Succession de scènes sur les inventions de l'année jusqu'au tableau

de l'Exposition de géographie. — Les Nations défilent devant la France.

LA FRANCE. — Qui vient là, maintenant?

L'ESPAGNE, fièrement. — C'est moi... le Champagne! (Se reprenant vivement.) — Non! non! l'Espagne... C'est moi, l'Espagne!

Rires dans la salle et sur la scène. — Les Nations se tordent.

BOULINGRIN, furieux. — Petite cruche, va!...

LA PETITE CRUCHE, fondant en larmes. — Hi! Hi! Hi!

BOULINGRIN. — Allons! emmenez-la!

SÉRICOURT. — Voyez-vous cet effet, le jour de la première!

TRÉZARD. — Et figurez-vous qu'hier elle le disait très bien... mais là... très bien!

BOULINGRIN. — Allons, un peu de silence! (Au chef d'orchestre.) Reprenez, monsieur Gervois.

La répétition continue jusqu'à la scène des tableaux vivants.

BOULINGRIN, aux inspecteurs. — Ah! voici les tableaux du dernier Salon. Vous allez voir, c'est très joli... et il n'y a rien à dire... c'est d'un gazé!...

Exhibition de plusieurs tableaux.

L'ACTRICE chargée du rôle du *Génie des Arts*. « Voici maintenant le tableau de Pâris hésitant entre les trois déesses... »

Le Génie des Arts lève sa baguette. On aperçoit le tableau en question. Junon et Minerve ont le costume mythologique. Seule, Vénus est en toilette de ville.

LES INSPECTEURS, à Boulingrin. — Est-ce que Vénus va rester ainsi?

BOULINGRIN. — Mais non!... je n'y comprends rien. (A haute voix.) Arrêtez!... (Silence général.) Comment se fait-il que vous ne soyez pas habillée, vous, là-bas? (Vénus ne répond pas.) Voyons, Crochard, c'est votre affaire... Répondez pour elle.

LE RÉGISSEUR. — Mais je ne savais pas, monsieur... Je croyais qu'elle avait son costume. (A Vénus, en lui lançant un regard furieux.) Est-ce que vous ne l'avez pas reçu hier?

VÉNUS, à voix basse. — Oui.

LE RÉGISSEUR. — Elle dit : oui.

BOULINGRIN. — Eh bien, alors, pourquoi ne l'avez-vous pas mis? Voyons, répondez... Messieurs les inspecteurs l'exigent... N'est-ce pas, messieurs?

LES INSPECTEURS. — Certainement.

VÉNUS. — Parce que je n'ai pas besoin de le mettre avant la première représentation.

BOULINGRIN. — Est-elle bête!

VÉNUS. — Monsieur, vous n'avez pas le droit de m'insulter. Je ne m'habillerai pas en Vénus pour une simple répétition.

BOULINGRIN. — Mais pourquoi? Voyons! pourquoi?...

VÉNUS, avec l'accent de la dignité blessée. — Parce que mon amant me l'a défendu... (Cette déclaration produit un effet indescriptible; ce que voyant, Vénus continue avec force.) Oui, monsieur!... Il veut bien que je paraisse en Vénus devant le public — parce que c'est mon devoir d'artiste... — mais jamais devant mes camarades!!!

Explosion de bravos. — Vénus descend de son piédestal et reçoit les félicitations des autres déesses. — La répétition est suspendue.

DANS LES COULISSES.

LE GARÇON DE THÉATRE, à Octavie qui cause avec un journaliste. — Mademoiselle!...

OCTAVIE, impatientée. — Eh bien!... quoi?...

LE GARÇON. — C'est ce monsieur de tout à l'heure qui vous demande...

OCTAVIE au journaliste. — Hein! Croyez-vous? Quel crampon!...

LE GARÇON. — Il s'est trompé de chemin... Alors, il attend dans le couloir.

OCTAVIE. — Eh bien! qu'il y reste!...

LE GARÇON. — Qu'est-ce qu'il faut que je lui dise? (Octavie ne répond pas. Il la tire par sa robe.) Qu'est-ce qu'il faut que je lui dise?

OCTAVIE, se retournant brusquement. — Zut!

VI. — LE JOUR DE LA PREMIÈRE.

DANS LA LOGE DU CONCIERGE, DE MIDI A HUIT HEURES.

Choix de réponses.

— Il n'y est pas.

— Au quatrième, au fond du couloir, nº 40.

— Je n'ai rien pour vous.

— On a envoyé le service.

— La réponse à cinq heures.

— Non, monsieur... vous ne pouvez pas le voir.

— Je vous dis que vous ne pouvez pas le voir!

— Elle vient de sortir.

— Pas avant cinq heures.

— Tout est loué.

— Il n'est pas venu aujourd'hui.

— C'est ma consigne...

— Je suis plus polie que vous!

— Insolent vous même!

CHEZ LE DIRECTEUR.

Autres réponses.

— Mais, madame... ce n'est pas dans un pareil moment...

— Tout de suite! Conduisez monsieur au secrétariat.

— ... Mal à la gorge? Allons donc! Je les connais ses maux de gorge!

— Il faut qu'elle chante! On fera une annonce...

— Courez chez mademoiselle Paula; dites-lui de venir immédiatement...

— Bonjour, Valfleury... Vous savez ce qui nous arrive!

— Tu m'ennuies, toi, avec ta robe!

— ... Six mille francs de perdus!

— Ah!... enfin!... vous voilà! Vous savez le rôle d'Octavie?

- C'est l'affaire de deux heures... Entrez dans mon cabinet.

— Non! non! personne... je ne reçois personne.

— Elle te va très bien, cette robe! Tu seras superbe... Oh! quelle femme! quelle femme!

— Je n'y suis pas!

— Faites entrer!

— Ah! cher monsieur, asseyez-vous donc... J'ai de bonnes nouvelles à vous donner. La salle est déjà louée pour quinze jours; ainsi, vous voyez...

— C'est entendu... Je payerai les frais. Je ne vous demande que jusqu'au quinze...

· ... Très reconnaissant. Au revoir, cher monsieur...

— Fichez-moi la paix!

— Envoyez-lui une loge.

— Il ne me reste pas un strapontin!

— Mais puisque je te dis que tu seras superbe!

SUR LA SCÈNE, AVANT LE LEVER DU RIDEAU.

Fragments de dialogues.

— Vous avez sonné, Lucien?

— Allons! les chœurs... placez-vous!

— ... Oui, la salle se garnit.

— Je ne vois pas Sarcey.

— Vous ne pouvez pas le voir... il lit un journal.

— Le Phylloxera!... approchez!

— Faites donc attention! vous marchez sur ma robe!

— ...La pièce eut un succès énorme, et comme

j'avais dîné la veille chez un de mes amis avec le célèbre critique Duvicquet...

— Où donc ?

— Dans l'avant-scène... des diamants gros comme des noisettes !

— Voyons, toi !... veux-tu ramasser ta corbeille ?

— Silence, les insectes !

— Quatre mille cinq cents au bureau...

— Ah ! ma chère... tu ne te figures pas comme il est jaloux !

— ... Au premier rang. Entre Fournier et Vitu.

— Répondez que je suis avec le Prince.

— Suis-je belle, hein ?

— ... Non ! vois-tu... c'est indigne ! Je le jouerai ton *Dégel*, mais c'est indigne ! indigne !

— Eh bien, monsieur Trézard... vous êtes ému ?

— Moi, sa maîtresse !!! Il en a menti !

— Mademoiselle Gilberte ! cinq francs d'amende !

— Flûte !

— ...Et on finissait sur l'air de : *Oui, je l'ai vue*...

Oui, je l'ai vue,
Cette revue...

— Le diras-tu bien, cette fois ?

— Oh! oui, va! « Chaste !... je suis chaste... »

— Allons! place au théâtre!... Vous êtes là, Crochard?

— Oui, monsieur.

— Frappez !

On frappe les trois coups. L'orchestre joue l'ouverture Tout le monde se range sur la scène et l'on n'entend plus que de faibles chuchotements entremêlés de soupirs.

— Au rideau!

La toile se lève.

ROMULUS

I

A MONSIEUR ALFRED LAMBERTIN,
conseiller de préfecture
à Montbrison.

Mon cher ami,

Tu me grondes de ne pas avoir répondu à tes dernières lettres et tu me traites de paresseux... Paresseux ! Le reproche, venant d'un ancien Parisien comme toi, est bien fait pour m'étonner; tes deux ans de province n'ont pas pu te changer au point de te laisser croire sérieusement qu'un homme vivant à Paris ressemble à un oisif de Montbrison, et je ne devrais pas avoir besoin d'énumérer les diverses occupations que me crée mon existence « d'homme inoccupé ». Mais j'ai une autre excuse à te donner, une excuse à laquelle tu

ne t'attends pas du tout et qui va te stupéfier en te désarmant.

Je suis en train de faire une tragédie...

Le coup est rude, n'est-ce pas? et tu te demandes si tu dois rire ou pleurer? Tu peux rire : c'est ce que beaucoup de nos amis ont fait, et il s'est trouvé nombre de gens pour me démontrer que mon entreprise était absurde. Mais que veux-tu? Je suis l'homme de toutes les audaces, et celle-ci m'a particulièrement tenté. Je crois sincèrement que la poésie n'est pas morte et que nous traversons une crise littéraire au bout de laquelle j'entrevois un nouveau 1830. Il ne me déplairait pas d'être l'Alfred de Vigny de cette renaissance classique.

Tu as vu que, grâce aux mardis du Théâtre-Français, Corneille et Racine sont devenus à la mode; le *Misanthrope* fait sept mille francs de recette, et le succès de la *Fille de Roland* prouve surabondamment que l'alexandrin n'est pas mort avec Casimir Delavigne. Pourquoi ne profiterais-je pas, à mon tour, des bonnes dispositions du public? Il me semble que M. Perrin serait enchanté d'être agréable à un homme du monde qui ne demande qu'à faire œuvre d'écrivain.

Mais je t'ai assez expliqué mon projet; un

autre jour, j'espère t'apprendre qu'il a réussi, en te conviant à une *première* qui fera du bruit, je te jure. Ah! si je pouvais déjà en être là!

En attendant, je me dis toujours et de tout cœur

Ton vieil ami,

GASTON DE RIVESALTES.

II

LIBRAIRIE NOUVELLE
15, boul. des Italiens

Doit *Monsieur de Rivesaltes.*

		FR.	C.
1	*Histoire romaine de Duruy*	4	»

....

III. — CHEZ GASTON.

Gaston est assis devant une table chargée de papiers. Une jeune femme, ornée d'une chevelure rutilante, s'appuie familièrement sur son dos.

GASTON. — Mais laisse-moi donc travailler, Antonia!

ANTONIA. — Des bêtises... Qu'est-ce qui te prend encore?

GASTON, sévèrement. — Je t'ai dit que je faisais un travail sérieux.

ANTONIA. — Quel travail?

GASTON. — Un drame en vers.

ANTONIA, riant. — Un drame en vers! Tu fais des pièces, à présent? Te voilà auteur!... Ah bien! elle est bonne, celle-là!

GASTON, très froid. — Quand tu auras fini de rire!...

ANTONIA, doucement. — Ça te fâche? Ah bien! écoute, tu as tort. Je n'ai pas voulu te vexer, moi. Je sais bien qu'au fond tu es capable de aire des pièces aussi bien que n'importe qui.

GASTON. — Je ne dis pas cela, mais...

ANTONIA. — Tu peux le dire, va! J'en connais, des auteurs — et joliment! — qui sont encore moins forts que toi. Tous des pannés.

GASTON. — Il ne s'agit pas...

ANTONIA. — Si! si! va donc! Ça les embêtera que tu écrives des pièces comme eux. Comment est-elle intitulée, la tienne?

GASTON. — *Romulus.*

ANTONIA. — Romulus... c'est un cheval, ça?

GASTON. — Non! c'est le fondateur de Rome.

ANTONIA. — Tiens! quelle drôle d'idée!...

Enfin, c'est peut-être joli tout de même.... Lis-moi ça.

GASTON. — C'est trop long.

ANTONIA. — Rien qu'une scène...

GASTON. — Veux-tu que je te lise la scène où Romulus reçoit la vestale Marcia?

ANTONIA. — Ça m'est égal.

GASTON, lisant:

Prêtresse de Vesta, que viens-tu faire ici?
Ta présence me trouble et j'en suis tout saisi.
A ta vue un grand feu sacrilège m'agite.
O vestale, va-t'en, de grâce, va-t'en vite !...

ANTONIA, transportée. — Oh! c'est très bien, ça! Cette femme qui vient et l'autre qui la renvoie... Mais, dis-moi donc, qu'est-ce que tu appelles une vestale?

GASTON. — Les vestales étaient de jeunes vierges qui entretenaient un feu perpétuel sur l'autel de la chasteté.

ANTONIA. — Est-ce qu'elles avaient un joli costume?

GASTON. — Une tunique blanche avec des fleurs dans les cheveux.

ANTONIA. — C'est ça qui m'irait! moi qui ai toujours rêvé un rôle en blanc... Est-ce que je en pourrais pas la jouer, ta pièce?

GASTON. — Tu es folle! c'est une pièce pour la Comédie française.

ANTONIA. — Ah! ouiche! compte là-dessus.

GASTON. — Mais...

ANTONIA. — Tu sais bien comme on vous fait traîner dans ces théâtres-là... Ils n'en finissent pas... Oh! non, vois-tu, à ta place, je ne ferais ni une, ni deux; je donnerais ma pièce au directeur qui pourrait me la jouer tout de suite.

GASTON. — C'est que je ne vois pas...

ANTONIA. — Avec ça que les directeurs sont si riches en ce moment! Ils ne savent que monter... Si tu voyais ce qu'on nous a lu hier!

GASTON. — Aux Folies - Plastiques!... Tu crois que je vais faire jouer mon drame dans un théâtre à femmes?

ANTONIA. — Mais non! Es-tu bête! Je dis cela pour te montrer où en sont les directeurs... Tu en trouveras dix pour un. Veux-tu que je t'envoie Trubert?

GASTON. — Qui est-ce, Trubert?

ANTONIA. — C'est le directeur du Prytanée-Dramatique; il sera enchanté de prendre ta pièce.

GASTON. — Si tu crois qu'elle puisse lui convenir...

ANTONIA. — Parbleu! quand il saura que je dois créer le principal rôle...

GASTON. — Tu es très bien dans les *Princesses du Macadam*, mais pour jouer la tragédie...

ANTONIA. — Justement! Ça me va comme un gant, la tragédie! Demande plutôt à M. Talbot... Il m'a donné des leçons pendant deux ans... J'ai été sur le point d'entrer à l'Odéon.

GASTON. — Oui, mais en attendant tu es engagée aux Folies-Plastiques...

ANTONIA. — Alors, je ne jouerais pas dans ta pièce? Ce serait fort!

GASTON. — Tu ne peux pas rompre ton engagement...

ANTONIA. — Je vous demande bien pardon! Je peux le rompre quand je le voudrai, mon engagement; c'est une affaire à arranger avec mon directeur... (Mouvement de Gaston.) Tu n'as même pas à t'en occuper; ça regarde Trubert.

GASTON. — Tant mieux, parce que s'il fallait...

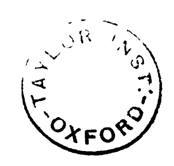
ANTONIA. — Grosse bête, va! comme si j'étais capable de te faire dépenser de l'argent... Est-ce que je t'ai jamais demandé un sou, dis?

GASTON. — Il ne s'agit pas...

ANTONIA. — Si! si! Je vois bien où tu veux en venir... Tu as peur que cette affaire-là ne te coûte quelque chose...

GASTON. — Non! seulement...

ANTONIA. — Eh bien, tu as tort; si tu donnes



mille francs pour l'arrangement de ma loge, ce sera tout le bout du monde...

GASTON. — C'est toujours mille francs...

ANTONIA. — Allons, allons, embrassons notre petite femme... et plus vite que cela! (Elle s'assied sur les genoux de Gaston.) Pense donc, mon chien, comme ce serait gentil d'avoir une pièce jouée sur un grand théâtre! c'est ça qui ferait rager tes amis!...

GASTON, souriant. — Le fait est qu'ils ne s'attendent guère...

ANTONIA. — Achille, surtout! Tu sais? ce grand qui me fait la cour?...

GASTON. — Comment! Achille...

ANTONIA. — Il veut toujours m'embrasser. En voilà un qui est jaloux de toi!

GASTON. — Vraiment! Tu crois que...

ANTONIA, se levant. — Ne perdons pas de temps! Je t'envoie Trubert et je passe aux Folies pour leur dire de ne plus compter sur moi.

GASTON. — Alors, tu es bien sûre...

ANTONIA. — Mais oui! mais oui! Tu n'as à t'occuper de rien; ça regarde Trubert. Au revoir! Ne te dérange pas.

Elle sort vivement. — Gaston se remet au travail.

IV. — LE LENDEMAIN. — MÊME DÉCOR.

GASTON. — Alors, mon drame vous plaît?

TRUBERT. — Oui. Ce n'est pas la pièce qui conviendrait tout à fait à mon théâtre; elle est un peu trop littéraire...

GASTON. — Vous trouvez?

TRUBERT. — Mais c'est peut-être une chance de succès. Sait-on jamais ce que veut le public? Et puis, il y a de grandes qualités dans votre pièce; l'action est assez intéressante, les caractères sont bien tracés... Par exemple, est-ce que vous tenez beaucoup au décor du temple de Mars? Il vous coûtera très cher, ce décor-là...

GASTON. — C'est moi qui dois le payer?

TRUBERT. — Certainement! vous payez tout, puisque vous faites les frais... Mlle Antonia ne vous a donc pas dit?...

GASTON. — Elle ne m'a rien dit du tout.

TRUBERT. — La combinaison est pourtant bien simple : vous louez mon théâtre, c'est-à-dire que vous devenez votre propre entrepreneur...

GASTON. — Ah! je deviens...

TRUBERT. — Votre propre entrepreneur, et

vous n'avez à m'abandonner qu'une très faible part sur les bénéfices que vous percevez intégralement. Vous comprenez?

GASTON. — A peu près... mais si les frais dépassent les bénéfices?

TRUBERT. — Ce n'est pas possible. Je vais vous faire votre compte. Vous avez :

Location de la salle........................	300 fr.
Gaz..	112
Machinistes................................	60
Garçons de théâtre.........................	24
Lampistes..................................	24
Contrôle et buraliste......................	40
Location du matériel et des décors.........	100
Location des costumes......................	80
Gardes et pompiers.........................	34 20
Affiches...................................	57
Part proportionnelle sur les impôts et assurances...................................	50
Total..................	881 20

GASTON — Pour un mois?

TRUBERT, riant. — Mais non! par soirée... Pour un mois, ça vous fait (Comptant.) 881 fr. 20 centimes multipliés par 30 = 26 436 francs. Voilà pour les frais généraux. Maintenant nous avons les appointements des artistes; mettons 40 000 francs... 66 436... Avec mon indemnité et les frais accessoires, vous pouvez compter de 70 à 80 000 francs par mois.

GASTON. — C'est une grosse somme!

TRUBERT. — Eh bien, et les recettes? Vous ne comptez pas les recettes... La recette maximum est de 6 000 francs... Prenons la moitié comme moyenne... Vous ferez bien 3 000 francs en moyenne?

GASTON, doucement. — Je ne sais pas.

TRUBERT. — Mettons 2 500... c'est le moins que vous puissiez faire... (Comptant). 2 500 par 30... 75 000... Vous voyez bien que vous ne risquez pas grand'chose.

GASTON. — Tant mieux! Et comment réglons-nous la distribution des rôles?...

TRUBERT. — C'est facile. D'abord, pour le rôle de Marcia, nous avons mademoiselle Antonia... Elle y sera parfaite...

GASTON, flatté. — Vous croyez?

TRUBERT. — J'en réponds; c'est une nature si artistique! Maintenant, pour le rôle de Romulus, je vous donnerai Gaudru.

GASTON. — Est-ce que je le connais, ce Gaudru?

TRUBERT. — Vous ne devez pas le connaître. C'est un garçon qui arrive de province; il a beaucoup de talent.

GASTON. — Et pour Faustulus?

TRUBERT. — Pour Faustulus, vous aurez Alexis.

GASTON. — Je ne le connais pas non plus, celui-là?

TRUBERT. — Comment! vous ne connaissez pas Alexis, du concert Popincourt? Alexis, qui a créé le *Monsieur de Madame*, la chanson à la mode?

GASTON. — Ah! bon... Mais c'est un comique!

TRUBERT. — Justement. Faustulus est un rôle comique.

GASTON, suffoqué. — Faustulus? Le vieux berger qui revient aveugle au quatrième acte?

TRUBERT. — On peut le jouer sérieusement si l'on veut, mais au fond il est comique.

GASTON. — Oh!

TRUBERT. — Du reste, la question n'est pas là... Alexis est un garçon très souple. Il jouera le rôle comme vous l'entendrez.

GASTON. — Pourtant...

TRUBERT. — Ne vous inquiétez donc pas de ces détails... Laissez-moi faire! Je suis intéressé autant que vous au succès de la pièce, n'est-ce pas? Par conséquent, rapportez-vous-en à moi; vous serez bien joué.

GASTON. — Alors, vous vous chargez de distribuer les autres rôles?

TRUBERT. — Je me charge de tout... Là, êtes-vous content?

GASTON. — Je le serai, si nous réussissons.

TRUBERT. — Vous en doutez?... Ah! jeune homme! jeune homme! Est-ce à votre âge qu'on doit se laisser aller à ces idées de découragement?...

GASTON. — Je ne me décourage pas, mais...

TRUBERT. — A la bonne heure!... Il faut avoir foi dans son étoile. Il faut enlever le succès, morbleu! Et nous l'enlèverons! C'est moi qui vous le dis.

GASTON. — Dieu vous entende!

TRUBERT. — A propos, pouvez-vous me donner un acompte sur les premiers frais?

GASTON. — Ah! il y a des frais?...

TRUBERT. — Pour commencer, naturellement. Vous comprenez que je ne peux pas faire l'avance...

GASTON. — Bien, bien! Combien vous faut-il?

TRUBERT. — Trois ou quatre mille francs... (Mouvement de Gaston.) Mais deux mille me suffiront pour aujourd'hui.

GASTON. — Les voici. Vous n'avez pas autre chose à me demander?

TRUBERT. — Non! je vous écrirai pour vous fixer le jour de la lecture (Lui serrant la main.) A bientôt! Et bon courage!

Il sort. — Gaston, resté seul, réfléchit un instant, puis se met à son bureau.

GASTON, écrivant. — « Ma chère mère, je te remercie de ta bonne et tendre lettre. Tout ce que tu me dis au sujet de la nécessité d'une carrière m'avait frappé depuis longtemps. Aussi, pour ne pas rester inactif, et au risque de t'imposer quelques sacrifices dont tu t'applaudiras plus tard, j'en ai la ferme conviction, je me suis engagé dans une affaire... »

Gaston continue à écrire.

V. — ON LIT DANS LE *STRAPONTIN*

« La corporation des auteurs dramatiques va s'enrichir d'un nouveau membre.

» M. Gaston de Rivesaltes, le jeune et brillant sportsman dont le nom a été imprimé si souvent dans nos chroniques mondaines, vient de faire recevoir au Prytanée-Dramatique un drame en cinq actes intitulé *Romulus*.

» Cette pièce va être mise immédiatement en répétition. »

VI. — COURRIER DU MATIN.

« *A MONSIEUR LE VICOMTE G. DE RIVESALTES,*
auteur dramatique,

En ville.

» Monsieur le Vicomte,

» Au moment où vous allez conquérir sur une de nos scènes parisiennes la couronne littéraire que tant de poètes envient sans pouvoir la saisir, vous ne refuserez pas de jeter un regard de pitié sur un ancien auteur dramatique qui, après des succès irréfutables, s'est vu condamner à la misère au milieu de quatre enfants!

» La pièce de vers ci-incluse vous dira qui je suis en vous montrant les vicissitudes auxquelles vous pouvez porter remède.

» Ce n'est pas à l'écrivain célèbre que je m'adresse, c'est au philanthrope dont les sentiments humanitaires sont connus de tous et qui joint à l'apanage du talent celui de la justice et de la bienveillance.

» Dans l'espoir d'une réponse favorable, agréez, Monsieur le Vicomte, l'hommage respectueux de

» Votre confrère infortuné,

» J.-L. BEAUPÉRARD,

» auteur du *Caprice de Junon*.

» 187 *bis*, rue de Vaugirard prolongée. »

VII. — COURRIER DU SOIR.

« L'an mil huit cent soixante-dix-huit, ce cinq janvier;

» A la requête de M. Montléry, directeur du théâtre des Folies-Plastiques, élisant domicile en mon étude,

» J'ai, Louis-Robert Tabourel, huissier près le tribunal civil de la Seine, séant à Paris, y demeurant boulevard Sébastopol, 229, soussigné,

» Donné assignation :

» A M. Gaston de Rivesaltes, demeurant à Paris, avenue Murillo, n° 27, en son domicile, parlant à une femme à son service ainsi désignée,

» A comparaître mardi prochain, à dix heures

du matin, à l'audience et par-devant le tribunal de commerce de la Seine, séant à Paris, en la Cité, pour :

» Attendu que, par conventions verbales intervenues entre les parties à la date du vingt-neuf octobre mil huit cent soixante-seize, M. Montléry a engagé mademoiselle Sophie-Anna Cruchot, dite Antonia, comme artiste du théâtre des Folies-Plastiques, à charge par M. Gaston de Rivesaltes de garantir l'exécution de l'engagement signé par mademoiselle Cruchot;

» Attendu que ladite demoiselle, au mépris de ses engagements, a quitté brusquement le théâtre des Folies-Plastiques, sans payer le dédit de dix mille francs dont elle était convenue;

» Que M. Gaston de Rivesaltes a répondu pour elle;

» Par ces motifs et autres à suppléer;

» S'entendre, ce dernier, condamner par les voies de droit à payer à M. Montléry la somme de dix mille francs, sans préjudice des autres sommes pouvant êtres dues par mademoiselle Cruchot;

» S'entendre en outre condamner aux dépens, sous toutes réserves.

» Et j'ai audit sieur Gaston de Rivesaltes

domicilié et parlant comme ci-dessus, laissé copie du présent.

» Coût : Sept francs cinquante-sept centimes.

Signé : « TABOUREL. »

VIII. — AU THÉATRE.

Le théâtre est dans une obscurité presque complète. On entend un grand bruit dans la coulisse; c'est l'auteur qui a dégringolé dix marches et est venu tomber dans un décor. Il entre en boitant.

TRUBERT. — Ah! mon cher... arrivez donc! Je vous attendais avec une impatience...

GASTON, se frottant le genou. — Je suis en retard?

TRUBERT. — Non! mais nous voilà bien plantés!

GASTON. — Que se passe-t-il donc?

TRUBERT. — Il se passe d'abord que la censure a vu des allusions politiques dans votre troisième acte... Vous savez? a scène entre Romulus et Flavius :

> Quand un gouvernement veut être respecté,
> Il faut qu'il sache user de son autorité...

GASTON, désolé. — On veut que je change cela?

TRUBERT. — Probablement... Allez voir ces messieurs, vous vous entendrez avec eux. — Maintenant, autre chose : Gaudru m'a renvoyé son rôle.

GASTON. — Allons donc!

TRUBERT. — Il a été froissé de votre attitude à son égard.

GASTON. — Moi!... Je l'ai froissé?

TRUBERT.— Il le dit. Il prétend qu'hier, à la répétition, vous avez affecté de ne pas l'écouter pendant qu'il récitait sa tirade.

GASTON. — Mais je faisais une correction avec le souffleur!

TRUBERT. — Justement. C'est ce qui a blessé Gaudru. Vous savez comme il est susceptible. Il faut que vous alliez le voir.

GASTON. — Pour quoi faire?

TRUBERT. — Pour qu'il reprenne son rôle, parbleu! Aimez-vous mieux que votre pièce ne soit pas jouée? A votre aise!

GASTON. — Ah! si je n'avais pas déjà annoncé à tout le monde... (Brusquement.) Où demeure-t-il, ce Gaudru?

TRUBERT. — Route de la Révolte, n° 143... C'est du côté de Neuilly ou de Levallois-Perret, je ne sais pas au juste.

GASTON. — C'est bon! j'y vais!

TRUBERT. — Et puis, n'oubliez pas la censure!

GASTON. — Non!

Il sort.

TRUBERT, criant. — Ni le copiste! Déporte, 37, rue Saint-Marc, au quatrième la porte à gauche...

IX. — DEVANT LE THÉATRE.

Gaston de Rivesaltes sort du théâtre. — Un monsieur s'approche de lui et le salue très poliment.

LE MONSIEUR. — Pardon, monsieur... c'est à M. Gaston de Rivesaltes, l'auteur de *Romulus*, que j'ai l'honneur de parler?

GASTON. — Oui, monsieur...

LE MONSIEUR. — J'ai appris, monsieur, que le rôle le plus important de votre pièce, — un rôle de vestale, je crois, — avait été confié à mademoiselle Antonia, du théâtre des Folies-Plastiques...

GASTON. — En effet.

LE MONSIEUR. — Vous ignorez peut-être, monsieur, que ce rôle revenait de droit à une artiste attachée depuis longtemps au Prytanée, mademoiselle Olympe...

GASTON. — Je ne savais pas

LE MONSIEUR, sèchement. — Vous devriez savoir !

GASTON. — Ah! permettez...

LE MONSIEUR. — Quand on se mêle de faire jouer des pièces de théâtre, il faut être au courant des usages dramatiques...

GASTON. — Pardon ! mais...

LE MONSIEUR, s'animant. — Si vous ne les connaissez pas, apprenez-les!

GASTON. — Monsieur... cette façon de parler...

LE MONSIEUR, élevant la voix. — C'est la mienne! Si elle vous déplaît...

GASTON. — Plus bas!... Je vous en prie... On nous regarde.

LE MONSIEUR. — Ça m'est égal! je n'ai peur de personne, moi!

GASTON. — Moi non plus!... et je n'entends pas...

LE MONSIEUR. — Très bien. Je vous ai compris... Voici ma carte.

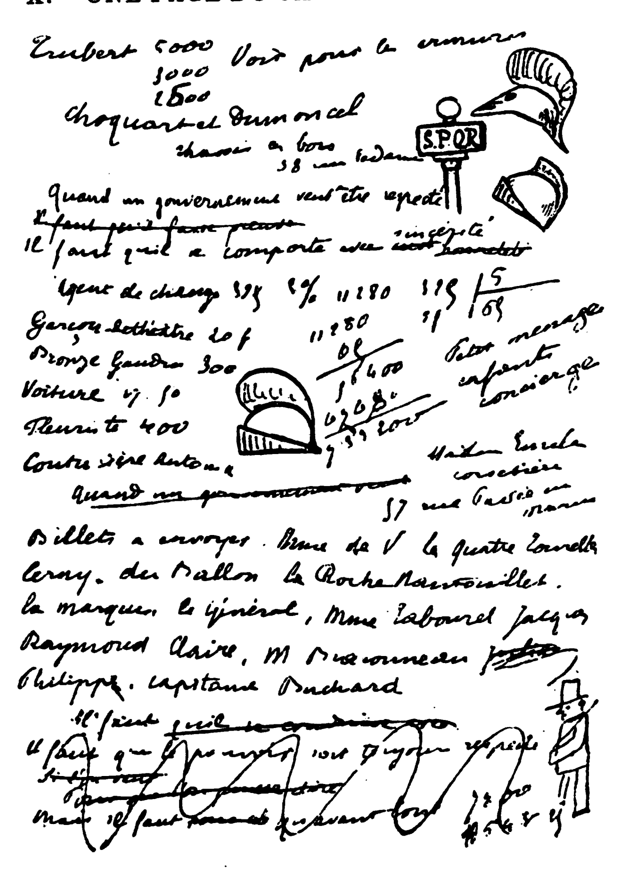
GASTON. — Voici la mienne; seulement...

LE MONSIEUR. — J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il disparaît.

GASTON, seul, lisant la carte. — « Achille Buchard, officier au 175e de ligne. » Eh bien, voilà une jolie affaire!... Allons chercher des témoins!

X. — UNE PAGE DU CARNET DE L'AUTEUR.



Trubert 5000 Voir pour les armures
3000
1500
Choquart et Dumoncel
chassis en bois
38
S.P.Q.R.
Quand un gouvernement veut être respecté
Il faut qu'il se comporte avec sincérité
Agent de change
Garçon de théâtre 20 f
Bronze 300
Voiture 17.50
Fleuriste 400
Billets à envoyer. Mme de V
la marquise, le général, Mme
Raymond Claire,
Philippe. capitaine Buchard
Il faut qu'il
Mais il faut avant tout

XI. — APRÈS LA BATAILLE.

Montbrison de Paris 439 — 64 — 12. 35.

Alfred Lambertin, conseiller préfecture, Montbrison.

Succès assez vif — coup de sifflet pour allusion politique couvert d'applaudissements — Trubert enchanté.

GASTON.

A MONSIEUR ALFRED LAMBERTIN,

Montbrison.

Ah! mon vieux camarade, tu as manqué une jolie occasion de t'amuser hier au soir! C'était la première de *Romulus*, mon cher! La première de *Romulus!* Tu penses si Gaston exultait!... Non! vrai!... tu as perdu de ne pas voir cela... *Romulus* a eu un succès de fou rire!... Tu ne te figures pas comme cette tragédie est amusante; vraiment, quand ce pauvre Gaston veut être drôle, il ne réussit pas à moitié! Les artistes étaient à la hauteur de la pièce, c'est tout dire; quant à la belle An-

tonia, la nouvelle Rachel, lorsqu'elle a reparu au troisième acte en costume de vestale sacrifiée, on lui a demandé son rondeau des *Princesses du Macadam*. Ah! quel succès! Il y a eu pourtant un brave spectateur que tout cela n'amusait pas et qui a lancé un coup de sifflet au moment où Romulus prédisait la gloire de Rome; la claque a répondu par une bordée d'applaudissements.

Tu dois me trouver un peu dur? c'est la faute de notre auteur, qui n'est pas un mauvais garçon, mais qui m'agace avec ses manières prétentieuses. Figure-toi qu'il est venu lui même m'apporter mon fauteuil au ministère, pour se faire admirer dans son nouveau personnage. Quel poseur!

Je te serre la main,

RAYMOND.

Reçu de MM. Schmidt, Wilson et compagnie. pour le compte de M. Gaston de Rivesaltes, la somme de quarante mille francs, valeur en compte.

Paris, le 25 janvier 1878.

TRUBERT.

B. P. F. 22 375 *.

Le 25 avril prochain, je payerai à madame Robert, couturière, ou à son ordre, la somme de vingt-deux mille trois cent soixante-quinze francs, valeur en marchandises.

Paris, le 25 janvier 1878.

GASTON DE RIVESALTES.

27, avenue Murillo.

XII. — FRAGMENT DE LETTRE.

... C'est vrai, mon cher père, j'avoue que j'ai agi avec imprudence, mais tu reconnaîtras aussi que ma situation était réellement embarrassante et que je n'avais pas d'autre moyen de m'en tirer. Cette « escapade » te coûte cent mille francs, dis-tu? Soit! Mais il me semble que mon honneur vaut bien cette somme, et tu ne voudras pas me pousser au désespoir, à ce conseiller fatal qui, hélas!...

XIII. — ÉPILOGUE.

(Extrait du *Moniteur des Coulisses.*)

« M. Gaston de Rivesaltes, le sympathique

auteur de *Romulus*, a quitté Paris ce matin pour se rendre au Havre, où il s'embarquera pour New-York. Il doit faire partie, dit-on, de l'expédition formée par M. James Gordon Bennett pour explorer les glaces du pôle nord.

» Bonne chance à notre jeune compatriote, et puisse cette campagne lui être plus favorable que son dernier voyage sur l'océan dramatique! »

LA REPRISE

DES *FORÇATS DE L'HONNEUR*

C'était à une répétition de la pièce nouvelle qui devait passer « incessamment » au Théâtre-Populaire. Les auteurs, Robinet et Cerneuil, étaient à l'avant-scène, et Stéphane venait de dire pour la cinquième fois : « Ah! madame... fasse le ciel que je n'arrive pas trop tard! » lorsque Robinet le pria de recommencer cette phrase.

C'est à ce moment que Saint-Phar haussa les épaules...

Il faut vous dire qu'il y avait un *froid* entre Saint-Phar, l'intelligent directeur du Théâtre-Populaire, et ceux qu'on appelait « les heureux

auteurs du *Comte Edouard* ». Après le vif succès de ce drame à la Renaissance-Historique, Saint-Phar avait demandé une pièce aux heureux auteurs. Ceux-ci la lui avaient promise; ils avaient justement une idée admirable... et quel titre! La *Ceinture de fer*, cinq actes et huit tableaux, avec un rôle magnifique pour Stéphane; c'était deux cents représentations assurées; avant quinze jours ils auraient livré le manuscrit, etc... Et, six mois après cette promesse, on n'avait pas encore lu les deux derniers actes de la *Ceinture de fer*, tandis que les trois premiers, sans cesse remportés et rapportés pour les changements faits en scène, surexcitaient depuis plusieurs semaines les nerfs des auteurs, des acteurs et du directeur. Le directeur avait pris le parti « de ne plus rien dire ». Il restait à sa place, immobile et muet, se contentant de mordiller le bout de ses doigts et de tenir ses yeux fixés sur les toiles du haut, lorsque Robinet se levait pour faire une nouvelle observation.

Voilà où en étaient les choses, lorsque le directeur du Théâtre-Populaire se laissa aller au susdit mouvement d'épaules.

Robinet l'avait vu. Il se tourna vivement vers lui:

— Vous dites, monsieur?

Il y eut un silence. Saint-Phar, impassible, regardait le plafond. Robinet reprit d'une voix étranglée par l'émotion :

— Vous m'avez parlé, je crois?

Saint-Phar, au temps où il était acteur, avait joué les rôles de dignité. Il excellait dans l'art de se contenir; et c'est avec le plus grand calme, d'un air souverainement poli et froid, qu'il répondit :

— Nullement, monsieur... nullement.

Robinet, lui, n'était pas calme. Il répliqua :

— C'est qu'il m'avait semblé...

— Quoi, monsieur?

— Que vous haussiez les épaules.

Un imperceptible sourire éclaira les lèvres de Saint-Phar.

Robinet n'y tint plus :

— Et je n'aime pas cela, entendez-vous

Cerneuil s'était levé. Il avait compris que le moment était venu de soutenir son collaborateur.

— Nous n'aimons pas cela, ajouta-t-il... et nous ne le souffrirons pas!

Saint-Phar se leva à son tour :

— Pardon, messieurs, fit-il sans se départir de sa dignité, je vous ferai observer que vous êtes ici sur mon théâtre et que, sauf moi, personne n'a le droit d'y élever la voix.

— Allons donc!

— Je dis : personne!

Et sur ce mot: personne, accentué nettement, Saint-Phar regarda les auteurs de la *Ceinture de fer* avec un air de suprême autorité.

Robinet éclata le premier :

— Ah! c'est ainsi que vous le prenez? Eh bien, restez-y sur votre théâtre! nous n'y mettrons plus les pieds.

— Ah! mais non, par exemple!

— Dirigez-le comme vous pourrez...

— Ce n'est pas nous qui vous y aiderons!

Saint-Phar sourit de nouveau et murmura :

— Je l'espère bien!

Robinet bondit :

— Qu'est-ce que vous espérez?

— Que vous ne m'aiderez pas à me ruiner.

— Nous?

— Oui... vous!

— Et comment cela, s'il vous plaît?

— En m'apportant des pièces comme celles que vous faites.

Saint-Phar, si calme d'abord, commençait à s'échauffer. Il continua :

— Des pièces qu'on répète pendant un an sans pouvoir en sortir.

— C'est trop fort!

— Oui... c'est trop fort! Dire que trente personnes s'échinent depuis trois mois sur trois malheureux actes auxquels on ne comprend rien...

— Oh!

Vous n'y comprenez rien vous-mêmes... Savez-vous seulement ce que vous voulez? Non, vous ne le savez pas!

Robinet blêmissait ; Saint - Phar , rouge comme un coq, allait toujours :

— Où sont vos deux derniers actes? Vous deviez les apporter hier... Mais ils ne sont pas faits, vous ne les ferez jamais... et il faut que nous soyons là, acteurs, régisseur et directeur, prêts à subir tous vos caprices et obligés de supporter vos ridicules observations ?... Eh bien non! non!! non!!! J'ai trente ans de théâtre, et ce n'est pas après trente ans de théâtre qu'on se laisse conduire par des auteurs tels que vous!

Ces derniers mots, lancés d'une voix éclatante, avec un geste hautement dédaigneux, allaient produire un effet énorme. Cerneuil vit le coup et se précipita devant son ami :

— Tais-toi, dit-il, ne nous commettons pas avec ce monsieur!

Et se tournant vers Saint-Phar, qui se

tenait campé, les bras croisés, les yeux fixes, les narines frémissantes...

— La Société des auteurs dramatiques appréciera l'injure faite à deux de ses membres.

Saint-Phar n'avait pas bougé.

Cerneuil échangea un regard avec Robinet.

— En attendant, ajouta-t-il, nous retirons notre pièce.

Sur ce mot, Saint-Phar passa de l'indignation au ricanement.

— Ah! ah! fit-il, c'est donc cela! Voilà où vous vouliez en venir? au retrait de la pièce... Il fallait le dire tout de suite. Vous nous auriez épargné une rude peine!

— Nous faisons toutes nos réserves au sujet de l'indemnité...

— Oui... oui... reprenez votre pièce, allez! C'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Et nous déférerons à la Société des auteurs dramatiques...

— Tout ce que vous voudrez. Allez, messieurs, allez!... je ne vous retiens pas.

Les auteurs ainsi congédiés étant partis, les acteurs assemblés pour la répétition ayant disparu à leur tour, il ne restait plus que trois personnes en présence : le vieux souffleur Ulric, immobile sur sa chaise; le régisseur Roseval, debout, tremblant, attendant des

ordres ; et M. Saint-Phar, arpentant la scène, sombre, agité, silencieux...

Tout à coup, le directeur s'arrêta et dit à haute voix :

— Qu'allons-nous faire, maintenant?

Saint-Phar n'avait pas l'habitude de consulter ses inférieurs. Cette interrogation ne s'adressait qu'à lui-même, c'était un lambeau de monologue.

Pourtant, Roseval pensa qu'il pouvait y répondre. Il glissa timidement ces deux mots :

— Une reprise...

— Une reprise! rugit Saint-Phar en se tournant brusquement vers le pauvre régisseur, mais laquelle? Je vous le demande! laquelle?

Et il se remit à marcher, comme Napoléon dans les pièces de l'ancien Cirque-Olympique.

Ce fut le vieux souffleur qui rompit le silence.

— Dites donc, Roseval! fit-il en interpellant son camarade, d'un air dégagé, vous rappelez-vous les *Forçats de l'honneur?*

Cette simple phrase produisit l'effet attendu. Le directeur s'arrêta de nouveau.

— Les *Forçats de l'Honneur*, murmura-t-il, c'est une pièce qui a eu un grand succès autrefois...

— Et qui n'a pas été reprise, ajouta le souffleur.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr... On n'a jamais pu trouver un acteur pour le rôle de Fontenoy...

— Ah! c'était Fontenoy?

— Et madame Paul. Ils avaient une scène au troisième acte!... Ah! quelle scène! Je n'ai rien vu de plus beau au théâtre... Et le cinquième acte, donc! Quand M. de Solange arrivait et disait au banquier qui croyait l'avoir assassiné :

« Excusez-moi, monsieur, de vous avoir fait un peu attendre... » Je vois encore Montléry dans ce rôle-là !

— Montléry jouait ?

— Je crois bien! c'était son plus beau rôle... c'est là-dedans qu'il a débuté. Et le père Simonnet, qui figure aujourd'hui aux Délassements-Lyriques, c'était lui qui jouait le banquier. Moi, j'ai créé le rôle de l'officier de marine, M. de Versac... Ah! c'était le bon temps!

— Quand a-t-on joué cela?

— En 38.

— Quarante et un ans! La pièce a dû vieillir.

— Mais non! pas trop... vous verrez. Il y a quelques mots à éplucher par-ci par-là... des

cheveux blancs; mais le fond est très empoignant...

Qui est-ce qui pourrait jouer cela? Croyez-vous que Stéphane...

— Parfaitement. Stéphane sera bon. Il n'a pas la chaleur de Fontenoy, il manque de souffle, il sera gêné dans les passages de force... mais il a du sentiment, de la tenue, et il est surtout très aimé du public. Pour moi, il peut jouer le rôle... Dame, ce ne sera pas Fontenoy!

Saint-Phar avait laissé parler le vieux souffleur sans l'interrompre. Il en savait assez maintenant; le moment était venu de reprendre son rang.

— C'est bien, mon ami, dit-il à Ulric... j'aviserai.

Et il se retira, laissant ses deux employés saisis de crainte et de respect.

Deux jours après, les journaux de théâtre publiaient la note suivante :

« Par suite d'arrangements intervenus entre la direction du Théâtre-Populaire et les auteurs de la pièce qui était en cours de répétitions, la première représentation de la *Ceinture de fer* se trouve indéfiniment ajournée.

» En attendant la pièce qui devait passer après celle-ci et qui sera signée d'un nom cher

au public, M. Saint-Phar va reprendre un drame de feu Palagniez et Destourville, deux auteurs qui ont eu leur heure de célébrité et qui ont fait pleurer bien souvent les hommes de la génération précédente.

» Les *Forçats de l'Honneur* furent joués pour la première fois le 12 avril 1838, au théâtre des Jeux-Dramatiques et littéraires, une ancienne salle bâtie sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les grands magasins du *Progrès universel*. La pièce eut cent cinquante représentations, ce qui était énorme pour l'époque; depuis elle n'a jamais été reprise.

» Le rôle de Gercourt, une des belles créations de Fontenoy, sera joué par Stéphane, qui s'y montrera, dit-on, sous un jour absolument nouveau; le principal rôle de femme, celui d'Emmeline, créé par madame Paul, servira aux débuts de mademoiselle Cordelia Ruber, la jeune première qui a obtenu dernièrement tant de succès au théâtre de Bruxelles.

» On voit que la première représentation des *Forçats de l'Honneur* joindra au vif attrait d'une résurrection littéraire tous les éléments de curiosité qu'on est habitué à rencontrer dans le théâtre si intelligemment dirigé par M. Saint-Phar. »

Cette note tomba sous les yeux de feu Destourville... qui n'était pas mort. Palagniez était seul entré dans l'immortalité; Destourville vivait encore et portait très allègrement ses soixante-dix-neuf ans.

Il demeurait au cinquième étage d'une maison située rue des Moines, aux Batignolles, et les habitués du square connaissaient parfaitement ce petit vieillard propret, qui venait s'asseoir tous les jours à la même place et qui décrivait des cercles sur le sable avec un magnifique jonc à pomme d'or.

Mais ils ignoraient, par exemple, que ce brave homme était l'auteur d'environ soixante drames ou vaudevilles, joués jadis au boulevard du Temple, et qu'il avait eu, comme disaient les journaux, son heure de célébrité. Tout le monde l'ignorait d'ailleurs, sauf trois ou quatre vieux amis de Destourville, anciens auteurs ou acteurs, aussi inconnus que lui. Depuis plus de vingt ans, son répertoire avait été complètement abandonné; les quelques théâtres de banlieue qui pendant longtemps lui avaient été fidèles ne jouaient plus que les drames du jour, et la province elle-même, convertie à l'opérette, avait oublié les noms de ses plus fameux succès: *Paquot et Pâquerette*, *Pierre le voleur*, le *Marquis de Saint-Elme*,

les *Nuits du Belvédère*, *Léontine Bernard*, *l'Usurier gentilhomme*, et son plus grand titre de gloire : les *Forçats de l'Honneur*, une pièce que l'Académie française avait failli couronner comme ouvrage utile aux mœurs.

Vous pensez si Destourville fut surpris en lisant la note du *Courrier des Spectacles!* Surpris et froissé. Certes il avait renoncé à toute prétention, ce pauvre Destourville ; il savait fort bien que son temps était passé et que d'autres régnaient à leur tour dans les théâtres où il avait trôné jadis. Mais qu'on allât jusqu'à le croire mort, comme son collaborateur, non ! c'était trop fort. Passe encore pour feu Palagniez ; il n'avait plus le droit de réclamer, celui-là, et puis, il avait si peu travaillé à la pièce... mais feu Destourville !

L'auteur des *Forçats de l'Honneur* résolut d'adresser une lettre au directeur du journal, une lettre spirituelle; c'était la meilleure manière de prouver qu'il était bien vivant.

Il prit sa bonne plume et écrivit :

« Monsieur le rédacteur,

» La nouvelle que vous publiez dans votre journal, toujours si bien informé, au sujet de la prochaine reprise des *Forçats de l'Honneur*,

est exacte de tous points... sauf en ce qui me concerne.

» Dussé-je contrarier vivement ceux de mes confrères qui se réjouissaient déjà de ma disparition, je suis forcé de leur avouer que la Camarde n'est pas encore venue frapper à ma porte.

» Mon « heure de célébrité » a sonné depuis longtemps, il est vrai; et je ne vais plus au spectacle; mais j'assiste de loin à celui que nous donnent nos novateurs littéraires, et je m'y amuse trop pour avoir envie de le quitter.

» Sur ce, monsieur le rédacteur, je retourne dans la tombe que vous aviez si vite refermée sur moi, et je vous prie d'agréer l'hommage de ma parfaite considération. »

Le *Courrier des Spectacles* inséra la lettre en la faisant précéder de ces réflexions :

« Il paraît que nous avons contristé, sans le vouloir, l'un des auteurs de la pièce qu'on va reprendre au Théâtre-Populaire. Les *Forçats de l'Honneur* ont deux pères que nous avions crus morts tous deux. Nous nous trompions de moitié. Celui qui a survécu, M. Destourville, nous fait l'honneur de nous écrire pour réclamer contre cette fâcheuse supposition.

5.

» Aucune rectification ne pouvait nous être plus agréable, et nous insérons la lettre de l'honorable M. Destourville avec un plaisir que ne gâte même pas la petite pointe d'amertume dont notre correspondant n'a pu s'affranchir. L'auteur des *Forçats de l'Honneur* a bien tort de croire qu'on se réjouissait de sa disparition; pour notre part, nous ne nous en étions même pas aperçus... Mais nous sommes heureux d'apprendre que M. Destourville est encore de ce monde, et nous applaudissons de grand cœur à la résurrection du drame que les « novateurs littéraires » avaient si méchamment enterré. »

Cette réplique fit un certain bruit. On en parla le soir au café des Variétés.

— Avez-vous vu, dit Robinet, comme le *Courrier des Spectacles* a *mouché* ce pauvre Destourville ?

Ce qui valut à Robinet cette réponse :

— Le plus ridicule des deux n'est pas celui qu'on pense. Destourville est un brave homme qui n'a pas l'habitude d'écrire aux journaux et qui s'en tire à sa façon ; et Tric-Trac fait son métier de journaliste en s'escrimant en vingt lignes sur une lettre qui n'en valait pas deux.

— Eh bien, alors, le plus ridicule?...

— Le plus ridicule, c'est vous, qui vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas.

Là-dessus, Robinet s'était fâché, on en était venu aux mots, les amis avaient dû intervenir, et, en fin de compte, on avait éreinté l'auteur des *Forçats de l'Honneur*, cause involontaire du débat.

Pendant ce temps, les répétitions de la pièce se poursuivaient activement.

Destourville, après avoir attendu vainement durant plusieurs jours un bulletin de convocation, se présenta enfin au Théâtre-Populaire.

La concierge ne voulut pas le laisser passer.

— Où allez-vous? lui cria-t-elle de cette voix particulière aux concierges de théâtre.

Destourville aurait pu répondre : Je suis l'auteur de la pièce qu'on répète en ce moment. Mais il se complaisait dans son incognito, comme le petit caporal devant le fameux factionnaire, et il voulait jouir de la confusion de la concierge, lorsqu'elle apprendrait le nom de l'homme à qui elle avait interdit l'entrée des coulisses.

Il ne répondit donc pas, et monta vivement l'escalier qui se trouvait devant lui.

La concierge, furieuse, s'était élancée sur ses pas, et criait :

— Eh! monsieur! monsieur! oui!... vous, là-bas!...

Ce tumulte interrompit la répétition. Saint-Phar se leva.

— Qu'est-ce donc? fit-il.

La concierge, tout essoufflée, montra Destourville :

— C'est ce monsieur qui veut forcer la consigne.

Tout le monde regardait l'auteur des *Forçats de l'Honneur*. C'était le moment de produire son effet.

— Je suis M. Destourville, dit-il en souriant.

— Ah! fit Saint-Phar.

Et ce fut tout. A peine un léger salut pour marquer que ce nom était connu du directeur. Quant à la concierge, elle n'avait exprimé aucune confusion, et s'était contentée de redescendre à sa loge en grommelant : « Trouville!... Trouville!... Ce n'est pas une raison pour passer impoliment devant le monde! »

Il y eut un moment de silence.

Saint-Phar regarda Destourville :

— Vous veniez me demander quelque chose?

— Moi?... non, fit le bonhomme tout troublé. C'est-à-dire... si... Est-ce que... est-ce qu'il n'y a pas de répétition?

Saint-Phar le regarda de nouveau.

— C'est pour cela que vous venez?...

Il appela le régisseur.

— Roseval, donnez une chaise à monsieur!

Et se tournant vers Destourville :

— Excusez-moi, ajouta-t-il, mais nous sommes horriblement pressés.

Les acteurs avaient repris leurs places. La répétition continua. Destourville, assis près du directeur, écoutait depuis quelques minutes, lorsqu'il fit un soubresaut.

— Mais c'est le troisième acte que vous jouez là !

— Certainement, répondit Saint-Phar. Vous voulez qu'on recommence le prologue? Nous n'avons pas le temps.

— Quand jouez-vous donc?

— Dans huit jours.

Dans huit jours! une pièce de cette importance! qui était si difficile à apprendre, dont la mise en scène était si compliquée! On la répétait comme un acte de revue!

Le pauvre auteur n'en revenait pas.

Et la répétition continuait toujours. Stéphane, debout derrière Cordelia Ruber, lui adressait à voix basse des propos rapides et entrecoupés. C'était la fameuse scène d'amour entre Gercourt et Emmeline, celle que Fontenoy et madame Paul jouaient avec tant de

passion, et dont un critique avait dit qu'elle était écrite avec une plume trempée dans l'encrier de Shakespeare!

— Ce n'est pas possible, pensa Destourville, ils ne jouent pas, ils répètent pour la mémoire.

Et prenant la parole :

— Pardon, monsieur... pardon, mademoiselle... Vous allez peut-être me trouver bien indiscret... mais cette scène est la scène capitale... je serais très curieux de l'entendre, et vous m'obligeriez infiniment en la jouant comme vous la joueriez le soir.

Un lapin se présentant seul au milieu d'une assemblée de chasseurs n'aurait pas produit plus d'étonnement.

— Je ne comprends pas, dit Stéphane.

— Moi non plus, ajouta Saint-Phar.

Destourville se troublait, rougissait, perdait pied...

— Enfin... je veux dire... si vous pouviez donner un peu plus de voix... Certainement, c'est très bien comme cela, mais j'aimerais mieux...

— Ah! fit Stéphane en souriant, je vois ce que veut monsieur. Monsieur voudrait m'entendre vibrer?

— Non! pas précisément... mais c'est une scène de passion; et alors...

— Alors il faudrait agiter les bras en l'air, rouler des yeux furibonds et pousser des soupirs comme un soufflet de forge? C'est comme cela, n'est-ce pas, que vous comprenez la passion?

— Pardon... je...

— Ce n'est pas mon genre, malheureusement; mon genre, à moi, c'est l'émotion contenue, l'émotion naturelle, et, permettez-moi de vous le dire, le public aime assez ce genre-là.

— Je ne conteste pas...

— Pourtant, si vous pensez que je ne suis pas l'homme du rôle, je suis prêt à renoncer...

Saint-Phar s'était levé. Il intervint.

— Mais pas du tout! Qu'est-ce que vous me chantez avec votre rôle! Il vous va parfaitement. Est-ce que vous vous figurez que je vais le donner à un autre?...

— Si monsieur estime...

— Monsieur n'a rien à estimer du tout. Il vous fait les observations qui lui plaisent, vous jouez le rôle comme vous l'entendez, et tout le monde est d'accord.

Et se tournant vers Destourville :

— Je vous demande pardon, cher monsieur... mais vous comprenez? si nous nous arrêtons à chaque instant, il n'y a plus de répétition possible.

L'auteur ne pouvait pas se tenir pour battu. Il répliqua d'un air piqué :

— Je croyais rendre service aux artistes en leur indiquant la tradition...

— Oui... oui... c'est convenu, fit Saint-Phar. Je la connais aussi, la tradition. Je l'ai jouée dans le temps. Mais elle n'est plus de mode aujourd'hui, et il faut suivre la mode... Allez, Stéphane!

Destourville se rassit sans répondre et écouta, d'un air navré, la fin de sa scène d'amour. Tous les effets sur lesquels il avait compté, tous ces mots à panache que Fontenoy lançait jadis de sa voix puissante, se noyaient dans la diction sourde et monotone qui caractérisait ce que Stéphane appelait son « émotion contenue ».

Il y avait une phrase, pourtant, dont l'éclat ne pouvait être amorti, une phrase que tous les jeunes gens de 1838 avaient apprise par cœur et qui faisait courir des frissons dans la salle, lorsque Fontenoy la disait à l'oreille de madame Paul. C'était celle-ci :

« Je suis de ces hommes qui portent un monde dans leur poitrine et qui étreignent leur amante avec des bras dont la morsure ne s'efface pas!... »

Destourville attendit cette phrase ..

Elle ne vint pas.

On passa à la scène suivante.

Pour le coup, le pauvre auteur n'y tint plus. Il se leva, tremblant.

— Mais la phrase? dit-il... Vous passez la phrase!

— Quelle phrase? fit Saint-Phar.

— « Je suis de ces hommes qui... »

— Ah! oui... les cheveux blancs? Nous les avons coupés.

Destourville pâlit; puis, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

— C'est bien... dit-il. Je vois que ma présence ici est inutile... je m'en vais.

Et il partit, sans que personne fît un pas pour le retenir. On était blasé, au Théâtre-Populaire, sur l'amour-propre des auteurs qui ne pouvaient pas supporter une observation.

Destourville, rentré chez lui, se demanda s'il ne devait pas protester publiquement par une lettre adressée à tous les journaux... Mais non! on ne le comprendrait pas, on se moquerait encore de lui. Il valait mieux ne rien dire et protester par son absence, en n'assistant pas à la représentation.

C'est pourquoi, le soir de la première étant arrivé, Destourville se dirigea vers le Théâtre-Populaire.



Il avait réfléchi... Ne pas aller aux répétitions, c'était bien; sa dignité lui en faisait un devoir; mais ne pas assister à la première représentation, c'eût été trop. En somme, il ne risquait rien; personne ne le verrait; il se tiendrait caché dans la salle, et il n'irait sur le théâtre que si la pièce avait un grand succès, — ce qui, après tout, était possible.

Ce qui était même probable : il n'osait pas se l'avouer à lui-même, mais la confiance lui était revenue et il commençait à croire que les changements faits à sa pièce ne lui nuiraient pas autant qu'il l'avait craint. Les journaux annonçaient que la répétition générale avait marché admirablement; on parlait d'une mise en scène magnifique : Saint-Phar s'était surpassé et il y avait au quatrième acte un *clou* qui ferait courir tout Paris...

Ce clou avait intrigué Destourville.

— Qu'est-ce que ça peut être? pensait-il. Le quatrième acte, c'est l'acte de la diligence... Il n'y avait pas de clou... Enfin, nous verrons bien; puisque la répétition générale a eu du succès, la représentation peut réussir également.

C'est dans ces dispositions qu'il arriva au théâtre, où ces mots, *Les Forçats de l'Honneur*, resplendissaient en lettres de feu. Des-

tourville prit une stalle de parterre et alla se placer au dernier rang, devant une baignoire inoccupée.

On commença à huit heures, — l'affiche disait : 7 heures 1/4 très précises, — devant une salle à moitié vide. Elle se garnit pendant le premier acte, au bruit des petits bancs, des portes s'ouvrant et se fermant avec fracas, des « chut ! » et des « taisez-vous donc ! »

Ce premier acte s'acheva sans encombre. L'exposition parut un peu traînante ; on ne voyait pas encore où l'auteur voulait aller, mais comme le disait un grand critique à son voisin de l'orchestre, ces prologues laborieux étaient du goût de nos pères, qui avaient besoin de bien connaître le sujet avant de se décider à le suivre.

Ce sujet se dégagea clairement au second acte. Les *Forçats de l'Honneur* étaient les fils d'un banquier, qui avait détourné la fortune d'un de ses clients ; pour réparer le crime de leur père, sans être obligés de le dénoncer, ils s'étaient expatriés, avaient endossé la blouse de « l'artisan » et entrepris une vie de luttes et de travail.

On applaudit plusieurs fois et assez vivement. C'est à peine si quelques sourires se dessinèrent sur les lèvres des spectateurs,

exhortés par Stéphane à marcher, comme lui, « à la conquête de l'honneur ! » La salle était visiblement sympathique. On éprouvait le besoin de réparer l'injuste oubli dans lequel le répertoire de Destourville avait été laissé si longtemps, et l'on ne demandait « qu'à faire un succès » aux *Forçats de l'Honneur*.

L'occasion, d'ailleurs, était excellente pour réagir contre les tendances dites *naturalistes* qui se manifestaient dans les pièces du jour, et le public, agacé du tapage que faisaient les coryphées de la nouvelle école, se promettait d'accueillir chaleureusement tout ce qui appartiendrait, suivant l'expression de ces messieurs, au « tralala de la friperie romantique ».

Le second acte finit donc sur une salve d'applaudissements, et le courant de sympathie qui avait gagné presque tous les spectateurs se répandit dans les couloirs pendant l'entr'acte.

Debout contre la porte d'une loge, entouré d'un petit cercle de journalistes, le grand critique qui avait excusé tout à l'heure les lenteurs de l'exposition, constatait maintenant l'effet de cette action si péniblement engagée.

— Eh bien, voilà ! disait-il, c'est du théâtre, ça ! C'est le vieux jeu, c'est poncif, c'est tout

ce que vous voudrez; il y a des phrases à couper au couteau... mais ça empoigne, enfin c'est du théâtre!

Et tout le monde, de répéter autour de lui :

— Évidemment... c'est du théâtre!

Destourville, en passant devant les groupes, recueillait directement ces témoignages d'admiration dont il avait perdu l'habitude, et s'en nourrissait comme d'une manne réconf tante.

— A la bonne heure! pensait-il. Le public me comprend encore, lui! Il est plus intelligent que MM. Saint-Phar et Stéphane. Et l'on dit que le goût a changé !... Ce n'est pas vrai! Le goût du public est toujours le même... Ce sont les acteurs qui changent.

Le vieil auteur se réjouissait aussi de pouvoir garder l'incognito. Si sa figure avait été connue, il n'aurait pas pu circuler dans les couloirs comme il le faisait, et il ne se serait pas rendu compte par lui-même de la bonne impression que sa pièce avait produite.

Il se complaisait dans ces réflexions, lorsqu'un jeune homme s'approcha de lui et, souriant d'un air moitié aimable, moitié goguenard :

— Eh bien, monsieur Destourville... vous êtes content?

Destourville voulut saluer.

— Non! non! fit le jeune homme, restez couvert. Je n'ai que quelques petits renseignements à vous demander. D'abord, quel âge avez-vous?

Destourville crut avoir mal entendu. Il mit la main à son oreille.

— Je vous demande, dit le jeune homme sur un ton plus haut, si vous avez quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois ans. On pariait devant moi pour quatre-vingt-trois.

— J'en ai soixante-dix-huit, murmura Destourville en rougissant, mais je ne vois pas l'intérêt...

— C'est juste. Vous ne me connaissez pas. Voici ma carte.

Et le jeune homme tendit au vieillard une carte ainsi disposée :

OCTAVE FLÉCHINOT

(ARIEL)

Rédacteur au PARIS-CASCADE

Destourville jeta les yeux sur la carte.

— Ah ! très bien, fit-il, vous êtes journaliste ?... Je comprends.

Mais, à la vérité, il ne comprenait pas du tout. Pourquoi ce jeune homme tenait-il à savoir son âge ?

— J'ai l'intention de vous consacrer ma « soirée », dit Fléchinot.

Destourville le regarda avec stupeur.

— Votre soirée ?

— Oui, reprit le journaliste, je parlerai de vous. Il faut donc que vous me donniez des détails... des anecdotes, surtout. Vous devez en avoir de drôles !

— Sur quoi ?

— Sur n'importe quoi. Parlez-moi de votre jeune temps... Vous avez été très lié avec mademoiselle Mars, me dit-on ?

Le vieillard balbutia :

— Mais, monsieur...

— Oh ! fit le jeune homme en riant, il n'y a plus d'indiscrétion maintenant ! Je ne vous demande, bien entendu, que ce que le public peut savoir...

Puis, prenant son carnet :

— Voyons, nous disons : soixante-dix-huit ans; a connu mademoiselle Mars... Vous avez été aussi garde du corps, je crois ?... Ah ! tiens ! « garde du corps ! » C'est un mot. Je le met-

trai... Et où demeurez-vous? Comment vivez-vous ?...

L'auteur des *Forçats de l'Honneur* comprit alors ce que M. Fléchinot entendait par cette « soirée » qu'il voulait lui consacrer. C'était un de ces articles qu'un chroniqueur parisien avait mis à la mode et qui étaient devenus l'accompagnement obligé de tous les comptes rendus de théâtre. On demandait aux journalistes qui s'en chargeaient beaucoup d'esprit ou beaucoup de détails... Et Octave Fléchinot y mettait ce qu'il pouvait se procurer le plus facilement.

Destourville, ayant répondu de son mieux aux questions du jeune « indiscrétionniste », rentra dans la salle pour écouter son troisième acte, le plus beau, suivant lui, l'acte de la scène d'amour. Si le public était toujours aussi bien disposé, l'effet allait être énorme.

Dans cet acte, Gercourt, le fils aîné du banquier infidèle, venait travailler comme maçon chez le frère de l'homme que son père avait dépouillé, et s'y rencontrait avec la fille de celui-ci, Emmeline, qui avait été son amie d'enfance, et qui, en le retrouvant sous ce nouveau costume, s'éloignait avec dédain. Gercourt la retenait par un mot suppliant, et c'est alors que commençait la grande scène d'amour.

Il sembla à Destourville que le public se montrait plus froid. La toile était levée depuis un quart d'heure et on n'avait pas encore applaudi. Quand Gercourt s'était jeté aux pieds d'Emmeline en criant : « Ah ! ne craignez pas de frôler cette blouse ; elle est le symbole du travail ! » l'auteur avait cru percevoir quelques rires étouffés, mais il n'en était pas sûr ; la baignoire placée derrière lui venait de s'ouvrir, et les deux dames qui l'occupaient, avec deux messieurs cravatés de blanc, riaient, chuchotaient, parlaient haut ; il n'y avait plus moyen d'entendre la pièce.

La scène d'amour passa inaperçue. Stéphane, fidèle à sa théorie de « l'émotion contenue », la murmura plutôt qu'il ne la joua. Les propos brûlants qu'il devait adresser à Cordelia Ruber restèrent connus d'elle seule ; et lorsque la claque lui répondit par une bordée d'applaudissements, le public témoigna, par son abstention, qu'il entendait rester étranger aux confidences du *Forçat de l'Honneur*.

— C'est bien ce que je craignais, pensa Destourville. La scène n'a pas porté... Comment porterait-elle, jouée de cette façon ?... Si encore ils avaient dit la phrase !... c'était un effet considérable...

Le troisième acte s'acheva tant bien que mal

au milieu de l'indifférence générale, et le rideau s'étant levé à la demande de la claque, Stéphane et Cordelia mirent un certain temps à saluer le public. Cordelia, restée au fond du théâtre, faisait des signes désespérés à Stéphane qui se refusait à venir en scène... Enfin, il se présenta et salua le public avec un de ces gestes d'abattement qui veulent dire : « Vous savez, j'ai soutenu l'auteur tant que j'ai pu..., mais vraiment, avec cette pièce-là, il n'y a pas moyen de faire mieux ! »

Dans les couloirs, les spectateurs se communiquaient des impressions fâcheuses.

— Ce n'est pas bien gai, disait l'un.

— Un peu long, répondait un autre.

— Trop de maçonnerie ! ajoutait un troisième.

Et l'opinion générale se résuma dans ce mot du jeune Gontran Souchard, membre du cercle des Balanceurs :

— C'est crevant !

Quelques âmes compatissantes essayèrent de combattre cette impression.

Le grand critique s'évertuait à défendre Destourville :

— Mais oui !... Je ne vous dis pas... C'est assez ennuyeux... Mais ça ne l'est pas plus qu'une opérette... Il y a quelques situations,

au moins!... Maintenant, c'est si mal joué ! Que voulez-vous ? ces jeunes gens n'ont plus la tradition du drame... Ah ! si l'on se remettait à jouer des drames !

Les farceurs faisaient des mots.

Comme on demandait au critique s'il comptait rester jusqu'à la fin de la pièce :

— Parbleu ! fit quelqu'un... Vous savez bien qu'il est le forçat de l'honneur !

On sonna pour le quatrième acte.

Destourville regagna sa place en essayant de maîtriser l'inquiétude qui le gagnait.

— Après tout, pensait-il, il n'y a que le troisième acte qui ait mal marché... le quatrième tableau peut tout remettre sur pied... puisque c'est là qu'ils ont placé leur fameux *clou*.

La toile se releva... Mais, aux premiers mots dits par Stéphane d'un air rechigné, on vit bien que le public n'était plus avec lui. Le murmure des conversations devenait de plus en plus bruyant ; les spectateurs se retournaient pour causer avec leurs voisins ; on se mouchait, on toussait... il était clair que la soirée allait mal finir.

Mais, comme disait Destourville, le *clou* pouvait tout raccrocher.

Hélas ! c'était un triste clou ! Il consistait

dans la substitution d'une vraie locomotive, avec de vrais rails et de la vraie vapeur, à la diligence traditionnelle que des malfaiteurs, conduits par le banquier, devaient attaquer sur une grande route. On n'attaquait plus la diligence, on faisait dérailler la locomotive.

Saint-Phar n'avait trouvé rien de mieux pour rajeunir le drame de Palagniez et Destourville. C'était ce qu'il appelait « donner la note moderne ». Et pour accentuer cette note moderne, il avait modifié le dialogue. Au lieu de : « Jetez-vous à la tête des chevaux ! » le banquier devait dire à ses complices : « Jetez-vous à la tête du chauffeur ! » Mais, dans le feu de la bataille, l'acteur perdit la mémoire et s'écria : « Jetez-vous à la tête de la locomotive ! »

Ce fut le signal de la débâcle. On se mit à imiter le sifflet de la locomotive ; un titi cria : Lâchez la vapeur ! La claque eut la bêtise d'applaudir à tout rompre, le public se joignit à elle, ce fut une joie folle dans toute la salle, et le pauvre Destourville, pâle, hébété, trempé de sueur, n'entendit que ces mots, sortis de la baignoire :

— Non ! Henri... tais-toi !... je ris trop... je t'en prie... tais-toi !...

L'auteur des *Forçats de l'Honneur* s'échappa comme un fou.

Le surlendemain, le *Courrier des Spectacles* annonça que les répétitions de la *Ceinture de fer*, momentanément suspendues pour cause d'indisposition, allaient être reprises au Théâtre-Populaire avec la plus grande activité.

Et quinze jours après, Destourville avait repris sa place accoutumée au square des Batignolles. Il s'amusait, comme d'habitude, à tracer des cercles sur le sable, et saluait toujours d'un air gracieux les personnes qui passaient près de lui; mais on remarqua que sa figure souriante s'assombrissait de temps en temps; il lui arrivait de brandir sa canne comme pour menacer un ennemi invisible, et quelqu'un l'entendit s'écrier un jour avec colère : S'ils avaient dit la phrase, encore! S'ils avaient dit la phrase!

COMMENT ON COLLABORE

Chez Évariste. — Une table, un canapé, deux fauteuils et des cigarettes.

VALFLEURY, entrant. — Bonjour, seigneur!

ÉVARISTE. — Bonjour.

VALFLEURY. — Tu travailles?... c'est bien, cela !

Chantant.

> Travaillons, prenons de la peine,
> C'est le fonds qui manque le moins...

Tiens! voilà deux vers tout faits pour notre chœur des moissonneuses. (Il prend une cigarette et s'étend sur le canapé.) Qu'est-ce que tu en penses?... (Évariste ne répond pas.) Hein?... Les mettons-nous?

ÉVARISTE, avec humeur. — Oh! voyons!... mon petit!

VALFLEURY. — Ça ne va donc pas?

ÉVARISTE. — Si! mais j'en suis toujours à la grande scène du deuxième acte.

VALFLEURY. — Je te l'ai bien dit : tu n'en sortiras pas.

ÉVARISTE. — Allons donc!

VALFLEURY. — Je te défie d'en sortir. C'est une scène très dure... Cette femme qui vient réclamer son amant à la jeune fille qu'il vient d'épouser...

ÉVARISTE. — C'est en situation. Écoute : (Lisant.) « Vous dites que vous l'aimez, qu'il vous aime!... Enfant! savez-vous ce que c'est que l'amour? Connaissez-vous ce sentiment divin... »

VALFLEURY. — Je n'aime pas beaucoup « divin ».

ÉVARISTE. — Veux-tu « ardent »?

VALFLEURY. — Si tu n'as rien de mieux...

ÉVARISTE. — Rien de mieux... rien de mieux... Trouve autre chose, alors!

VALFLEURY. — Je n'ai pas à trouver, moi! Ce n'ai pas moi qui ai fait la phrase.

ÉVARISTE. — En attendant, si tu me laissais lire?...

VALFLEURY. — Vas-y!

ÉVARISTE, reprenant. — « Connaissez-vous ce sentiment ardent qui élève nos âmes jusqu'au ciel... » (S'arrêtant.) Voilà pourquoi j'avais mis « divin ».

VALFLEURY. — Oui... oui... continue.

ÉVARISTE. — « Et qui nous fait goûter les joies réservées à ses élus... »

VALFLEURY. — Aux élus de qui?

ÉVARISTE. — Aux élus du ciel, parbleu! Il me semble qu'on ne peut pas s'y tromper!

VALFLEURY. — Oh! je veux bien, moi!

ÉVARISTE. — « Avez-vous jamais tressailli sous les baisers ardents... » Non! « ardents » ne va plus... Voilà ce que c'est! Tu m'as fait changer...

VALFLEURY. — Eh bien, mets « brûlants »!

ÉVARISTE. — Brûlants... ardents... c'est la même chose.

VALFLEURY. — Alors, mets « glacés »! Des baisers glacés... C'est bon, ça!

ÉVARISTE. — Oui... au kirsch.

VALFLEURY. — Enfin...

ÉVARISTE. — Enfin, si tu m'interromps à chaque mot, nous n'arriverons jamais au bout de la scène... Nous ne nous occupons pas du style, nous cherchons le mouvement.

VALFLEURY. — Je ne dis plus rien.

ÉVARISTE. — « Avez-vous jamais tressailli

sous les baisers de l'homme qui vous tenait enlacée? avez-vous frissonné au contact de cette main qui pressait la vôtre? avez-vous senti cette haleine brûlante... » Tu vois bien! « cette haleine brûlante qui vous enveloppait comme un voile et vous illuminait comme un rayon... »

VALFLEURY. — Hum!

ÉVARISTE. — Qu'est-ce que tu dis?

VALFLEURY. — Va toujours.

ÉVARISTE. — « ... comme un rayon?... Vous vous taisez?... Ah! vous avez compris! Entre la maîtresse et l'épouse il n'y a de place que pour un seul sentiment, et c'est vous qui me faites pitié! »

VALFLEURY. — C'est la scène de *Paul Forestier* entre Léa et Camille?...

ÉVARISTE. — Oui, mais plus forte... Augier a esquivé la situation.

VALFLEURY. — Comment?

EVARISTE. — La scène n'aboutit pas. Léa exhale sa colère inutilement; quand elle a tout dit, elle s'arrête.

VALFLEURY. — Eh bien?

ÉVARISTE. — Eh bien, je vais plus loin, moi! Ma maîtresse dit à la femme mariée : « Vous n'avez pas le droit de garder mon amant, je le reprends et je l'emporte! »

VALFLEURY. — Tu tiens à cela?

ÉVARISTE. — Absolument. Et je finis par un mot superbe : « Adieu, mademoiselle! »

VALFLEURY. — C'est le mot de M. de Ryons dans *l'Ami des femmes.*

ÉVARISTE. — Oui, mais dans *l'Ami des femmes* il vient mal. Madame de Simerose est en effet une demoiselle, tandis que ma femme, à moi, est réellement mariée.

VALFLEURY. — Eh bien?

ÉVARISTE, s'animant. — Eh bien, tu ne comprends pas que dans ces conditions-là le mot est beaucoup plus fort?

VALFLEURY. — Trop fort.

ÉVARISTE. — C'est un mot sanglant : « Adieu, mademoiselle! » c'est-à-dire : « Vous avez beau vous appeler madame de Valbreuse, vous n'êtes pas la vraie femme de Raymond... Il n'y en a qu'une, et c'est moi. Vous n'êtes mariée qu'à la surface... ça ne compte pas, etc. » Je n'ai pas besoin de t'expliquer ça, que diable! Si tu ne comprends pas...

VALFLEURY. — Je comprends que nous nous ferions empoigner.

ÉVARISTE. — Jamais de la vie!

VALFLEURY. — Avec ça que le public est bien disposé en ce moment. Demande à Robinet comment sa pièce a été reçue hier au soir!...

ÉVARISTE. — C'est vrai, au fait... tu y étais. Un joli four, hein?

VALFLEURY. — Pire que le dernier. J'ai vu le moment où l'on allait baisser le rideau.

ÉVARISTE, riant. — Pas possible!

VALFLEURY. — Ma parole! Boulingrin faisait une tête!...

ÉVARISTE. — Tu l'as vu?

VALFLEURY. — Oui... Je suis allé sur le théâtre après le troisième acte... Il était là avec son régisseur, le gros Rudolsheim, et Cerneuil. Robinet avait déjà filé.

ÉVARISTE. — Naturellement. C'est lui qui a fait la pièce.

VALFLEURY. — En attendant, je ne sais pas ce qu'ils vont jouer.

ÉVARISTE. — Ils vont sans doute reprendre les *Hommes du jour*.

VALFLEURY. — C'est bien vieux, les *Hommes du jour*.

ÉVARISTE. — Ils n'ont pas autre chose.

VALFLEURY. — On parle d'une pièce de Morsalin.

ÉVARISTE. — Le petit Morsalin, du *Paris-en-l'air?* Je lis ses chroniques... C'est d'un *toc!*... Il n'a rien dans le ventre, ce garçon-là.

VALFLEURY. — Il est toujours aussi fort que Robinet.

ÉVARISTE. — Je crois bien! Robinet est vidé.

VALFLEURY. — Je ne serais pas étonné que Morsalin réussît. On peut n'avoir jamais fait de théâtre et tomber sur un succès. Vois donc Latorille avec ses *Pommes tapées.*

ÉVARISTE. — Ça ne prouve rien... Les *Pommes tapées* ont eu un succès de hasard.

VALFLEURY. — Quatre cent cinquante représentations!... tu appelles ça du hasard?... Merci! un fameux hasard!

ÉVARISTE, agacé. — Et puis, après? Pouvons-nous les refaire, les *Pommes tapées?*

VALFLEURY. — Peut-être!

ÉVARISTE. — Comment l'entends-tu?

VALFLEURY. — J'entends que Boulingrin a assez du drame, et qu'il serait tout disposé à monter une opérette.

ÉVARISTE. — Il faudrait de l'argent pour cela!

VALFLEURY. — Il en trouvera. Rudolsheim le lui disait encore hier soir : « Qu'est-ce que fus nus empêtez, avec vos pièces tramatiques?... C'est tes pêtises!... »

ÉVARISTE. — Ça ne veut pas dire que Rudolsheim le commanditera.

VALFLEURY. — Enfin, Boulingrin m'a demandé une opérette, voilà ce qu'il y a de sûr; et je lui ai dit que nous la lui ferions.

ÉVARISTE. — Il faudrait d'abord terminer les *Amours trahis*.

VALFLEURY. — Laisse-moi donc tranquille, avec tes *Amours trahis!* Je te dis que tu n'en sortiras pas. La pièce est mal venue... Il n'y a qu'à la laisser dormir.

ÉVARISTE, avec aigreur. — Ça t'est facile à dire. Tu n'y a pas travaillé.

VALFLEURY. — Certainement non! J'ai bien vu tout de suite où nous allions. Tu as voulu te lancer quand même... Je n'avais pas à t'en empêcher, mais il était clair pour moi que nous ne ferions jamais rien de cette pièce-là : c'est du poncif.

ÉVARISTE, vivement. — Du poncif! La scène entre Olympia et madame de Valbreuse...

VALFLEURY. — Oh! je ne te parle pas de ta scène... C'est différent. Elle est trop raide.

ÉVARISTE, gravement. — Il n'y a rien de trop raide au théâtre; tout dépend de la façon dont les choses sont présentées. Quand on les présente bien...

VALFLEURY. — C'est convenu. Tu les présentes très bien. Ta scène est un chef-d'œuvre...

ÉVARISTE, pincé. — Je ne dis pas cela...

VALFLEURY. — Je le dis, moi. Là!... es-tu content?... Reste à savoir si le public aime les

pièces qui ne sont ni chair ni poisson. C'est le cas de la tienne. On ne sait pas ce qu'elle veut prouver. Est-elle morale, ou ne l'est-elle pas?

ÉVARISTE. — Elle est morale... quant au fond. Je soutiens une thèse.

VALFLEURY. — Oui... Eh bien! il n'en faut plus, de thèses. Si tu veux faire une pièce tout à fait morale, une pièce pour les familles, j'en suis... Nous donnerons cela à Trubert. C'est un malin. Il pourra en tirer de l'argent.

ÉVARISTE. — Ça dépend. Il s'est coulé avec le *Vieux Domestique*.

VALFLEURY. — Alors, lâchons la pièce morale et faisons une opérette pour Boulingrin... Pas un opéra-comique! Une vraie opérette comme autrefois.

ÉVARISTE. — As-tu une idée?

VALFLEURY. — J'en ai trente. Qu'est-ce que tu dirais d'une Lucrèce?

ÉVARISTE. — Comme celle de Ponsard?

VALFLEURY, riant. — Mais non! La *Petite Lucrèce*, une Lucrèce gaie, bien entendu. Elle tromperait son mari avec Brutus...

ÉVARISTE. — Avec Sextus, veux-tu dire?

VALFLEURY. — Du tout! je dis bien : avec Brutus. C'est celui-ci qui imaginerait la légende de l'outrage pour se venger de Sextus

Tarquin; Lucrèce ferait semblant de se donner la mort, à la fin du deuxième acte; et on la retrouverait, au troisième, dans les jardins de Babylone.

ÉVARISTE. — Pourquoi Babylone?

VALFLEURY. — Pour avoir un joli décor et de nouveaux costumes. Tu aimes mieux rester à Rome?

ÉVARISTE. — Ça m'est égal.

VALFLEURY. — Elle rencontrerait Collatin, qui se serait établi marchand de coco... (Riant.) Hein?... Ce serait drôle, ça!... Collatin, marchand de coco...

ÉVARISTE, impassible. — C'est drôle... si l'on veut.

VALFLEURY, déconcerté. — Je ne dis pas qu'on se tordra; mais enfin... enfin, c'est drôle!

ÉVARISTE, froidement. — Soit. C'est excessivement drôle. Et puis après?

VALFLEURY. — Après, après... Je ne sais plus, moi. On trouvera. Je n'ai pas la prétention de faire une pièce en cinq minutes; je t'indique l'idée, voilà tout.

ÉVARISTE. — Oui. Eh bien! idée pour idée, j'aime autant la première.

VALFLEURY, railleur. — Ah! Les *Amours trahis*... Nous y revenons?

ÉVARISTE. — Pas le moins du monde!

Je ne te force pas à faire la pièce, moi... Je la ferai avec un autre... Ou tout seul, ce qui vaudra encore mieux.

VALFLEURY. — Si tu veux dire par là que ma collaboration te pèse?...

ÉVARISTE. — Oh! non. Elle est bien trop légère!

VALFLEURY. — Ah! ah! c'est un mot... Il est joli.

ÉVARISTE, souriant. — Tu trouves?

VALFLEURY. — Ne le perds pas, surtout!

ÉVARISTE. — Il n'y a pas de danger. Je le mettrai avec les tiens... on l'apercevra tout de suite.

VALFLEURY. — Oh! mais tu deviens excessivement spirituel... Ça va me gagner. Il faut que je m'en aille.

ÉVARISTE. — A ton aise.

VALFLEURY. — Seulement, je te préviens que tu ne seras pas de la *Petite Lucrèce.*

ÉVARISTE. — Je ne tiens pas à en être.

VALFLEURY. — Je te dis cela pour que tu ne réclames pas ta part de collaboration, comme dans les *Plombs de Venise.*

ÉVARISTE, vivement. — Les *Plombs de Venise* m'appartiennent. C'est moi qui te les ai donnés...

VALFLEURY. — Pardon! La pièce avait été

déjà faite par Chaudfroid; elle n'était pas intitulée les *Plombs de Venise...*

ÉVARISTE. — Ah!

VALFLEURY. — Mais les plombs y étaient tout de même; et la preuve, c'est que nous les avons supprimés.

ÉVARISTE. — Pour prendre mon prologue; nous sommes d'accord.

VALFLEURY. — Enfin, il ne s'agit pas de cela. Nous ne devons plus travailler ensemble?... Eh bien! ne travaillons plus. C'est simple.

ÉVARISTE. — Très simple.

On frappe à la porte.

UNE VOIX AU DEHORS. — On peut entrer?

ÉVARISTE. — Oui... Tiens, c'est Trézard!... Qu'est-ce qui t'amène?

TRÉZARD. — Mes enfants, je vous apporte une affaire magnifique. Trubert s'est associé avec des capitalistes américains pour ouvrir une nouvelle salle qui s'appellera l'Alhambra national. Ce ne sera ni un théâtre, ni un café-concert, ni un cirque; ce sera tout cela à la fois, c'est-à-dire que ça tiendra le milieu entre les Bouffes, le Gymnase, l'Ambigu et les Folies-Bergères. Vous voyez la chose?

VALFLEURY. — Parfaitement.

TRÉZARD. — Il a besoin d'une pièce d'ouver-

ture, et naturellement il a pensé à vous... c'est-à-dire à nous. Ça va-t-il?...

ÉVARISTE, hésitant. — Dame!

TRÉZARD. — Vous voyez ce qu'il lui faut: une pièce où il y ait de tout...

ÉVARISTE. — Où il y ait de tout?... (A Valfleury.) Peut-être qu'en arrangeant la *Petite Lucrèce...*

VALFLEURY, à Évariste. — En refaisant les *Amours trahis...*

ÉVARISTE et VALFLEURY, ensemble. — Ça va.

TRÉZARD. — Vous acceptez? Je vais le dire à Trubert. Au revoir!

Il sort.

ÉVARISTE. — Ce Trézard!... quel intrigant! (Avec indignation.) Et nous le traiterons en collaborateur?

VALFLEURY, soupirant. — Que veux-tu?... il en faut comme ça!

LE BÉNÉFICE DE FONTENOY

Extrait de la *Mouche théâtrale* du 23 mars 1878 :

« Le théâtre des Fantaisies-Comiques donnera prochainement une représentation extraordinaire au bénéfice de Fontenoy.

» On sait qu'après une longue et glorieuse carrière, l'illustre et sympathique comédien se trouve aujourd'hui dans un état voisin de la détresse.

» Les principaux artistes des théâtres de Paris ont eu à cœur de venir en aide à leur vieux camarade, et ils se sont entendus pour organiser une représentation qui promet d'être splendide.

» Nous publierons le programme complet aussitôt qu'il aura été arrêté. Mais dès à présent nous pouvons annoncer que l'affiche por-

tera, entre autres noms, ceux de Faure, de Capoul et de madame Carvalho. »

Extrait du *Courrier des spectacles* du 24 mars.

« La *Mouche théâtrale* enregistre avec fracas la nouvelle d'une représentation au bénéfice de Fontenoy.

» Cette fameuse nouvelle était connue depuis longtemps, et c'est par un sentiment de réserve facile à comprendre que nous n'en avions pas encore parlé.

» Mais puisque notre confrère n'a pas cru devoir attendre qu'elle fût officielle pour la publier, nous n'avons aucune raison de nous montrer plus discret que lui. Disons donc que la représentation aura lieu le 12 avril prochain, et rectifions les renseignements de la *Mouche théâtrale*, au sujet des artistes qui prendront part à cette solennité.

» Capoul, venant de signer un engagement qui l'appelle immédiatement en Amérique, ne sera plus à Paris dans quinze jours. Quant à Faure et à madame Carvalho, si leur concours

est acquis en principe, nous croyons qu'en fait rien n'est encore décidé.

» En revanche, notre confrère n'a pas prononcé le nom de madame Judic, et nous savons de source certaine que la diva doit dire deux de ses plus jolies chansonnettes.

» Il est question aussi d'une pièce inédite, écrite spécialement pour la circonstance par un auteur célèbre qui n'a jamais rien donné aux Fantaisies... Mais ceci est encore un mystère, et nous ne sommes pas autorisés à en dire davantage. »

Extrait de la *Lorgnette* du 25 mars :

« Soyons les premiers à annoncer qu'une représentation extraordinaire au bénéfice de Fontenoy sera donnée le 12 avril prochain au théâtre des Fantaisies-Comiques.

» Nous ne connaissons pas encore dans tous ses détails le programme de cette représentation, mais nous pouvons affirmer d'avance qu'elle sera des plus fructueuses et qu'elle réunira tous les noms aimés du public. On parle de Faure, de Capoul, de madame Carvalho, de madame Judic... Mais ne déflorons pas les sur-

prises de l'affiche. On verra bientôt que rien n'a été négligé pour donner à la soirée en question l'éclat d'une véritable solennité. »

A MONSIEUR FONTENOY,
au théâtre des Fantaisies-Comiques,
en Ville.

Monsieur et cher camarade,

J'apprends que vous devez donner prochainement une représentation à votre bénéfice, et je m'empresse de vous offrir mon concours sans réserve, heureux de pouvoir donner cette preuve de sympathie et d'estime à l'artiste éminent que quelques-uns ont pu égaler, mais qui n'a jamais été surpassé par personne.

Bien que j'aie quitté le théâtre depuis quelques années, mon nom ne doit pas vous être tout à fait inconnu. J'ai joué en province — et avec quelque succès, je puis le dire — Rodolphe de l'*Honneur et l'Argent,* Yacoub de *Charles VII chez ses grands vassaux*, Dubosc du *Courrier de Lyon* et Frantz du *Piano de Berthe,* sans parler de tous mes autres rôles

dans le *Médecin des enfants*, *Richard Darlington*, les *Pauvres de Paris*, *Léonard*, un *Bal d'Auvergnats*, *Si jamais je te pince*, l'*Outrage*, un *Mariage sous Louis XV*, les *Filles de marbre*, le *Bonhomme Jadis*, etc., etc.

Usez donc de moi autant que vous voudrez et comme vous voudrez. Un mot, un seul, et j'accours!

A vous de cœur et d'âme

GÉLINARD,

43, rue des Abbesses, Paris-Montmartre.

A MONSIEUR FONTENOY,

113, avenue du Bel-Air,

Saint-Mandé.

Bonne nouvelle, mon vieux! J'ai vu Perrin aujourd'hui; il a été on ne peut plus aimable. Tu auras toute la Comédie-Française, à moins, bien entendu, que les nécessités du spectacle ne s'y opposent. De même pour l'Opéra, où j'ai été reçu d'une façon charmante par Halanzier. « Prenez tout ce que vous voudrez, m'a-t-il dit,

pourvu que vous ne touchiez pas à l'*Africaine* et que vous ne mettiez pas mes artistes sur le dos. » Ainsi, il ne faut pas compter sur madame Krauss, ni sur mademoiselle Daram, ni sur Lassalle, ni sur Villaret; mais Bosquin pourra chanter un morceau de la *Favorite*.

Nous aurons aussi un acte du Vaudeville et un acte du Gymnase. Quant aux Variétés, j'espère obtenir les *Sonnettes* avec Dupuis et Céline Chaumont, mais il faudrait pour cela que la pièce fût jouée avant neuf heures ou après minuit, à cause de leur spectacle actuel. Si l'on ne peut pas nous donner les *Sonnettes*, on les remplacera par les *Papillons jaunes*; c'est une pièce en un acte également, et un acte très gentil, paraît-il.

Enfin, tu vois que tout s'annonce bien. Tu n'as plus qu'à écrire à Capoul, à madame Carvalho. Je me charge du petit mot pour Saint-Germain. Quant à Faure, tu sais ce qui est convenu; il fera tout ce qui dépendra de lui pour t'être agréable.

A demain dix heures, au théâtre.

Ton vieux camarade,

STANISLAS.

THÉATRE DE LA JEUNESSE
Cabinet
du Directeur

A MONSIEUR FONTENOY.

Monsieur,

M. Alexandre Dumas fils me transmet la lettre que vous lui avez écrite pour lui demander l'autorisation d'intercaler dans le programme de la représentation organisée à votre bénéfice une des principales scènes de *Monte-Cristo.*

Comme j'ai l'intention de reprendre ce drame, dès que j'aurai joué la pièce que je fais répéter en ce moment, il ne m'est pas possible d'autoriser la représentation d'une scène qui escompterait, sans grand profit pour vous, l'effet que j'attends de l'œuvre entière.

Ces motifs, dont vous comprendrez toute l'importance, m'empêchent seuls de déférer au désir que vous avez exprimé. Croyez-bien, monsieur, qu'autrement j'eusse été heureux de pouvoir joindre mes efforts aux vœux que je fais pour le succès de votre entreprise. Si, en

dehors du répertoire moderne, vous avez besoin d'une pièce toute prête, je mets ma troupe à votre disposition. Elle pourrait jouer l'*Anglais ou le Fou raisonnable.*

Au cas où cette proposition vous agréerait, vous voudriez bien me le faire savoir. En attendant, je vous présente, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

DU CASUEL.

Fontenoy, 113, avenue Bel-Air, Saint-Mandé.

Faure accepte. Cours vite remercier. Le trouveras cette après-midi hôtel des ventes.

STANISLAS.

Fontenoy, hôtel des ventes, Paris.

Ai confondu. Faure empêché nous donne *Rameaux* chantés par Caron.

STANISLAS.

THÉATRE DES FANTAISIES-COMIQUES

Après-demain Samedi 12 avril

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE

AU BÉNÉFICE DE

M. FONTENOY

avec le concours

des Artistes de l'Opéra, du Théâtre-Français, de l'Odéon, de l'Opéra-Comique du Vaudeville, du Gymnase, des Variétés, du Palais-Royal, des Bouffes-Parisiens de la Renaissance, de l'Eldorado, etc., etc.

LE BONHOMME JADIS

Comédie en un acte d'Henry Mürger

Jouée par MM. Talbot, Prudhon et Mlle Martin.

UNE SOIRÉE CHEZ FONTENOY

à-propos en un acte

Joué par les Artistes de tous les théâtres de Paris.

FINALE DU TROISIEME ACTE DE

LA FAVORITE

Opéra en quatre actes de Royer et Vaez, musique de Donizetti

Par M. Sapin et les Chœurs de l'Opéra.

INTERMÈDE

Pendant l'orage, chant dramatique, par Mlle Julia, de l'Eldorado.
La Grève des forgerons, poème de François Coppée, par M. Talien.
Air des Bijoux de *Faust*, par Mlle Chevalier.
Polichinelle et Bébé, chansonnette de M. G. Boyer, musique de M. Piter, par M. Piter.
Les Tourterelles, caprice pour piano, par M. Lavignac.
Duo de la *Reine de Chypre*, par MM. Salomon et Couturier.
V'là mon opinion! boutade, par M. Anatole, du Pavillon de l'Horloge.
Grand air du *Bravo*, par Mlle Heilbronn.
Les Rameaux, de J. Faure, par M. Caron.
Ne me chatouillez pas! chansonnette, par Mme Judic.
Curaçao-polka, exécutée sur le xylophone, par le jeune Salowski.
La Retraite, chœur de Laurent de Rillé, exécuté par les Sociétés des Enfants d'Arpajon et de la Lyre Batignollaise réunies.

C'ÉTAIT GERTRUDE

Comédie en un acte de M. Vercousin

Jouée par M. Moireau et Mme Doliva-Moireau.

ORDRE : *C'était Gertrude. Bonhomme Jadis. — La Favorite. — Intermède. Une Soirée. — La Retraite.*

LE PRIX DES PLACES NE SERA PAS AUGMENTÉ

AU FOYER DU THÉATRE-POPULAIRE

UN ACTEUR. — ... Et quand a-t-il lieu, ce bénéfice?

DEUXIÈME ACTEUR. — Après-demain. Tu n'as donc pas vu les affiches?

PREMIER ACTEUR. — Oh! ma foi, non! Je ne m'en occupe pas, des affiches; surtout des affiches comme celle-là; c'est trop bête.

DEUXIÈME ACTEUR. — Qu'est-ce qui est bête?

PREMIER ACTEUR. — L'importance qu'on donne à ce bénéfice! Une affiche de trois mètres de long sur deux mètres de large... Pourquoi ne pas couvrir la colonne Vendôme pendant qu'on y est?

TROISIÈME ACTEUR, riant. — Fontenoy ne demanderait pas mieux...

PREMIER ACTEUR. — Ah! je crois bien... En voilà un qui n'a pas peur des vedettes! As-tu vu cela? FONTENOY... Des lettres hautes comme des maisons... Il n'y en a que pour lui.

DEUXIÈME ACTEUR. — Dame! ça se comprend... une représentation de retraite!...

PREMIER ACTEUR. — Et puis après? Est-ce qu'on n'en donne pas tous les jours, des représentations de retraite? Est-ce que Ligier n'a pas eu la sienne aussi? Et Beauvallet?

et Samson? et Régnier? Ils valaient bien M. Fontenoy, je suppose!

DEUXIÈME ACTEUR. — Je ne te dis pas; ce n'est pas le même genre...

PREMIER ACTEUR. — Et Frédérick-Lemaître? Qu'est-ce qu'on a fait pour Frédérick-Lemaître?... Hein! dis-le-moi, qu'est-ce qu'on a fait?...

DEUXIÈME ACTEUR. — Il ne s'agit pas...

PREMIER ACTEUR. — Il s'agit de faire la parc de chacun et de ne pas commettre de scandale.

DEUXIÈME ACTEUR. — Permets...

PREMIER ACTEUR, *avec force.* — Cette affiche est un scandale!...

TROISIÈME ACTEUR. — Le fait est que...

PREMIER ACTEUR, *crescendo.* — C'est un scandale révoltant. Je ne comprends pas comment le comité des artistes dramatiques, présidé par M. le baron Taylor, a pu tolérer une chose pareille.

DEUXIÈME ACTEUR. — Le baron Taylor n'y est pour rien.

PREMIER ACTEUR. — Eh bien, je vous dis, moi, monsieur, que le baron Taylor s'est conduit dans cette circonstance comme il n'aurait pas dû se conduire...

VOIX DIVERSES. — C'est évident! — Permettez... — Le baron Taylor...

PREMIER ACTEUR. — Et je le lui dirai, à lui-même, entendez-vous? à lui-même...

UNE ACTRICE. — Voyons, voyons, messieurs, ne nous fâchons pas.

LE RÉGISSEUR. — D'autant plus que ça ne vous empêchera pas de souscrire pour la couronne.

L'ACTEUR. — Quelle couronne?

LE RÉGISSEUR. — Celle que nous offrons à Fontenoy. Tous les théâtres en donnent une.

L'ACTEUR, avec ironie. — C'est charmant! Et que met-on sur cette couronne?

LE RÉGISSEUR. — *Au doyen des comédiens français, à notre cher camarade Fontenoy, les artistes du Théâtre-Populaire.*

L'ACTEUR. — Alors, pour vous, Fontenoy est notre doyen?

LE RÉGISSEUR. — Dame!... on le dit.

L'ACTEUR, souriant. — A merveille! (D'une voix terrible.) Eh bien... et Chansard?

LE RÉGISSEUR, ahuri. — Hein?... quoi?... quel Chansard?

L'ACTEUR. — Chansard, le grime de l'ancienne Renaissance, qui a créé *Paquot et Pâquerette*, et qui est aujourd'hui agent d'assurances à Melun!... Vous n'en parlez pas, de celui-là!

LE RÉGISSEUR. — J'avoue que je ne connaissais pas...

L'ACTEUR, éclatant. — Ah ! voilà ! on ne les connaît pas, ceux-là ! On ne connaît que les Fontenoy... Qu'est-ce que Chansard ?... Mais Chansard a eu quatre fois plus de talent que Fontenoy, quatre fois plus ! Il avait le nerf... Fontenoy n'a pas le nerf... Fontenoy joue en dedans ; il ne se livre pas ; c'est mou, c'est terne, ça manque de ton... Il fallait voir Chansard dans la *Nonne repentante ;* c'est là qu'il mettait l'autre dans sa poche !

LE RÉGISSEUR. — Enfin, mon cher, il y a un fait certain : c'est que Chansard n'a pas réussi, tandis que Fontenoy...

L'ACTEUR. — Tandis que Fontenoy a réussi, n'est-ce-pas ? Eh bien, si c'est là ce que vous appelez réussir...

LA VOIX DE L'AVERTISSEUR, au dehors. — En scène pour le troisième acte !

L'ACTEUR. — Si c'est là ce que vous appelez réussir...

L'AVERTISSEUR. — Monsieur Flambardet, on a frappé.

L'ACTEUR.— Bien, mon ami, j'y vais (Au régisseur.) Il faut s'entendre sur la question d'art, voyez-vous ; pour moi, la question d'art...

LE RÉGISSEUR. — Prends garde, mon petit, tu vas manquer ton entrée.

L'ACTEUR. — Il n'y a pas de danger. Je voulais dire simplement que Fontenoy...

UNE VOIX DANS LA COULISSE. — Voyons donc, Flambardet !...

L'ACTEUR. — Voilà !... voilà !... (Se précipitant en scène.) « Ta maîtresse est-elle visible, ma belle enfant ?... »

AUX FANTAISIES-COMIQUES

(SOIRÉE DU 12 AVRIL)

Le spectacle est annoncé pour sept heures et demie précises. A huit heures on n'a pas encore commencé. Le public manifeste son impatience. L'ami du bénéficiaire, l'âme de la représentation, celui qui a tout prévu et tout organisé, Stanislas enfin est en proie à une agitation extraordinaire. Il parcourt les coulisses en interpellant les machinistes, le régisseur, les acteurs...

— Eh bien, voyons, sommes-nous prêts ?... Où est M. Moireau ?

M. MOIREAU, devant le trou de la toile. — Voilà !... voilà !

STANISLAS. — Ah ! bonjour, cher ami... On peut frapper, n'est-ce pas ?

M. MOIREAU. — Déjà?... Il n'y a encore personne !

STANISLAS. — On viendra tout à l'heure

MOIREAU, froissé. — Quand nous aurons fini? C'est parfait.

STANISLAS. — Dame !... que voulez-vous? Il faut bien commencer par le lever de rideau.

MOIREAU. — De mieux en mieux. Nous ne jouons pas une pièce, nous jouons un lever de rideau; je vous remercie...

STANISLAS. — Vous ne me comprenez pas...

MOIREAU. — Si fait, je vous comprends parfaitement... Ce n'est pas comme artiste que je suis ici, c'est comme essuyeur de banquettes.

STANISLAS. — Oh!

MOIREAU. — Eh bien, on les essuiera...

STANISLAS. — Mon cher Moireau...

MOIREAU. — Je saurai ce qu'il en coûte de vouloir rendre un service...

M. Moireau n'a pas le temps d'achever. Le régisseur a frappé les trois coups. La toile se lève. M. Moireau est obligé d'entrer en scène pour jouer *C'était Gertrude*, avec madame Doliva Moireau.

Après *C'était Gertrude*, entr'acte de vingt-cinq minutes pour laisser au public le temps

d'arriver. Mais le public n'arrive pas. Il y a trois rangs de fauteuils vides à l'orchestre, le balcon est presque désert et les loges sont inoccupées.

En revanche, les petites places sont bondées de spectateurs qui réclament la toile avec une insistance des plus flatteuses.

Dans les coulisses, l'animation est au comble. On attend la Comédie-Française. A chaque instant, Stanislas se précipite dans la loge du concierge :

— La Comédie-Française n'est pas encore arrivée ? Il y a eu un malentendu. Ce n'est pas possible autrement ! Courez donc au théâtre !

Bruit de voitures.

— Ce sont eux ?... Ah ! enfin, ce n'est pas malheureux !... Montez vite.

— Mais nous ne sommes pas en retard !...

— Non ! rien qu'une heure...

— Permettez... On nous a dit...

— Oui... oui. Dépêchez-vous !

— Mais, monsieur...

La Comédie-Française se rebiffe. Discussion avec Stanislas. Fontenoy intervient :

— Mes chers camarades... je vous en prie... Voyons, mes chers camarades...

La Comédie-Française se calme et l'on joue le *Bonhomme Jadis*.

Après le *Bonhomme Jadis*, nouvel entr'acte de vingt-cinq minutes. Le public recommence à trépigner.

Fontenoy, qui est allé s'habiller pour l'à-propos, descend de sa loge.

FONTENOY. — Eh bien... qu'est-ce qu'on attend?

STANISLAS. — Les chœurs de l'Opéra.

FONTENOY. — Ils ne sont pas encore là? Tu n'as donc pas dit à Halanzier...

STANISLAS. — Pardon! je le lui ai très bien dit : « Huit heures pour le quart. »

FONTENOY. — Il en est neuf!

STANISLAS. — A qui la faute?

FONTENOY. — Pas à moi, pour sur....

STANISLAS. — Ni à moi!

FONTENOY. — Ils vont peut-être arriver... Commençons toujours l'intermède.

STANISLAS. — Alors, nous changeons l'ordre?

FONTENOY. — Naturellement... Qu'est-ce que ça fait?

STANISLAS. — Bon! bon! comme tu voudras. Moi, j'étais pour l'ordre... Mais puisque tu en as décidé autrement... Tu es le maître!

FONTENOY. — Ah! si tu te fâches...

STANISLAS. — Je ne me fâche pas!... Je constate seulement qu'il est bien inutile de se donner toutes les peines d'une organisation pour

qu'on vienne, après cela, vous faire des reproches...

ONTENOY. — Moi! je t'ai fait des reproches?..

TANISLAS. — Certainement! Tu as l'air de dire...

Rumeurs dans la salle.

FONTENOY. — Tiens! le public s'impatiente... Nous nous expliquerons plus tard... Frappez!

On frappe. Murmures de satisfaction dans la salle.

FONTENOY. — Qui est-ce qui commence l'intermède ?

Personne ne répond. Stanislas affecte d'examiner le programme qu'il tient à la main.

FONTENOY, à Stanislas. — Voyons!... tu sais cela, toi!... Par quoi commence-t-on?

STANISLAS, froidement. — J'avais marqué *Pendant l'orage...*

FONTENOY. — Ah! parfaitement... *Pendant l'orage*, par mademoiselle Julia... Où est-elle, mademoiselle Julia?

UNE VOIX DANS L'OMBRE. — Ici!

FONTENOY. — Ah!... Eh bien, allez, mon enfant!

JULIA. — Ce n'est pas malheureux!

STANISLAS, toujours froid. — Il serait bon aussi de prévenir le pianiste.

FONTENOY. — C'est juste!... Nous oublions le pianiste!... Où est le pianiste?...

Le régisseur se met à la recherche du pianiste.

— Monsieur Lehissec!... Avez-vous vu monsieur Lehissec?

— Il était là il n'y a qu'un instant.

— Monsieur Lehissec!

— Ah! le voici... Venez vite, cher monsieur... On n'attend que vous!

Le régisseur entraîne le pianiste sur la scène.

— Voici M. Lehissec! . . . .

— Ah! très bien...

Fontenoy prend la main de mademoiselle Julia :

— Nous y sommes?... Au rideau!

On va lever le rideau...

— Arrêtez! crie le régisseur.

Fontenoy se retourne :

— Qu'est-ce qu'il y a?...

— Les chœurs de l'Opéra!

— Ils sont là?

— Ils montent l'escalier...

Fontenoy regarde Stanislas :

— Les attendons-nous?

— Naturellement!... Il vaut mieux suivre l'ordre.

Mais mademoiselle Julia intervient :

— Alors, je n'entre pas, moi!

— Si, mademoiselle... après les chœurs.

— C'est agréable!

L'orage gronde dans la salle.

— Frappez une seconde fois!... crie Stanislas.

Le régisseur refrappe trois coups. Pendant ce temps M. Sapin et les choristes se sont placés sur la scène. On lève le rideau.

DON GASPAR.

Quel marché de bassesse!

. . . .

LES SEIGNEURS.

... avec son déshonneur.

On baisse le rideau.

FONTENOY. — Comment! c'est déjà fini?...

STANISLAS. — Qu'est-ce que tu veux de plus?

FONTENOY. — Je croyais que c'était plus long...

STANISLAS. — Le fameux chœur de la *Favorite?* Tu ne le connais pas, alors!...

FONTENOY. — Si!... mais il me semblait... comme nous l'avions annoncé en grosses lettres... enfin...

STANISLAS. — Enfin, j'ai eu tort de le mettre sur l'affiche?... Voilà ce que tu veux dire?

FONTENOY. — Non, mais...

STANISLAS. — Il fallait refuser le concours des artistes de l'Opéra?

FONTENOY. — Je ne dis pas...

STANISLAS, avec éclat. — Ah! tiens... tais-toi! Tu me ferais perdre tout mon sang-froid... et Dieu sait si j'en ai besoin!...

Stanislas s'éloigne pour garder son sang-froid. Le régisseur accourt, et demande si l'on fait un entr'acte.

— Mais non!... mais non!... pas d'entr'acte!

— C'est que le public sort...

— Il ne faut pas qu'il sorte!...Frappez!... Frappez vite!

On frappe. Fontenoy appelle mademoiselle Julia. Elle est partie.

— Partie!

— Oui... elle est obligée d'être à l'Eldorado à dix heures. Elle n'a pas pu attendre.

— Et vous n'avez pas essayé de la retenir!...

Fontenoy se désole... Mais le public gronde de nouveau. Il faut commencer coûte que coûte.

Un monsieur cravaté de blanc et portant une brochette de médailles s'approche du bénéficiaire :

— Si vous voulez, monsieur... je suis prêt.

— Ah!... c'est vous qui dites la *Grève des forgerons*... M. Talien?

— Non!... pas Talien!... Chevalrogé!

— Comment?...

— Chevalrogé... directeur de la Lyre ba-

tignollaise... C'est moi qui conduis la *Retraite.*

— Ah!... bien... Mais c'est plus tard, la *Retraite!...* C'est beaucoup plus tard.

— Mes hommes sont là... Alors, je pensais...

— Oui... oui... merci!... Tout à l'heure.

Le public rugit.

— Frappez! crie Fontenoy.

— Mais je ne fais que cela! répond le régisseur.

Au même instant on apporte une lettre très pressée. C'est mademoiselle Heilbronn qui s'excuse de ne pouvoir se rendre au théâtre. Fontenoy tombe accablé.

— Faut-il lever le rideau?

— Ah! je ne sais plus!... Faites ce que vous voudrez!

Mais Stanislas est accouru. Il a oublié les torts de son ami et il reprend le gouvernail:

— Au rideau!... Allez! — M. Talien... vous êtes là? — Bon!... entrez!... — Vous après, mademoiselle... — Et M. Piter?... cherchez M. Piter... — Caron! ne bougez pas, mon cher ami! — Ah! voici Lavignac... — Ce n'est pas intitulé les *Tourterelles?...* — Ça ne fait rien; vous jouerez autre chose... — Bravo! mademoiselle Chevalier, bravo!... — A vous, Anatole! — Donnez une chaise à madame Judic!

— Restez, Caron! — Non! laissez passer la *Reine de Chypre*... — Où est le jeune. Salowski?... — Très bien, Lavignac!... — Pas maintenant, la *Retraite!*... Après le spectacle!... — Attendez, Caron!

On exécute à peu près ainsi toutes les parties de l'intermède. L'ordre du programme n'est plus observé; mais Stanislas en refait un autre sur le terrain même... Il veille à tout, poussant celui-ci, appelant celle-là, faisant passer *Curaçao-Polka* avant les *Rameaux*, remplaçant les *Tourterelles* par *V'là mon opinion*...

Mademoiselle Heilbronn seule n'est pas remplacée. Fontenoy en fait l'observation à Stanislas, qui sourit et s'élance sur la scène:

— Mesdames et messieurs... Nous recevons une fâcheuse nouvelle... (Sensation.) Mademoiselle Heilbronn, qui devait chanter le grand air du *Bravo*, vient de se trouver subitement indisposée... (Légères rumeurs.) Mais M. Anatole, du Pavillon de l'Horloge, nous offre de dire *les Pieds dans l'plat*... (Mouvement.) Si vous voulez bien accepter...

— Oui! oui! oui!

On applaudit, et Anatole vient dire *les Pieds dans l'plat*... qu'on lui fait bisser. C'est un triomphe.

Le rideau tombe. Il est une heure et demie.

Un grand nombre de spectateurs s'en vont. Les autres restent afin de voir la *Soirée chez Fontenoy* : c'est l'attrait de la représentation. Tous les artistes de Paris doivent défiler devant la rampe pour aller serrer la main de leur vieux camarade. On ne peut pas manquer ce spectacle-là.

Sur la scène, Stanislas donne ses derniers ordres :

— Le fauteuil! apportez le fauteuil!... — Viens, Fontenoy... Tu te placeras comme ceci, face au public... — Vous avez les couronnes, Martin?... Bon! remettez-les à ces messieurs... — Approchez, messieurs!...

Une vingtaine de comédiens et de comédiennes répondent à l'appel de Stanislas.

— Placez-vous en ordre!... La Comédie-Française, d'abord...

— Mais il n'y a personne de la Comédie-Française!...

— Personne? Eh bien, les artistes qui jouaient le *Bonhomme Jadis?*

— Il y a longtemps qu'ils sont partis.

Fontenoy se lève :

— Et je ne les ai pas remerciés!

Stanislas l'arrête :

— Laisse donc!... Est-ce qu'ils n'auraient pas dû attendre?... Ils savaient bien qu'ils étaient

de la fin... Mais ces messieurs n'ont pas jugé à propos de t'apporter une couronne. Tu es trop petit pour eux!... Ah! c'est ignoble!

— Stanislas!...

— Oui... oui... tu as raison! Il faut que je me contienne... — Où sont les artistes de l'Opéra?... Ah! c'est vous, Caron! Vous êtes seul?... Placez-vous là à côté du Gymnase... — Le Vaudeville ici! — Pardon, monsieur... vous êtes du Vaudeville?

— Non, monsieur! Gélinard, du théâtre de Soissons...

— Ah! parfaitement!... Vous avez votre couronne?

— On ne m'avait pas dit...

— Bon, bon, ça ne fait rien! Au rideau!

On joue la *Soirée chez Fontenoy*, c'est-à-dire que Stanislas échange quelques répliques avec le bénéficiaire pour amener la scène des couronnes... et la toile tombe.

A ce moment, M. Chevalrogé se précipite en scène.

— Eh bien... et nous? Vous nous oubliez?...

Stanislas fait un saut.

— Ah! sapristi!... je n'y pensais plus... Frappez! Non! ne frappez pas!... Où sont vos hommes?... Bien! Groupez-les... C'est cela... Au rideau!

La toile se relève, mais la salle est déjà vide, et les Enfants d'Arpajon, unis aux membres de la Lyre batignollaise, exécutent le chœur de la *Retraite* devant une quarantaine de spectateurs occupés à endosser leurs pardessus et cinq ou six ouvreuses qui étendent des toiles grises sur le rebord des loges et sur les fauteuils de la galerie.

. . . .

Fontenoy, resté seul avec Stanislas, examine les comptes de la soirée.

La recette s'élève à 1 605 francs. Il y a 1 341 fr. 75 de frais. Bénéfice net : 263 fr. 25...

Et Stanislas s'aperçoit que le bouquet de mademoiselle Heilbronn n'a pas été compté !

LES FOLLES DANSEUSES

— Lina ! Lina ! veux-tu descendre ?

Un long bâillement se fait entendre dans la soupente. Un bras sort du lit, s'allonge, puis retombe lourdement.

Madame Chenu, debout au bas de l'échelle, frappe plusieurs fois sur le bois de lit avec son manche à balai.

— Voyons, Lina !... Il est six heures... Lina ! !

Cette fois, Évelina a entendu. Elle enfile un jupon et une camisole, elle dégringole l'échelle, et la voilà debout au milieu de la loge ; elle est encore toute fardée de la veille et, en se frottant les yeux, elle étale le noir resté sur ses sourcils.

— Eh bien, t'es propre ! s'écrie madame Chenu... Je te demande un peu si tu n'aurais pas pu *défaire ta figure* hier au soir...

— Je n'avais plus de cold-cream...

Madame Chenu bondit :

— Tu n'avais plus de cold-cream ! Je t'en ai acheté une once avant-hier... Qu'est-ce que t'en fais, alors ? tu le manges ?

— Marie Bourgard n'en avait pas... Je lui en ai prêté.

— C'est ça ! il faut que j'en *ragète*, moi ! Tu ne pouvais pas lui prêter ta chemise aussi, pendant que tu y étais ?

— Elle m'a bien donné de son savon...

— Pour ce qu'il lui coûte, son savon !... ses parents en vendent.

— Enfin, je...

— Enfin, tu te feras toujours gruger, voilà ce qu'il y a de sûr !

— Mais, maman...

— Allons, pas d'histoires !... A l'ouvrage et plus vite que ça !

Évelina sort de la loge en traînant le balai que sa mère lui a mis dans les mains. Elle balaye la cour, puis elle va à la pompe, tire deux seaux d'eau, les verse dans la fontaine et aide madame Chenu à faire les escaliers.

Pendant ce temps, M. Chenu s'est levé. Il est sorti pour aller chercher le lait et a pris son verre de vin blanc avec l'épicier du coin. Il revient, il allume le feu, il fait chauffer le

lait dans un poêlon, il prépare le café et les rôties, met deux bols sur la table, et appelle sa femme.

— Madame Chenu!... quand tu voudras!

Madame Chenu descend, suivie d'Évelina... Elle prend un des deux bols, et s'installe avec son mari devant la table, tandis qu'Évelina, assise sur une chaise basse, le poêlon entre les genoux, trempe une longue tranche de pain dans sa part de café au lait.

Le déjeuner fini, Évelina passe dans l'alcôve pour s'habiller; madame Chenu fait son ménage; M. Chenu s'assied les jambes croisées sur son établi et, avant de se mettre à la couture, parcourt les journaux que le facteur vient d'apporter.

— Allons, bon!... encore un attentat!

— Où donc? fait madame Chenu.

— Rue de Puébla... Une femme qu'on a trouvée assassinée dans sa cuisine.

— Comment qu'on l'appelle?

— Le journal met la fille V... C'est probablement le pendant du passage Saulnier!

— Ainsi, voyez à quoi ces femmes-là s'exposent!

Évelina s'est rapprochée tout en nattant ses cheveux. Madame Chenu, l'apercevant, lui flanque une taloche.

— Oh ! maman !

— Quoi... « Oh ! maman » ? T'es pas honteuse d'être encore là à cette heure-ci !... Et ta leçon?

— Je ne suis pas en retard !

— Non, c'est le chat... En attendant, dépêche-toi de t'habiller, ou je vas t'aider, moi !

Un locataire entre dans la loge :

— Comment ! madame Chenu, vous grondez encore votre demoiselle ?

— Ne m'en parlez-pas !... Faut toujours être après elle... Si ce n'est pas désolant ! Une grande fille qui va sur ses quatorze ans !

— Déjà ? Comme ça pousse !

— Ça pousse... et ça nous repousse. C'est le cas de le dire.

— Et l'Opéra ?... Vous êtes toujours contente ?

— Contente... contente... Il n'y a rien de trop... Voilà cinq ans qu'elle est dans la danse.

— Cinq ans !

— Mais oui ! entrée à huit ans et demi... Et elle n'est encore que du premier quadrille,... comme si elle ne devrait pas être déjà passée coryphée !

— Comment ça se fait-il ?

— Ça se fait qu'il y a des injustices, parbleu !... Ce sont les protections qui font tout... Et on appelle ça être en république !

Ici, une voix grave intervient :

— Madame Chenu !

Madame Chenu se tourne vivement vers son mari.

— Eh bien, quoi?... Ce n'est donc pas vrai, ce que je dis ?

M. Chenu fronce le sourcil.

— C'est possible, mais tu n'as pas besoin de mêler la politique...

— Alors, tu trouves bien que ta fille gagne neuf cents francs au lieu de douze?

— Il ne s'agit pas...

— Ah ! parbleu, oui ! Ça ne t'inquiète guère... T'es pas ambitieux... c'est une justice à te rendre...

Puis, à Évelina :

— Et toi,... qu'est-ce que tu attends?... File à ta leçon !

Évelina a fourré dans un petit sac de cuir une paire de bas, des chaussons de danse, un corset, une chemisette, un peigne, une glace, un tire-bouton, une boîte de poudre de riz, un morceau de pain, deux sardines, des pommes et une bouteille d'eau rougie. Elle a pris son manteau, son chapeau, son en-tout-cas; elle embrasse son père et sa mère, et la voilà partie.

Mais la fillette revient aussitôt.

— Allons, bon ! Qu'est-ce qu'elle a encore oublié ?

— Maman, c'est mes médailles !

Et, tout essoufflée, Évelina se précipite dans le petit cabinet où elle a fait sa toilette et en rapporte trois médailles de saintes, deux petites croix et une corne de corail suspendues à un cordon qu'elle se passe autour du cou. Ce sont les fétiches de la danseuse.

Évelina est maintenant armée de pied en cap. Elle s'en va le nez au vent, descend des hauteurs de Montmartre, suit la rue Lepic, traverse les boulevards extérieurs, longe la rue Pigalle, la Chaussée-d'Antin et arrive à l'Opéra.

Il est neuf heures moins un quart. La petite danseuse passe vivement devant le concierge, grimpe cinq étages et débouche dans la loge où s'habillent ses camarades du premier quadrille. En cinq minutes, elle a revêtu son costume de classe : chemisette décolletée à manches courtes, jupe de mousseline, bas rosés, chaussons de satin très défraîchis ; comme parure (facultative) : ruban au cou et ceinture bleue ; et, cachées dans le corset, les médailles, les fameuses médailles !...

Évelina monte deux autres étages pour arriver dans la salle d'études, une grande pièce

carrée qui se trouve sous la coupole de l'Opéra, et dont le parquet est légèrement incliné : une chaise pour le professeur, une seconde chaise pour le violon accompagnateur, et des barres d'appui scellées aux murs composent tout l'ameublement de cette pièce.

— En place, mesdemoiselles !

A cet appel du professeur, la danseuse est allée se placer à l'une des barres, et, se tenant tantôt de la main gauche, tantôt de la main droite, elle se plie, s'étire, se renverse, se tourne dans tous les sens, posant sa jambe sur la barre à la hauteur de son épaule, la rejetant en arrière, la lançant en avant, se disloquant enfin, pendant vingt minutes, pour se préparer à la leçon proprement dite. Après ces exercices, le professeur appelle les élèves au milieu de la classe, et c'est alors que se font les *développés*, les *attitudes*, les *arabesques*, les *relevés*, les *ports de bras*, les *fouettés*, les *ballonnés*, les *temps de cuisse*, les *temps de pirouette*, les *temps de pointes*, les *changements de pied*, les *pas de bourrée*, les *glissades*, les *assemblés*, les *jetés*, les *pirouettes renversées*, les *cabrioles*, les *entrechats*, et enfin les *enchaînements*, composés de tous ces « temps ».

Voilà en quoi consiste la leçon ; mais Eveli-

na, « qui veut arriver, » ne se contente pas de ce dur travail, et pendant les instants de répit accordés par le professeur elle passe à une autre série de dislocations. Elle saisit d'abord une chaise, la couche sur le dos, et, plaçant son pied entre les barreaux, le force à se tendre et à se cambrer. Puis elle va s'asseoir par terre, près du mur. colle ses deux semelles l'une contre l'autre, les pointes très ouvertes, les pieds rapprochés du corps, et prie une de ses camarades de vouloir bien lui monter sur les genoux...

La leçon est finie. Il est onze heures. Évelina, toute haletante, rentre dans sa loge pour changer de linge. Après quoi, elle tire de son sac les provisions qu'elle a apportées et les dépose sur la table, où elle va déjeuner avec ses camarades.

Chacune d'elles en fait autant, et ce sont des exclamations et des interpellations à n'en plus finir :

— Oh! du jambon! — Ce n'est pas du jambon, c'est du bœuf conservé. — Donne-m'en, dis? — Qui est-ce qui a du sel? — Agathe, rends-moi mon pain! — Fermez donc la fenêtre! — Je vends mes radis... — Ah! ma chère... Fanny qui a du poulet!

Puis, ce sont des échanges. Évelina troque

une de ses sardines contre un cornet de pommes de terre frites, et elle s'associe avec Marie Bourgard pour acheter les radis que Pauline Ardouin veut vendre.

Mais on sonne déjà pour la répétition. Il faut descendre au théâtre et achever son déjeûner sur la scène, pendant que le régisseur fait l'appel et que le maître de ballet s'entretient avec le compositeur.

— Allons, mesdemoiselles, quand vous voudrez !

Les danseuses se groupent.

— Qui est-ce qui manque là?

— C'est Bertrand première...

— Toujours la même, Bertrand première !... Où est Chenu?

— Voilà, m'sieu !

— Prends sa place !

Puis, à une autre :

— Et toi, tu manges encore?

— Je ne mange pas, m'sieu... c'est des grains de café.

Le régisseur hausse les épaules.

— Allons... à nous ! crie le maître de ballet en frappant avec son bâton.

Les musiciens attaquent une ritournelle et la répétition commence.

Évelina fait de son mieux pour remplacer

dignement, quoique provisoirement, la coryphée Bertrand première. Elle marche, court, danse, se mêle à des groupes, s'agenouille, se relève... et recommence.

— Allons, mesdemoiselles... encore une petite fois...

Et, de petites fois en petites fois, la répétition est poussée jusqu'à quatre heures.

Les danseuses remontent dans la loge. Évelina se déshabille, remet sa toilette de ville et quitte l'Opéra.

Il est cinq heures quand elle arrive à Montmartre.

Madame Chenu est devant la maison.

— Ah! te v'là? Vrai! ce n'est pas dommage!...

— Mais, maman, la répétition vient de finir!

— Allons donc!... c'est toujours la même chose!... Je suis bien sûre que tu as encore flâné!...

— Mais, maman...

— « Mais, maman... mais, maman... » Dépêche-toi de retirer ton chapeau et viens m'éplucher mes pommes de terre.

Évelina regimbe :

— J'ai mes chaussons à piquer...

— Tu les piqueras tout à l'heure.

Et madame Chenu retourne près de son fourneau.

Évelina, tout en bougonnant, épluche les pommes de terre...

Quand elle a fini, elle tire de son sac une paire de chaussons de danse et va les repriser dans la cour pour prendre un peu l'air.

Il est six heures. On va se mettre à table. Évelina n'a que le temps de se débarbouiller, de dîner, et de retourner au galop à l'Opéra. On joue cinq actes; elle paraît dans le premier, elle fait un page dans le second, et elle est du grand divertissement du troisième.

Pendant le quatrième acte, elle reste dans sa loge, où elle se repose en faisant des garnitures de crochet pour orner ses corsages.

Mais l'avertisseur parcourt les couloirs :

— Mesdames... le quatrième est fini!

Évelina n'a que le temps de revêtir son dernier costume... Patatras! pif! paf! pouf... rapatapataplan... C'est l'explosion de la fin qui commence et Évelina va manquer son entrée. Elle descend les escaliers quatre à quatre, se précipite en scène et arrive juste à point pour disparaître dans les dessous avec les Filles d'enfer que le baryton vient d'anéantir.

Le rideau tombe. Évelina regagne sa loge, se déshabille encore, se rhabille de nouveau et part, cette fois pour tout de bon.

Il est près d'une heure du matin quand la danseuse sonne à sa porte.

C'est madame Chenu qui lui tire le cordon.

— Enfin ! s'écrie la concierge... te voilà... la dernière... comme toujours ! Tous les locataires sont déjà rentrés.

Évelina ne répond pas, elle n'en peut plus. Elle se traîne jusqu'au buffet, prend du pain, du vin, du fromage, boit et mange tout en se déshabillant, remonte son échelle, se couche, fait sa prière et s'endort.

La danseuse a fini sa journée.

RECTIFICATIONS

N° 1.

Paris, 24 octobre.

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF
DU *MESSAGER DES COULISSES*

Monsieur,

Vous annoncez dans votre numéro d'hier que le principal rôle de la féerie que prépare en ce moment le théâtre des Fantaisies-Comiques a été écrit spécialement pour mademoiselle Hortensia.

Permettez-moi de rectifier cette erreur : c'est à moi que le rôle était destiné; mademoiselle Hortensia ne jouait d'abord qu'un travesti sans importance.

Agréez, etc.

SOPHIE DE LA TOURNELLE,
Artiste dramatique.

N° 2 (voir n° 1).

Paris, 25 octobre.

Monsieur le rédacteur,

Je ne puis laisser passer sans protestation la lettre que vous avez publiée hier sous la signature : Sophie de la Tournelle.

Cette soi-disant artiste dramatique aurait dû réfléchir avant de... dicter; elle ne se serait pas exposée à voir démentir sa rectification.

C'est toujours moi qui ai dû jouer le rôle de la fée Plantureuse dans la nouvelle revue; quant au « travesti sans importance », je l'abandonne volontiers à ma chère camarade, si toutefois elle peut le *remplir*.

Agréez, etc.

HORTENSIA.

N° 3 (voir nos 1 et 2).

Paris, 26 octobre.

Mon cher ami,

La pièce que je fais répéter en ce moment au théâtre des Fantaisies-Comiques n'est ni une féerie, ni une revue : c'est... c'est une surprise.

Permettez-moi de ne pas en dire plus long, et croyez-moi

Votre tout dévoué

SATURNIN ROBINET.

N° 4 (voir n° 2).

Paris, 26 octobre.

Monsieur,

Je remercie mademoiselle Hortensia de l'honneur qu'elle veut bien me faire en me cédant son maillot, mais c'est un costume difficile à revêtir, et je ne pourrais pas me faire aider, comme « ma chère camarade », par des chambellans en service extraordinaire.

Quant au reste, je maintiens ce que j'ai dit : le principal rôle des *Cascades parisiennes* a été écrit pour moi, et si l'auteur me l'a retiré depuis, ce n'a pu être que par suite d'influences diplomatiques que je n'ai pas à apprécier.

Agréez, etc.

SOPHIE DE LA TOURNELLE.

Nº 5 (voir nos 3 et 4).

Paris, 27 octobre.

Monsieur le rédacteur,

J'apprends par votre spirituel journal qu'on répète aux Fantaisies-Comiques une nouveauté intitulée les *Cascades parisiennes*.

Or j'ai présenté, sous ce même titre, il y a six mois, une pièce en trois actes que le directeur dudit théâtre ne m'a jamais rendue. Ne serait-ce pas la même?

Si c'est là la surprise qu'on nous ménage, vous avouerez que j'ai le droit d'être encore plus surpris que tout le monde.

Agréez, etc.

FERDINAND DU CHESNE.

Nº 6 (voir nº 4).

Paris, 27 octobre.

Monsieur le rédacteur,

Mademoiselle de la Tournelle a décidément beaucoup d'esprit, mais elle a parlé trop tôt... ou trop tard, car le petit cancan dont elle se

faisait l'écho paraissait en même temps dans la chronique du *Furet des salons.*

Si mademoiselle de la Tournelle est la source où puise votre confrère Ascanio... je plains votre confrère.

Agréez, etc.

HORTENSIA.

Nº 7 (voir nº 4).

Paris, 27 octobre.

Mon cher ami,

Un mot encore à propos des *Cascades parisiennes.*

Je n'ai pas retiré le rôle de la fée Plantureuse à mademoiselle de la Tournelle, par la bonne raison que je ne le lui avais pas donné.

La distribution des rôles a été faite, en dehors de moi, par les soins de mon ami Chaudfroid, et je n'ai pas eu à m'en occuper un seul instant.

A vous, cordialement.

ROBINET.

N° 8 (voir n° 4).

Paris, 27 octobre.

Monsieur le rédacteur en chef,

Je suis trop clairement désigné dans la lettre que vous avez publiée hier pour ne pas devoir protester contre une pareille imputation.

Mon influence diplomatique n'a pas lieu de s'exercer dans les théâtres, et je n'ai vu mademoiselle Hortensia qu'une fois, au bal des artistes dramatiques, où j'ai eu l'honneur de lui être présenté par mon collègue le marquis de la Roche-Langlevif.

Croyez, monsieur le rédacteur en chef, que je suis incapable de commettre l'acte dont on m'accuse; je connais trop les devoirs que m'impose ma situation pour être tenté de les oublier un seul instant, et, en ma qualité d'étranger, je tiens plus que personne à ne pas choquer les mœurs du pays qui m'honore de son hospitalité.

Agréez, monsieur le rédacteur en chef, etc...

DUC PATAQUEZ DE RASTAQUERA,

Chambellan extraordinaire
de Son Altesse Royale le prince Zucco.

N° 9 (voir n° 5).

Paris, 28 octobre.

Cher monsieur,

Un mot seulement en réponse à l'étrange lettre de M. Ferdinand du Chesne.

J'ai pour principe d'examiner tous les manuscrits qu'on m'apporte, mais celui de M. du Chesne est tellement *jeune* que je n'ai pu le lire jusqu'au bout, et si je l'avais reçu, on n'aurait pas manqué de dire que j'étais tombé en enfance.

Recevez, etc.

LAFERNET,
directeur propriétaire du théâtre
des Fantaisies-Comiques.

N° 10 (voir n° 8).

Paris, 28 octobre.

Monsieur le rédacteur,

Mon honorable ami le duc de Rastaquera m'a immiscé un peu légèrement dans un débat où je n'avais que faire, ni lui non plus du reste.

Me voilà donc forcé de déclarer, comme mon honorable ami, que je suis absolument étran-

ger à l'histoire du maillot, mais je suis aussi trop galant pour ne pas ajouter que je le regrette.

Agréez, etc...

MARQUIS DE LA ROCHE-LANGLEVIF.

N° 11 (voir n° 6).

Paris, 28 octobre

Mon cher confrère,

Vous êtes bien heureux de recevoir des lettres de mademoiselle Hortensia.

Si cette jeune personne avait bien voulu m'honorer de sa *copie*, je lui aurais répondu qu'il ne dépendait que de moi de puiser mes renseignements à une meilleure source; je n'avais qu'à m'adresser à elle-même comme elle me l'a offert maintes fois.

Bien à vous,

ASCANIO.

N° 12 (voir n° 5).

Paris, 28 octobre.

Cher monsieur,

Je suis le collaborateur de Robinet pour la

pièce qu'on va jouer aux Fantaisies-Comiques.

Je ne puis donc accepter l'insinuation contenue dans la lettre que M. Ferdinand du Chesne vous a adressée.

Il faut que ce petit monsieur ait une bien haute idée de son talent pour s'imaginer qu'on irait lui emprunter quoi que ce soit. Notre pièce était faite et reçue bien avant la sienne, ainsi que le témoigne l'extrait suivant de *la Mouche théâtrale*.

Veuillez le publier en même temps que cette lettre, et agréer, etc.

TRÉZARD.

N° 13 (voir n° 9).

Paris, 29 octobre.

Monsieur,

L'honorable M. Lafernet, « directeur PROPRIÉTAIRE du théâtre des Fantaisies-Comiques », n'a pas répondu à ma question.

J'ai dit qu'il ne m'avait pas rendu la pièce que je lui ai remise il y a six mois. Tout est là.

Mais M. Laternet est trop habile pour répondre par oui ou par non; il préfère se re-

trancher dans une explication qui voudrait être spirituelle et qui n'est que grossière. Cela ne m'étonne pas, du reste, de la part de cet ancien marchand de contremarques; il sera sorti un instant du cabinet directorial pour redescendre dans la rue, son premier théâtre.

Agréez, etc...

FERDINAND DU CHESNE.

N° 14 (voir n° 11).

Paris, 29 octobre.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi de flétrir comme elle le mérite l'odieuse calomnie que M. Ascanio n'a pas craint de diriger contre mademoiselle Hortensia.

Mademoiselle Hortensia a appartenu pendant trois ans au Théâtre-Populaire où elle a su gagner l'estime et la sympathie de tous ses camarades.

Il est donc de mon devoir de relever une insulte d'autant plus lâche que son auteur, en s'adressant à une femme sans défense, a soin de garder le voile du pseudonyme. Je sais bien

que M. Ascanio a de bonnes raisons pour cela; s'il signait de son vrai nom, on découvrirait que ce journaliste et le correspondant dramatique Bouchaneuf ne font qu'un même personnage. C'est ce qui explique sans doute ses articles si élogieux pour mon camarade Hippolyte.

Agréez, etc.

FLORIMOND,
du Théâtre-Populaire.

N° 15 (voir n° 12).

Paris, 29 octobre.

Cher monsieur,

Le *Messager des coulisses* est toujours bien amusant. N'ai-je pas appris par la voie de votre journal que M. Trézard était le collaborateur de Robinet pour les *Cascades parisiennes?* C'est à mourir de rire.

Ainsi, voilà ce monsieur qui revendique la paternité d'une pièce parce qu'il a servi d'intermédiaire entre un des auteurs et les créanciers de celui-ci. Que mon ami Robinet arrange ses affaires comme il le voudra, je n'ai pas à m'en occuper, mais que son *collaborateur* ne vienne pas se mettre en tiers dans

une association dont je fais partie *pour une bonne moitié.*

Veuillez, cher monsieur, insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro, et agréer, etc.

CHAUDFROID.

N° 16 (voir n° 10).

Paris, 29 octobre.

Monsieur le rédacteur en chef,

Je n'habite pas votre pays depuis assez longtemps pour avoir la prétention de saisir toutes les finesses de la langue française; mais je la connais assez pour comprendre qu'en me reprochant d'avoir parlé « légèrement », M. le marquis de la Roche-Langlevif a porté atteinte à mon honneur de gentilhomme et à ma dignité de membre du corps diplomatique.

Il est vrai qu'à la veille de conclure une alliance avec de riches bourgeois, M. le marquis de la Roche-Langlevif est peut-être excusable d'oublier les égards qu'on se doit entre gens du monde.

Agréez, monsieur le rédacteur en chef, etc.

DUC PATAQUEZ DE RASTAQUERA.

N° 17 (voir n° 13).

Paris, 30 octobre.

Cher monsieur,

Le jeune M. du Chesne (en deux mots) a eu tort de rappeler que j'avais été « marchand de contremarques ».

Il m'oblige ainsi à me souvenir d'un bienfait que j'aurais voulu oublier : le bureau dans lequel je signais des *billets d'auteur* m'était sous-loué par une brave femme qui tenait une boutique de fruitière, et c'est grâce à une souscription que j'avais organisée, de concert avec quelques amis, que la mère Duchêne put faire donner un peu d'instruction à son fils, M. Ferdinand du Chesne.

Je vous livre cette petite histoire dans toute sa simplicité, et vous prie d'agréer, etc.

LAFERNET.

N° 18 (voir n° 14).

Paris, 30 octobre.

Mon cher confrère,

Le « camarade » de mademoiselle Hortensia

m'ayant fait l'honneur de s'adresser à moi dans votre journal, c'est dans votre journal que je répondrai.

Le camarade de mademoiselle Hortensia a dû jouer avec elle bien souvent, pour prendre sa défense avec tant d'ardeur. La chose est d'autant plus drôle que mon article n'ayant pas du tout calomnié mademoiselle Hortensia, le camarade de mademoiselle Hortensia n'avait nullement besoin d'endosser l'armure des chevaliers sans peur — je ne dis pas sans reproche.

Cette réserve faite, je n'hésite pas à reconnaître que le camarade de mademoiselle Hortensia a joué son rôle avec un tel succès qu'on se demande pourquoi cet intéressant jeune premier ne se décide pas à aborder franchement l'emploi des comiques.

Salut cordial.

ASCANIO.

N° 19 (voir n° 14).

Paris, 30 octobre.

Monsieur le rédacteur,

Si je n'écoutais que mon sentiment person-

nel, je ne relèverais pas l'étrange assertion contenue dans la lettre de M. Florimond.

Mais je ne suis pas seul offensé, et en insinuant que les articles d'*Ascanio* ont été payés — c'est évidemment ce qu'il a voulu dire, — M. Florimond s'attaque à l'honneur de notre corporation.

Je proteste donc en mon nom et au nom de tous mes collègues contre le procédé inqualifiable dont ce monsieur s'est rendu coupable, et je l'informe que je vais déférer sa conduite au comité présidé par M. le baron Taylor.

Veuillez en instruire également vos lecteurs et agréez, etc.

HIPPOLYTE,
Membre de l'association des
artistes dramatiques.

N° 20 (voir n° 15).

Paris, 30 octobre.

Cher monsieur,

C'est avec une profonde surprise que j'ai lu dans votre numéro d'hier la lettre de l'ami Chaudfroid.

Il faut que mon pauvre collaborateur ait perdu la raison pour avoir écrit ce chef-d'œu-

vre de mauvais goût; cela me donnerait des inquiétudes pour notre pièce, si la *bonne moitié* qu'il revendique si fièrement ne se réduisait à une très petite part.

Mais ceci ne regarde pas le public, pas plus que la question de savoir si j'ai des créanciers. Qu'il lui suffise donc d'apprendre que je m'en tiendrai à cette collaboration trop flatteuse, et que je n'accolerai plus mon nom à celui de l'auteur des *Jambes à ma tante*.

Faites de ma lettre tel usage qu'il vous plaira, et agréez, cher monsieur... etc.

ROBINET.

N° 21 (voir n° 16).

Paris, 30 octobre.

Monsieur le rédacteur,

On me communique la lettre que vous avez cru devoir insérer hier.

Dans la situation où elle me place, je ne vois qu'un arrangement possible, et je charge deux de mes amis de s'entendre avec ceux de M. le duc de Rastaquera.

Recevez, etc.

MARQUIS DE LA ROCHE-LANGLEVIF.

N° 22 (voir n°s 14 et 18).

LE FURET DES SALON
Cabinet
du directeur.

Paris, 30 octobre.

Monsieur et cher confrère,

Je n'ai pas à intervenir dans le débat si regrettable qui s'est élevé entre M. Ascanio et M. Florimond; mais comme il m'importe de ne pas laisser soupçonner — même à tort — que les opinions de mon journal ont une cause intéressée, je vous prie d'annoncer que j'ai accepté la démission de M. Ascanio, et que j'ai fait choix, pour le remplacer, d'un écrivain qui cachera, sous le pseudonyme de *Sincerus*, un des talents les plus goûtés du public.

Le premier article de notre nouveau collaborateur paraîtra demain matin.

Recevez, monsieur et cher confrère, etc.

OLIVIER DE SARTROUVILLE.

N° 23 (voir n° 15).

Cher monsieur,

Vous avez beaucoup amusé M. Chaudfroid en lui apprenant que j'étais un des auteurs de

la pièce actuellement en répétition aux Fantaisies-Comiques.

Voulez-vous l'amuser davantage en lui annonçant qu'en vertu d'un jugement rendu ce matin par le tribunal de commerce, j'ai fait défense à M. Boulingrin, directeur du théâtre International, de reprendre les *Soupers de la Régence,* opéra-comique en trois actes de MM. Chaudfroid, Latorille et

Votre serviteur

TRÉZARD

N° 24 (voir n° 16).

Paris, 30 octobre.

Monsieur le rédacteur,

C'est un père qui vous écrit, un père indigné à la lecture de la lettre que vous avez publiée hier et dans laquelle on tourne en ridicule l'alliance de M. le marquis de la Roche-Langlevif « avec de riches bourgeois ».

Je ne fais aucun cas des titres de noblesse qui n'ont pas été conquis par le travail, et si je recherchais l'alliance de M. le marquis, ce n'était pas pour son blason, mais pour ses qualités personnelles.

Je ne saurais donc donner suite à ce projet d'union, ne voulant pas d'un gendre dont les amis rougiraient du nom roturier de son beau-père !

Je compte sur votre impartialité, monsieur le rédacteur, pour insérer cette réponse dans votre feuille, et je vous prie d'agréer, etc.

BRACONNEAU, de la Seine-Inférieure,
conseiller municipal.

N° 25 (voir n° 4).

Londres, 30 octobre.

Monsieur le rédacteur du journal,

Je découvre dans le correspondant du *Times* qu'on disait qu'un personnage du corps diplomatique avait séjourné dans un théâtre à Paris et commis un scandale.

Comme j'étais venu dans le même théâtre, au même jour, je ne supporte pas qu'on m'inculpât une pareille chose et j'allai tout de suite écrire à mon gouvernement poür me révolter de cette accusation.

Je vous prie, monsieur le rédacteur du journal, d'imprimer immédiatement.

LORD PYGMALION BLUSTENFIELD,
ambassadeur aux îles Sandwich.

N° 26 (voir tous les autres numéros).

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU *COURRIER DES SPECTACLES*

Paris, 31 octobre.

Monsieur et cher confrère,

A la suite de la polémique soulevée par la première lettre de mademoiselle de la Tournelle, et sur une plainte émanant du ministère des affaires étrangères, je suis assigné à comparaître en police correctionnelle « pour avoir traité de matières politiques sans cautionnement ».

Le tribunal a en mains toutes les pièces du procès, et il appréciera s'il y a eu véritablement un fait délictueux dans l'allusion qui a donné lieu aux complications politiques dont on veut me rendre responsable. Mais en attendant, et pour éviter tout ce qui pourrait

donner lieu à une conflagration européenne, je crois faire acte de sagesse et de patriotisme en renonçant à paraître pendant quelques jours.

Veuillez donc m'accorder une place dans vos colonnes pour annoncer que je suspends provisoirement la publication de mon journal et que, par conséquent, je ne pourrai pas publier les nombreuses lettres qui me sont parvenues en réponse à celles que j'avais insérées hier.

Agréez, etc.

Le directeur du *Messager des coulisses*,

ARMAND D'ORMESSON.

UN GALA

AUX FOLIES-PLASTIQUES

Il y a foule devant le petit théâtre des Folies-Plastiques.

On attend le schah de Perse.

Comment le schah de Perse a-t-il eu l'idée d'aller aux Folies-Plastiques, c'est ce que personne ne pourrait dire, mais il est certain qu'on l'attend. Une rampe de gaz illumine la façade du théâtre ornée de drapeaux aux couleurs de toutes les nations, et sous ce numéro en chiffres de feu : 149 (c'est le nombre de représentations atteint par la pièce du jour, les *Dames de Mabille*) on a accroché à un fil de fer ingénieusement tordu, une série de petites veilleuses jaunes, bleues, vertes et rouges, dont l'assemblage représente à peu près la silhouette du lion persan. Les passants, arrêtés devant ce spectacle féerique, encombrent

la rue et les gardiens de la paix arrivent difficilement à établir autour du théâtre un cordon que les privilégiés, c'est-à-dire les personnes munies de billets, peuvent seuls franchir. Dans l'espace resté vide, un homme portant l'habit et la cravate blanche, le claque à la main, les cheveux aux vents, va, vient, s'agite, poussant et interpellant des ouvriers qui placent des pots de rhododendron sur les marches du vestibule : c'est M. Montléry, l'honorable directeur du théâtre des Folies-Plastiques.

— Plus bas ! plus bas, encore !... Là... c'est ça... à gauche !... Non ! vous n'y êtes pas !... à droite!...tirez un peu à vous... allez en arrière... Faites donc attention, sacrebleu ! Je vous dis à droite ! Vous ne savez pas où est votre droite ? Mâtins, va !

Et, joignant l'action à la parole, l'honorable M. Montléry se précipite sur les marches du vestibule pour rectifier l'alignement des pots de fleurs. Puis il se tourne vers les braves gardiens occupés à contenir le flot des curieux, et, avec cet air que donne l'habitude du commandement :

— Qui est-ce qui est chargé du service d'ordre ? L'officier de paix !... où est l'officier de paix ?

— Il n'y en a pas !

— Comment ! il n'y a pas d'officier de paix... un jour comme celui-ci ! C'est inconcevable !

— Nous sommes trois hommes et un brigadier...

— Où est-il, le brigadier

Le brigadier s'approche et salue.

— Ah ! c'est vous, brigadier... Vous avez vos hommes ? Bien... Comment les placez-vous ?

— Comme ils sont... Voyez.

— Très bien ! Mais les voitures ? Par où arriveront les voitures ?...

— Par ici... Il y a de la place.

— C'est que vous aurez beaucoup de voitures... je vous en préviens ! Prenez garde d'être débordés !

— Nous ferons pour le mieux.

— Vous serez débordés, c'est évident. Vous n'êtes pas assez nombreux...

— Dame ! pour cela... nous ne savons pas, n'est-ce pas ?... On nous envoie...

— Parfaitement, mon ami, ce n'est pas votre faute. C'est celle du commissaire de police qui aurait dû prévoir... Enfin, j'espère que je ne serai pas forcé de me plaindre au préfet.

Et M. Montléry s'éloigne majestueusement, laissant le brigadier ébloui et inquiet.

C'est un beau jour pour M. Montléry, que le jour où il peut commander ainsi à la force publique. Il n'est plus l'impresario d'un « théâtre à femmes » ; il s'élève au rang de directeur subventionné, il reçoit les souverains, il a son petit gala, lui aussi; il peut se moquer d'Halanzier. Quelle joie !

Son secrétaire, le jeune Fortunatus, du *Paris-Cascade*, ne voulait pas y croire, et, la veille encore, il avait cherché à le dissuader de son projet.

— Inviter le schah de Perse à venir voir les *Dames de Mabille !* c'était insensé. Le schah n'y consentirait jamais. On se moquerait d'eux, etc., etc.

Mais M. Montléry s'était obstiné, déclarant que le schah allait partout, qu'il avait visité les bureaux du *Scapin*, qu'il s'était fait faire un « complet » aux *Docks de l'habillement*, et qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il n'assistât pas à une représentation des Folies-Plastiques, où les héritiers présomptifs de telle ou telle couronne avaient souvent passé leur soirée.

Il s'était donc rendu au Grand Hôtel.

Là, le gardien des appartements réservés aux souverains avait fait quelque difficulté pour le laisser passer; mais que peut-on dire

à un homme qui porte si bien la cravate blanche et qui écarte les huissiers d'un seul geste, avec ces simples mots jetés vivement : « Je suis attendu. Affaire urgente. »

Tout le monde, du reste, était attendu ce jour-là par S. M. le schah de Perse. Les couloirs étaient encombrés d'individus de tout rang, de tout âge et de tout sexe : commis, ouvrières, apprentis, placiers, commissionnaires, dames en deuil, vieillards décorés; les uns avec des paquets, des boîtes, des cartons, des portefeuilles, des objets de forme inconnue cachés sous une serge opaque; les autres ayant les mains vides, froissant des papiers ou boutonnant fiévreusement des gants trop étroits, tous attendaient une réponse ou une audience et s'accrochaient aux basques des gens de service pour obtenir la faveur d'être introduits immédiatement auprès des différents personnages composant la suite de Sa Majesté. Ces personnages sortaient de temps en temps pour appeler quelqu'un, et, par la porte laissée entr'ouverte, on pouvait apercevoir un commis déballant des marchandises, un monsieur expérimentant quelque machine nouvelle : *Baratte de salon, Glacière de voyage, Appareil pour faire son café soi-même*; ou un autre monsieur essayant un instrument quel-

conque : le *Piano-flûte*, l'*Accordéon-guitare*, le *Trombone-orchestre*... Du bruit, de la musique, des supplications en toute langue et des injures en persan, voilà ce qu'on entendait dans les couloirs du Grand-Hôtel quand Montléry y fit son entrée.

L'intelligent directeur des Folies-Plastiques comprit tout de suite qu'il n'aurait aucun avantage à se perdre dans la foule des solliciteurs, et il s'approcha d'un groupe d'hommes basanés qui, couchés le long d'une porte et insensibles au spectacle bruyant qui se donnait près d'eux, fumaient tranquillement l'opium dans de magnifiques narguilés.

— Pardon, messieurs, leur dit Montléry, avec une politesse exquise, j'ai une communication des plus importantes à faire à votre auguste maître. Puis-je entrer?

Les hommes basanés levant sur Montléry des yeux remplis d'extase, il prit ce regard pour un signe d'acquiescement et, passant sur le corps des fumeurs, il entra dans un petit salon où un autre homme basané était aux prises avec un individu qui lui présentait une paire de bottes d'une main et une facture de l'autre.

— Trop cher! trop cher! Moi pas payer, criait l'homme basané.

Le bottier répliquait d'une voix dolente :

— J'en demande bien pardon à votre Excellence; mais quand Votre Excellence est entrée hier au magasin, je lui ai dit le prix; ainsi...

— Bon, pensa Montléry, une Excellence! un des ministres du schah! Voilà mon affaire.

Et comme l'Excellence, apercevant ce nouveau venu, le regardait avec inquiétude, Montléry prit les devants :

— Que Votre Excellence daigne m'excuser, dit-il en s'avançant. Je suis M. Montléry, directeur des Folies-Plastiques, et je viens prier Votre Excellence d'être mon interprète auprès de Sa Majesté pour la supplier d'agréer l'hommage de mes humbles respects et de m'accorder l'insigne faveur que je sollicite, en lui demandant d'honorer de sa présence une des représentations de mon théâtre...

— Ah! vous, théâtre? fit l'homme basané.

— Oui, moi, théâtre, répéta Montléry par obéissance.

Et reprenant sa phrase apprise par cœur :

— Je me flatte de l'espoir...

— Vous, billets?

— Oui, moi, billets... — de l'espoir que Sa Majesté...

— Donnez billets.

— C'est inutile; Sa Majesté n'a pas besoin...

Mais l'Excellence tendait toujours la main, si bien que Montléry finit par comprendre ce qu'on attendait de lui.

Le schah voulait bien assister à une représentation des Folies-Plastiques, mais incognito, comme y avaient assisté les héritiers présomptifs de telle ou telle couronne, et, par conséquent, il tenait à présenter son billet au contrôle, comme le premier spectateur venu.

Comment Montléry, homme de tact autant qu'artiste de talent, n'avait-il pas compris cela tout de suite ?

Il sentit sa faute et s'en excusa avec un grand bonheur d'expressions :

— L'incognito de Sa Majesté sera scrupuleusement respecté, dit-il en remettant à l'Excellence un coupon de loge sur papier rose ; avec ce billet, votre auguste maître et les personnages de sa suite n'auront qu'à se présenter au théâtre des Folies-Plastiques, sans craindre qu'aucune manifestation extérieure ne les signale à l'attention du public ; mes artistes et moi-même nous jouerons comme si nous n'étions pas en présence d'un des potentats de ce globe, et rien, hormis les battements de notre cœur, ne viendra trahir nos sentiments de vive gratitude et d'ardent respect.

Ayant dit ces mots, M. Montléry s'inclina profondément et disparut.

Voilà pourquoi Fortunatus s'était borné à faire publier dans les journaux que « le succès des *Dames de Mabille* s'affirmant de plus en plus, S. M. le schah de Perse avait manifesté le désir d'assister à une représentation de la charmante pièce de MM. Séricourt et Luchot », et voilà pourquoi l'on avait illuminé la façade des Folies-Plastiques.

Voyons maintenant ce qui se passe dans les coulisses.

On ne s'y tient pas d'aise, et le régisseur est obligé de rappeler de temps en temps au silence celles de ces dames qui vont avoir l'honneur d'attirer les premiers regards du schah de Perse :

— Ah ! ma chère, j'ai tellement peur que je vais manquer mon entrée.

— En voilà une bêtise !

— Que veux-tu ? c'est plus fort que moi ; je suis émue.

— Parce que le schah est dans la salle ? c'est un homme comme un autre.

— Merci ! un souverain ! tu appelles ça un homme comme un autre ?... Tu n'as pas vu ses diamants à son bonnet ?... Ah ! ma chère... avec un seul on achèterait les Tuileries !

— Il n'y a plus moyen, on va les démolir.

— Pourquoi? parce que nous n'avons plus de souverains. C'est ça qui me plaît dans le schah de Perse; c'est un souverain!

— Et puis après?

— Après? Ça me console de la République.

— Et puis après?

— C'est la République qui a perdu la France.

— Et puis après?

— Ah! flûte!

— Flûte toi-même! en voilà une andalouse d'occasion!

— Comment as-tu dit?.. andalouse?

— Oui...

— Répète-le encore!

— Voyons, voyons, mesdames! Un peu de silence, je vous prie!

Dans le cabinet directorial, Montléry a réuni les auteurs de la pièce et leur tient le discours suivant :

— Vous comprenez, mes enfants, ce que je vous en dis, ce n'est pas pour moi, mais pour vous. Je crois que vous ferez bien d'ajouter un couplet en son honneur. Ça le flatterait et il vous en saurait gré.

— Mais puisqu'il veut garder l'incognito!

— Raison de plus!.. ça n'en serait que plus délicat. Ce n'est pas un compliment que vous

lui adressez en pleine figure, c'est une allusion que vous glissez dans la pièce.

— Encore faut-il qu'elle vienne bien, l'allusion !

— Elle vient on ne peut mieux. Tenez, dans la scène de l'Exposition, quand Evelina dit à Rodolphe : Je m'en bats l'œil, de ton industrie !

— Au rondo, alors ?

Ces merveilles
Sans pareilles...

— Parfaitement !... vous voyez que ce n'est pas difficile... Allons, chaud, mes enfants, chaud ! chaud !

Ses enfants, — le vieux vaudevilliste Séricourt et son jeune collaborateur Armand Luchot — vont s'asseoir au coin d'une table dans le magasin d'accessoires, et on entend le vieux Séricourt fredonner :

Ces merveilles
Sans pareilles...

Pendant ce temps, Montléry retire son habit et sa cravate blanche pour revêtir le costume qu'il porte dans les *Dames de Mabille*.

Il aurait bien voulu rester « en homme du monde » ce pauvre Montléry, mais on lui a fait observer qu'il ne pouvait se trouver au même moment à l'entrée du théâtre et sur le théâtre. Il est du commencement de la pièce; s'il attend le schah de Perse dans le vestibule, comme il en avait l'intention, il n'aura plus le temps de « faire sa figure » et le schah sera obligé d'attendre que Montléry soit prêt pour qu'on lève le rideau. Il y aurait bien un moyen : faire jouer le rôle de Brosse-à-dents par un autre... mais non ! Ce rôle que Montléry a marqué de son empreinte ne peut pas être confié à une doublure, et Montléry jouera Brosse-à-dents : le directeur s'effacera devant l'artiste.

Seulement, qui remplacera le directeur, qui conduira l'auguste spectateur à sa loge? Il faut quelqu'un pour cette cérémonie. L'incognito du souverain a beau être scrupuleusement respecté, on ne peut pas dire au schah de Perse, qu'on sait être le schah de Perse : « Passez ! L'escalier à droite ! » Quel est l'homme qui aura d'assez bonnes manières pour représenter dignement M. Montléry, l'ancien jeune premier du théâtre d'Auxerre, le père noble du Gymnase de Bordeaux? M. Montléry a pensé à son contrôleur en chef, le père Brossard, un ancien employé de la maison de Louis-Phi-

lippe, qui tenait le vestiaire aux bals de la Cour et qui, en dernier lieu, remplissait les fonctions de maître des cérémonies adjoint à l'administration des Pompes funèbres. Cet homme-là doit savoir comment on reçoit les grands personnages.

M. Montléry l'appelle donc pour faire la répétition de l'arrivée :

— Voyons, Brossard... montrez-moi un peu comment vous procéderez tout à l'heure.

— Dame, monsieur... je m'avancerai et je dirai...

— Non! non! malheureux! vous ne devez rien dire du tout. Vous vous inclinez tout simplement, le plus bas possible, vous m'entendez ? le plus bas possible !

— Bien, monsieur...

— Mais vos gants sont sales, mon ami ! Qu'est-ce que c'est que ces gants-là ?

— Ce sont des gants que l'habilleur m'a donnés.

— De quoi se mêle-t-il, l'habilleur ? Vous ne pouvez pas garder ces gants-là !

— Mais...

— Je vous répète que vous ne pouvez pas garder ces gants-là!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! dire que je ne puis me reposer sur personne!... sur personne! Ah!!!

Et en disant « ah ! », M. Montléry jette à terre, avec un beau geste de violence, la patte de lièvre qu'il tient à la main.

On frappe à la porte. Brossard disparaît. M. Montléry ramasse sa patte de lièvre :

— Qu'est-ce que c'est, Léon ?

— Monsieur, on m'envoie du contrôle pour vous dire que les voitures commencent à arriver.

— Et nous ne sommes pas prêts ! Enfer !!

Sur cet « enfer ! », M. Montléry va pour jeter une seconde fois sa patte de lièvre au milieu de la loge, mais il se ravise et il achève de se grimer.

Dès qu'il est prêt, il descend sur le théâtre pour donner son coup d'œil, ce coup d'œil auquel rien n'échappe :

— Voilà un portant qui est mal placé ! Reculez-moi ce châssis. Vous voulez donc mettre le feu au théâtre ?... Et vous, là-bas, qu'est-ce que vous faites avec votre faucille ?

— Monsieur, je suis du chœur des moissonneuses.

— Ce n'est pas une raison pour percer le décor ! Allons, retirez-vous ! On vous rappellera.

Brossard arrive tout essoufflé :

— Monsieur !...

Montléry ne fait qu'un bond :

— Il est arrivé?

— Oui, monsieur...

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Rien... Il a montré son billet.

— La suite est nombreuse?

— Ils sont cinq. Trois messieurs et deux dames...

— Tiens! c'est curieux... je croyais que leurs femmes restaient dans les harems... Enfin, ça ne fait rien... Commençons!

On frappe les trois coups. Les musiciens jouent une ouverture au milieu de laquelle le chef d'orchestre a ingénieusement intercalé l'hymne persan, et la toile se lève sur le premier tableau des *Dames de Mabille*.

Ce premier tableau est assez bien accueilli. Toutes les scènes portent, sauf celle de l'Exposition, sur laquelle Montléry avait tant compté. Au mot d'Evelina : « Je m'en bats l'œil, de ton industrie », Rodolphe réplique : « Oui, mais tu oublies l'industrie persane! » et il chante :

De la Perse,
Le commerce
Est toujours très florissant...

Effet nul. Le public ne bronche pas et l'acte finit froidement.

Mais les scènes suivantes sont plus goûtées

et après le second acte Fortunatus vient dire à son directeur qu'il a vu le schah de Perse applaudir frénétiquement le quadrille des dames de Mabille.

Montléry juge alors que le moment est venu d'aller présenter ses hommages à Sa Majesté.

Il passe un habit, il se rend à la « loge impériale », il frappe discrètement; il entre...

O surprise !

Le maître de la loge, celui que tout le monde prend pour le schah de Perse, n'est autre que l'individu qu'il a aperçu dans le salon du premier ministre, l'homme aux bottes et à la facture...

Montléry se trouble, mais très poliment, pour ne pas froisser les hôtes de Sa Majesté :

— Pardon, monsieur ! comment se fait-il... Vous êtes donc autorisé à occuper la loge ?

— Cette loge-là ? répond l'homme aux bottes. C'est le domestique qui nous l'a donnée.

— Quel domestique ?

— Vous savez bien ? celui à qui vous avez parlé...

— Son Excellence ?

— Ah ! oui, vous avez cru ?... Moi aussi... Il vait fait tant d'embarras en entrant dans mon

magasin... Mais nous nous sommes expliqués quand vous avez été parti; il ne savait pas que les bottes coûtaient cinquante francs; je les ai reprises et il m'a donné la loge pour me dédommager.

— Pour vous dédommager!...

Montléry, furieux, va faire un éclat... mais à la vue du public tourné vers l'avant-scène, de ce nombreux public qui est venu pour voir le schah de Perse et qui ne reviendra plus s'il apprend qu'on l'a mystifié, le directeur des Folies-Plastiques maîtrise son indignation. Souriant au bottier :

— Je comprends, dit-il... c'est un malentendu... un simple malentendu... excusez-moi de vous avoir dérangé.

Et il se retire en saluant ostensiblement pour que le public reste bien convaincu de l'immensité du personnage auquel Montléry est venu rendre visite.

Le directeur est sorti de la loge; il peut enfin donner un libre cours à son émotion. lorsqu'il aperçoit Brossard :

— Qu'est-ce que vous faites là? s'écrie-t-il.

— Moi, monsieur!... J'attends!

— Quoi?... qu'est-ce que vous attendez?

— Vous m'avez dit de me tenir aux ordres de Sa Majesté; alors...

— C'est bon! retournez au contrôle!
— Mais, monsieur...
— RE-TOUR-NEZ AU CONTROLE!
Brossard s'enfuit épouvanté.
Montléry, se contenant, traverse les couloirs, passe devant les ouvreuses d'un air indifférent, et arrive dans les coulisses... Tout le monde se précipite au-devant de lui; on l'interroge :
— Eh bien?... vous l'avez vu?
— Oui... oui... fait Montléry en essayant de s'esquiver.
Séricourt l'arrête:
— Comment a-t-il trouvé notre couplet?
— Très joli... nous le couperons.
— Oh!... vous voulez couper...
— Et mon ouverture? demande le chef d'orchestre.
— J'étais gentille, n'est-ce pas? fait une des moissonneuses.
Montléry veut échapper à toutes ces questions; il s'élance sur la scène :
— Allons! place au théâtre!
Et apostrophant deux petites figurantes qui sont restées devant le trou de la toile :
— Vous ne m'avez pas entendu, vous là-bas?
L'une des figurantes se retourne :

— Nous regardons le schah.

Elles regardent le schah ! Ce mot met le comble à la fureur de Montléry ; il est au bout de ses forces, il faut qu'il éclate :

— Ah ! vous regardez le schah !... Je vous en donnerai, moi, du schah !... Roblot, vous leur collerez cinq francs d'amende !

Les petites pleurent :

— Oh ! monsieur !...

Mais le féroce directeur n'entend plus rien, et d'une voix frémissante de colère :

— Cinq francs d'amende ! répète-t-il, cinq francs d'amende !... ça leur apprendra à regarder le schah !

LE MARIAGE D'ANTONIA

— Antonia, des Délassements-Lyriques?

— Mais oui!

— L'ancienne maîtresse de Gaston de Rivesaltes?

— Elle-même.

— Celle qui était avec Flambardet et qui l'avait quitté pour le petit Morsalin?

— Parfaitement.

— Est-ce qu'elle n'a pas vécu avec Évariste?

— Je crois bien! c'est lui qui l'a lancée

— Elle a connu aussi le marquis de la Roche-Langlevif?

— Oh! il y a longtemps!

— Et elle se marie?

— De demain en huit.

— Pas possible!

C'était possible, pourtant; c'était même vrai. Antonia allait devenir la femme légitime d'un « homme établi », un nommé M. Ovide Praberneau, marchand de bois à Melun.

M. Praberneau ne venait à Paris que lorsque

ses affaires l'y obligeaient absolument, et, dans ce cas, il s'arrangeait toujours de façon à être rentré chez lui le jour même. Mais il lui arriva une fois de manquer le train de six heures ; il avait faim, il prit le parti de rester à Paris, d'y dîner et d'aller voir ensuite la *Sirène de Bougival*, cette fameuse *Sirène* qui attirait tant de monde aux Délassements-Lyriques, et dont il connaissait déjà les principaux airs pour les avoir entendu jouer par tous les pianos de Melun. M. Praberneau se rendit donc aux Délassements... et n'en sortit plus.

Antonia l'avait littéralement enivré.

C'est qu'aussi elle était bien charmante, l'actrice chargée du petit rôle de la bouquetière dans la *Sirène de Bougival*, un rôle dont personne n'avait voulu d'abord et qu'elle-même n'avait accepté que pour « être quelque part ». Après l'échec de *Romulus*, Antonia n'avait plus revu Gaston de Rivesaltes, et comme elle ne voulait pas rentrer aux Folies-Plastiques, elle s'était décidée à embrasser définitivement la carrière de l'opérette, en signant l'engagement qu'on lui proposait aux Délassements-Lyriques. Cent-vingt francs par mois, ce n'était guère, mais, comme son nouveau directeur le lui avait fait observer, on la remarquerait là beaucoup plus qu'ailleurs.

Et on la remarqua, en effet, et tout de suite!

Quand elle parut pour la première fois dans son délicieux costume dessiné par Robida, ce fut un « ah! » général d'admiration. Le gros Rudolsheim, qui ne craignait pas, à l'occasion, de donner le *la* du succès, lança de sa voix sonore un « Prafo! » suivi aussitôt de quelques applaudissements; d'autres spectateurs crièrent « Chut! » mais la cause de l'actrice était gagnée. Antonia, enhardie par cet accueil flatteur, s'avança en souriant, salua gentiment à droite et à gauche, et entonna le couplet suivant :

C'est la petite bouquetière
Qui vient trouver les amateurs;
Ne repoussez pas sa prière,
Messieurs, achetez-lui des fleurs!
Si vous avez trop du bouquet
Acceptez au moins un œillet;
 Car la petite bou,
 Car la petite bou,
Car la petite bouquetière
Aurait vraiment bien du malheur,
Si vous ne preniez pas sa fleur.

Ce couplet, dit avec un air ingénu qui le rendait on ne peut plus piquant, produisit un effet énorme. Ajoutez que la musique était très

agréable et ne ressemblait nullement à celle qu'on avait entendue depuis le commencement de l'acte. On cria *bis;* Antonia redit son couplet avec la même ingénuité, mais en accentuant cette fois le *temps* indiqué au dernier vers :

Si vous ne preniez pas... sa fleur.

Elle laissa tomber ces deux mots en baissant les yeux, et comme le public riait de plus belle, elle le regarda avec une expression étonnée qui voulait dire : « Eh bien, quoi? Qu'est-ce que vous avez? je ne comprends pas.... »

Le succès se changea en triomphe; les applaudissements éclatèrent de tous côtés; le gros Rudolsheim, debout au milieu de l'orchestre, criait de plus en plus fort : « Prafo! prafo!» et le jeune Gontran Souchard, frémissant d'émotion, ne cessait de se tourner vers ses amis en répétant : « C'est une Théo, mon cher! une vraie Théo! »

Antonia détermina ainsi le succès de la *Sirène de Bougival*, laquelle *Sirène*, assez mal accueillie au début, excita, à partir de l'entrée de la bouquetière, les transports qui devaient la conduire jusqu'à sa cinq cent trentième représentation. De plus, et très heureusement

pour elle, la petite bouquetière ne revint pas après cette scène ; de sorte qu'elle garda son succès et que M. Adolphe Beauvisage put dire, en rendant compte de la pièce et en louant sa principale interprète : « On a vivement applaudi, à côté de madame Bolduc, une jeune actrice qui, dans un rôle trop court — ceci s'adresse à vous, M. Ferdinand du Chesne ! — a fait preuve de qualités sérieuses. Mademoiselle Antonia, connue surtout jusqu'à présent par ses succès incontestables de jolie femme, s'est révélée hier sous le double aspect — réellement sympathique — d'une chanteuse nuançant avec goût et d'une comédienne pleine de tact et de finesse. Si mademoiselle Antonia veut travailler, il y a en elle l'étoffe d'une artiste d'avenir. Qu'en pensez-vous, M. Chaumoncel? »

M. Chaumoncel (le directeur des Délassements-Lyriques) ne pouvait penser qu'au mal qu'il s'était donné pour inculquer à Antonia cet air de parfaite ingénuité qui lui avait valu son succès ; et M. Ferdinand du Chesne, l'auteur si malicieusement mis en cause par Adolphe Beauvisage, aurait pu répondre que le rôle de la bouquetière avait dû être écourté aux répétitions, par suite de l'insuffisance notoire de son interprète.

Quant à la question d'avenir, elle était déjà résolue. Le jour même de son succès, un des amis d'Antonia lui avait présenté au foyer des Délassements - Lyriques un monsieur très distingué qu'on n'avait pas revu depuis. Mais le bruit courait au théâtre que ce monsieur s'était lié plus intimement avec l'aimable actrice. On ignorait d'ailleurs son nom ; tout ce qu'on savait, c'est que le monsieur devait être marié, car on l'avait aperçu un soir dans une loge du rez-de-chaussée avec deux dames très bien mises, une jeune et une vieille ; et Flambardet avait remarqué que, la jeune dame s'étant penchée en avant de la baignoire, au moment de l'entrée d'Antonia, le monsieur s'était rejeté vivement en arrière.

A partir de ce jour aussi — le jour de son succès — Antonia ne fut plus la même personne. Soit qu'elle eût pris au mot les éloges d'Adolphe Beauvisage et qu'elle se considérât comme vraiment fiancée à l'art, soit que sa situation à l'égard du monsieur dont on ne savait pas le nom l'obligeât à plus de réserve, elle cessa d'être la « bonne fille » que tout Paris avait connue. On ne la vit plus aux courses, aux premières, à toutes ces réunions recherchées des demi-mondaines parmi lesquelles les chroniqueurs avaient longtemps

marqué sa place. D'ailleurs elle n'avait pas encore manqué une seule représentation de la *Sirène de Bougival;* et cette Antonia qui s'était rendue célèbre autrefois, au temps où elle jouait les *Princesses du macadam*, par ce petit mot adressé à son directeur : « Tu sais, mon petit, il fait trop chaud aujourd'hui pour que j'aille me trémousser devant tes banquettes ! » cette même Antonia, convertie désormais à une vie régulière, chantait scrupuleusement tous les soirs :

C'est la petite bouquetière, etc.

Et presque tous les soirs, un coupé très sombre l'attendait à la sortie du théâtre; un valet de pied, très sombre également—et très muet, car on avait essayé vainement de le « faire causer » — ouvrait la portière du coupé; Antonia, enveloppée d'un voile épais, passait vivement devant les curieux, se jetait dans la voiture et disparaissait au galop de deux grands chevaux noirs.

Il y avait plus d'un an qu'Antonia menait cette existence, autrement dit, pour mieux préciser, on en était à la trois cent quatre-vingtième représentation de la *Sirène de Bougival*, lorsque M. Praberneau fut frappé du

coup de foudre dont il ne devait pas se relever.

Notez que ce coup de foudre était absolument spontané — ce qui, du reste, est le propre des coups de foudre. M. Praberneau n'allait jamais au théâtre, lisait à peine les journaux et ne connaissait même pas de nom l'artiste qui l'avait si vivement impressionné.

Il interrogea l'ouvreuse.

— Pardon, madame, dit-il très ému, comment appelez-vous la personne qui joue le rôle de la petite bouquetière ?

L'ouvreuse regarda Praberneau et vit qu'elle avait affaire, non à un mauvais plaisant, mais à un brave spectateur qui brûlait véritablement du désir d'être renseigné.

Elle répondit :

— C'est mademoiselle Antonia...

Et comme Praberneau demandait si c'était une « actrice en réputation » :

— Pour ce rôle-là, oui monsieur, fit l'ouvreuse. Elle a un très grand succès.

— On l'applaudit autant tous les soirs ?

— Oh ! ce n'est rien, cela, monsieur ! Nous sommes à la trois cent quatre-vingtième; alors, vous comprenez? on commence à se relâcher... Mais si vous étiez venu les premières fois. . c'est là que vous auriez entendu applaudir !...

Et des bouquets !!! elle en recevait presque autant que madame Bolduc !

— Elle est très courtisée ?

— Oh ! oui ; mais, vous savez, c'est comme si on chantait...

La figure du marchand de bois s'illumina.

— Elle est sage ?

— Sage... si vous voulez ; je ne prétends pas qu'elle ait droit à un prix de vertu... dame, vous savez ce que c'est... dans les théâtres...

— Oui... oui... je sais, fit M. Praberneau d'un air entendu.

— Mais enfin, reprit l'ouvreuse, c'est une femme qui se tient très bien. On dit qu'elle a quelqu'un...

— Ah !

— Oui... un monsieur très comme il faut, paraît-il, et dans une belle position... Moi, je ne le connais pas, mais une de mes collègues l'a vu : c'est un brun, d'une cinquantaine d'années, très sec...

M. Praberneau fit un geste d'impatience

— Je ne vous demande pas...

— Sans doute, monsieur... reprit l'ouvreuse; aussi, ce que je vous en dis, c'est dans l'intérêt de mademoiselle Antonia.

— Vous la connaissez ?

— Très peu, mais on a beaucoup parlé

contre elle et je ne trouve pas cela juste... Certainement, mademoiselle Antonia n'est pas à l'abri d'un reproche... elle est comme tout le monde; elle s'est un peu amusée... on est enfant, on ne connaît pas la vie... Mais aujourd'hui, il n'y a rien à dire... elle se conduit encore mieux que toutes les autres et, au moins, elle fait du bien autour d'elle...

— Elle est charitable?

— Oh! oui, monsieur, très charitable... Ainsi, tenez, dernièrement, une de nos collègues a été mise à pied pendant huit jours pour n'avoir pas rendu ses contremarques... Ce n'était pourtant pas de sa faute! vous pouvez demander... c'est une femme très méritante... Madame Gondois, qu'elle s'appelle, et avec cela très malheureuse, sa fille venait justement d'accoucher... des gens qui n'ont pas un sou... enfin, la vraie misère! Eh bien, quand mademoiselle Antonia a su cela, elle a parlé au contrôleur en chef pour faire lever la mise à pied, et elle a envoyé un billet de cinq cents francs à madame Gondois.

— Cinq cents francs!

— Oui, monsieur... et c'est ce qui me fait dire qu'on peut raconter tout ce qu'on voudra contre mademoiselle Antonia, il n'en est pas moins vrai qu'elle a des sentiments.

La sonnerie du foyer annonçant la fin de l'entr'acte interrompit cette conversation. M. Praberneau regagna sa stalle et se prépara vainement à revoir la petite bouquetière. Nous vous avons dit qu'elle n'était que du premier acte.

Alors, M. Praberneau revint le lendemain... puis le surlendemain... puis les jours suivants. Il était pris.

Pourquoi? comment? par suite de quelles circonstances? Ah! voilà! Je constate le fait sans l'expliquer; tout ce que je peux dire, c'est qu'après avoir entendu vingt ou vingt-cinq fois les couplets de la petite bouquetière, M. Praberneau envoya à Antonia un bracelet accompagné du billet suivant :

Mademoiselle,

« Si ma présence assidue au troisième rang de l'orchestre ne vous a pas déjà fixée sur les sentiments que vous m'avez inspirés, permettez-moi de vous les exprimer en vous adressant avec cette lettre un faible témoignage de ma sympathie.

» J'aurais voulu vous envoyer des fleurs, mais elles pâliraient à côté de celles que vous portez avec tant de grâce et ne vous rappelleraient

pas assez longtemps l'homme que vous avez captivé !

» Daignez donc accepter ce simple souvenir de la part de celui qui se dit, mademoiselle,

Votre plus fervent admirateur,

» PAUL DE PRABERVILLE. »

Hôtel des voyageurs, rue de Lyon, près de la gare, chambre n° 4.

M. Praberneau avait adopté ce nom et ce domicile pour les besoins de l'entreprise hardie qu'il méditait. Malgré ce que lui avait dit l'ouvreuse sur la vertu d'Antonia, il pensait que celle-ci ne serait pas insensible à l'hommage d'un spectateur qui l'applaudissait tous les soirs avec un enthousiasme si visible. Plusieurs fois, la petite bouquetière s'était tournée de son côté en lui décochant son plus gracieux sourire et, sans être trop présomptueux, l'ardent marchand de bois pouvait espérer qu'il n'avait pas déplu. Après tout, il était bel homme, il n'avait que trente-huit ans... Pourquoi cette actrice, si sage qu'elle fût, se serait-elle montrée plus réservée que la femme de l'inspecteur des fortifications, une femme connue dans tout Melun pour la sévérité de

ses principes et qui n'avait pas craint de jeter tous ces principes par-dessus bord pour venir le trouver, lui Praberneau, alors qu'il ne songeait nullement à elle?

Praberneau, c'est-à-dire M. Paul de Praberville attendit donc une réponse à sa lettre et même... qui sait?.. la visite d'Antonia venant lui dire en personne, comme la femme de l'inspecteur des fortifications : J'ai compris que vous m'aimiez... me voici... prenez-moi!

Il ne reçut que le billet suivant :

« Monsieur,

» Je n'accepte pas de cadeau des personnes que je ne connais pas.

» Agréez mes civilités,

» ANTONIA. »

Et, avec ce billet, l'écrin qui l'avait provoqué.

Praberneau, très dépité, écrivit une autre lettre pour protester de la pureté de ses intentions. Mademoiselle Antonia s'était étrangement méprise; Praberneau n'avait pas cru l'offenser en exprimant une admiration toute respectueuse; son *bouquet* — car il persistait à appeler ainsi ce que mademoiselle Antonia prenait pour un *cadeau* — son bouquet s'adressait

non à la femme dont il connaissait les sentiments élevés, mais à l'artiste qui interprétait avec tant de talent les heureuses productions de nos musiciens français : ce n'était pas l'offre d'un adorateur vulgaire, c'était l'hommage d'un dilettante éclairé, etc...

Antonia ne répondit pas.

Cette seconde lettre fut suivie d'une troisième, d'une quatrième, d'une cinquième...

Antonia ne répondit pas davantage.

Il fallait en finir.

Praberneau se présenta un matin chez l'actrice, comme envoyé par le directeur des Délassements-Lyriques. La femme de chambre d'Antonia le fit entrer dans le salon et courut prévenir sa maîtresse. Celle-ci à la vue de l'importun qu'elle reconnut tout de suite pour son « admirateur du troisième rang » eut un geste de colère :

— Que voulez-vous, monsieur? dit-elle.

L'honnête marchand de bois s'attendait bien à un accueil quelque peu sévère, mais il ne se représentait pas la petite bouquetière sous cet aspect de Diane effarouchée. Il balbutia :

— Mon Dieu! mademoiselle... je voulais...

Antonia le regarda froidement :

— Vous vouliez m'exprimer votre amour n'est-ce pas?

— Oh! mon amour... c'est-à-dire.

— C'est-à-dire ce qui en tient lieu... un petit dîner au Café anglais, une promenade en voiture, deux ou trois bijoux et un billet de cinq cents francs par-ci, par-là...

Praberneau rougit :

— Oh! mademoiselle!... loin de moi, la pensée...

— Pas de billet, alors?

Le pauvre homme ne savait déjà plus où il en était; cette brusque question le déconcerta complètement. Il s'embrouilla :

— Si!... non!... je veux dire... ou plutôt... enfin...

Antonia haussa les épaules.

— Enfin, vous supposiez que je serais trop heureuse de faire votre connaissance?

— Pardon!... j'espérais...

— Eh bien, mon cher monsieur, vous vous êtes trompé... Je ne suis pas du tout... oh! mais du tout!... la femme que vous croyez...

— Mais, mademoiselle, je vous jure...

Antonia poursuivit :

— Je ne sais pas ce qu'on a pu vous dire contre moi...

Praberneau voulut protester.

— Oh! reprit l'actrice avec vivacité, je connais mes camarades, allez! Il suffit qu'une

femme se tienne bien pour qu'aussitôt on lui jette la pierre... Si je menais la vie de telle ou telle que je ne veux pas nommer, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et trois ou quatre en même temps, on n'aurait pas assez d'éloges pour moi... Mais cette existence-là ne me va pas; je ne suis plus une petite fille; quand j'ai rencontré une personne qui me plaît et qui me témoigne des égards, je n'ai pas besoin de courir ailleurs... surtout quand je n'ai rien à désirer comme en ce moment-ci. Voilà justement pourquoi on m'en veut! ... Demandez à Blanche d'Annecy si elle n'a pas essayé de me faire perdre ma position!

Praberneau, étourdi par ce flux de paroles, se raccrocha au dernier mot entendu :

— Blanche d'Annecy? fit-il.

— Oui, reprit Antonia.

Et regardant Praberneau bien en face :

— Qui sait? dit-elle brusquement... c'est peut-être elle qui vous envoie.

Praberneau, ahuri, ouvrit de grands yeux :

— Plaît-il?

Mais Antonia, toute à sa pensée, continua :

— La combinaison ne serait déjà pas si bête!... On ne serait pas fâché de pouvoir dire à la personne qui s'intéresse à moi : « Vous savez? votre Antonia... cette femme si fidèle?

Eh bien, elle reçoit un M. de Praberville qui lui envoie des bijoux!... »

Cette fois, l'honnête marchand de bois comprit à peu près ce qu'Antonia voulait dire, et bondissant :

— Oh! mademoiselle! s'écria-t-il... mademoiselle! comment pouvez-vous croire que moi, Praberneau...

Il se reprit :

—... Que moi, Praberville, je serais assez infâme... assez indélicat... assez... Oh!...

Antonia fut touchée de cette indignation qui ne trouvait plus de termes pour s'exprimer, et, adoucissant sa voix :

— Eh bien, non! fit-elle... non! je ne le crois pas.

Praberneau respira bruyamment :

— A la bonne heure!... parce que... parce que...

Et le mot lui manquant encore, il essuya son front ruisselant de sueur.

Antonia n'avait pas besoin, d'ailleurs, d'une autre protestation pour être convaincue que le pauvre homme n'avait pas trempé dans la noire machination dont elle accusait Blanche d'Annecy. Mais elle ne pouvait perdre le bénéfice du beau mouvement oratoire qui avait si vivement ému Praberneau, et voulant rester

intéressante, elle prit un ton triste et doux :

— Vous n'avez pas voulu me blesser, monsieur... je le vois à présent... mais avouez qu'une femme dans ma position est bien à plaindre!...

— Pourquoi? fit Praberneau.

L'actrice continua :

— Exposée sans cesse à des déclarations quelle ne peut éviter, vivant dans un monde où l'inconduite est considérée comme une obligation...

— Oh!

— Je vous dis ce qui est, monsieur! Nous n'avons pas le droit d'être honnêtes, nous autres, et quand nous le sommes, on ne veut pas l'admettre!...

Praberneau se récria :

— Qui vous fait supposer?...

— Eh! monsieur, seriez-vous venu chez moi, si vous aviez pensé que je serais d'un abord difficile?

— Permettez!...

— Mais vous vous êtes dit : c'est une actrice, c'est une femme qui a un amant...

Praberneau devint très rouge :

— J'ignore...

— Eh bien, oui! répliqua Antonia d'une voix vibrante, c'est vrai! j'ai un amant!... mais

personne ne peut dire que je l'ai trompé, entendez-vous? personne!

Cette affirmation jetée à la tête du pauvre marchand de bois l'embarrassa plus encore que tout ce qu'il venait d'entendre. Il ne savait que répondre, et pourtant il ne pouvait laisser Antonia sous le coup d'une suspicion dont elle semblait souffrir si cruellement. Depuis qu'il l'écoutait, il se sentait pris pour elle d'une sympathie croissante; sa conversation avec l'ouvreuse lui revenait à l'esprit; la bonne opinion qu'il avait conçue d'Antonia se fortifiait de tous les témoignages d'honnêteté dont elle l'accablait depuis une demi-heure, et la petite bouquetière lui apparaissait maintenant comme une victime de l'injustice et de l'immoralité des temps modernes.

Après être resté quelques instants silencieux, dominé par les sentiments qui se combattaient en lui, Praberneau regarda Antonia et d'un ton pénétré :

— Éoutez, mademoiselle! s'écria-t-il... vous me jugez mal... je ne vous considère pas du tout comme vous le dites... bien au contraire! je sais ce que vous valez... je vous estime... je vous respecte... et je ne demande qu'à être votre ami... rien que votre ami!

Antonia se taisait.

— Pour commencer, fit-il avec effort, il faut que je vous avoue une chose : je ne m'appelle pas Praberville.

— Comment ?...

— Je m'appelle Praberneau... Ovide Praberneau... je suis marchand de bois à Melun.

— Ah! fit Antonia avec une petite moue dédaigneuse.

Praberneau continua :

— Je fais de bonnes affaires; j'ai vingt-cinq mille francs de rente....

Et comme Antonia allait l'arrêter :

— Je vous dis cela, ajouta-t-il, pour vous montrer que je ne vous cache rien... J'ai toute confiance en vous; vous pouvez donc avoir confiance en moi...

L'actrice prit la parole :

— Enfin, dit-elle, qu'espérez-vous?

— J'espère, répondit le marchand de bois, que vous accepterez mon amitié, que vous me permettrez de venir ici...

Antonia l'interrompit vivement :

— Oh! non !... pas ici !... c'est impossible... je ne suis pas libre.

— Mais en ami? rien qu'en ami !

— Oh! non! non! il n'y a pas moyen... Je ne peux même pas recevoir mes camarades !...

La figure de Praberneau prit une expression désolée :

— Mais enfin ! quand on veut vous voir...

— On ne me voit pas.

— Ah !

— C'est comme cela ! Je vous l'ai dit : je mène une existence très retirée ; en dehors de mon théâtre, je ne m'occupe de rien, je ne vais nulle part, je ne vis absolument que pour la personne avec qui je suis liée.

— C'est une triste existence ! murmura le marchand de bois.

— En effet, répliqua Antonia ; ma vie n'est pas toujours d'une gaieté folle, mais jusqu'à nouvel ordre je ne peux pas en changer.

Et regardant son interlocuteur fixement :

— Ce n'est pas ce que vous me conseillez, je suppose ?

Praberneau se troubla :

-- Cela dépend, répondit-il... vous pouvez rencontrer...

L'actrice sourit :

— Vous connaissez beaucoup de gens qui dépenseraient soixante mille francs par an pour les beaux yeux d'une femme ?

Praberneau fit un bond.

— Non! non! s'écria-t-il vivement... je ne prétends pas...

— Vous voyez bien, mon cher monsieur, reprit Antonia en soupirant, que je n'ai pas le droit de vous entendre.

Cette résistance opiniâtre ne pouvait que surexciter la passion du marchand de bois.

— Alors, s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, il faut que je renonce au bonheur de vous contempler?

— Vous pouvez me contempler au théâtre!

— Dans la *Sirène de Bougival?*... Hélas! je ne vous y ai que trop vue... puisque c'est là que vous m'avez ensorcelé.

— Que voulez-vous?... Je ne peux pourtant pas vous donner de rendez-vous autre part, et à moins de nous rencontrer dans ma famille...

Praberneau parut surpris :

— Dans votre famille?...

— Mais certainement! Pourquoi n'aurais-je pas de famille?... J'en ai une... chez ma tante, une brave femme qui est mercière à Vaugirard, rue de la Procession... J'y vais de temps en temps, le dimanche, quand je suis libre... Ça vous étonne?

— Du tout.

— Je ne fais pas d'embarras, moi! Je ne suis pas comme tant d'autres qui rougissent de leurs parents... Ma tante est dans une posi-

tion modeste, c'est vrai; mais c'est une honnête femme... et je ne crains pas d'aller m'asseoir dans son arrière-boutique. Vous n'avez qu'à y venir : vous m'y verrez!

— Je ne me permettrais pas...

— Pourquoi pas?... Ma tante est une personne très convenable... elle se nomme madame Balizan... elle est veuve d'un lieutenant de dragons, un très bel homme, tué à Solférino... elle vous recevra très bien.

— Si vous m'autorisez...

— Sans doute! puisque ma tante sera là! Oh! si ma tante ne devait pas y être, ce serait autre chose...

Et comme Praberneau, abasourdi, se taisait:

— Eh bien! vous ne me remerciez pas?

— Si fait! comment donc! Je suis ravi...

En disant cela, le marchand de bois voulut prendre les mains de l'actrice; mais celle-ci les retira vivement:

— Un instant!... C'est à la condition que vous vous tiendrez tranquille! Si vous commencez déjà à n'être pas raisonnable...

— Je le serai...

— A la bonne heure!

Et regardant Praberneau avec sentiment:

— De cette façon, ajouta-t-elle, nous pourrons

nous voir sans crainte et au moins nous aurons la satisfaction de rester honnêtes !

Puis, lui tendant la main en souriant

— Allons ! à bientôt, MON AMI !

Praberneau se retrouva dans la rue sans savoir comment il y était descendu. Il était réellement bouleversé. Ces paroles gracieuses succédant à un accueil si brutal, l'assurance avec laquelle Antonia exprimait les sentiments les plus opposés, tant de candeur unie à une liberté de langage presque cynique, ses scrupules et ses calculs, le monsieur aux soixante mille francs, la tante de Vaugirard, le lieutenant tué à Solférino, tout cela était bien fait pour troubler une cervelle déjà ravagée par trente représentations de la *Sirène de Bougival.* Praberneau ne comprenait plus rien, ne voyait plus rien, ne savait plus rien, si ce n'est que la petite bouquetière était encore mille fois plus séduisante à la ville qu'au théâtre...

Et deux jours après, il avait fait la connaissance de madame veuve Balizan et pleurait avec elle l'excellent époux que cette digne femme avait malheureusement perdu.

Antonia arriva, vêtue simplement d'une petite robe de cachemire qui dessinait à merveille sa taille élégante.

L'entrevue des deux nouveaux amis fut charmante et digne en tous points de figurer dans la bibliothèque des romans dits d'éducation. Le mot d'amour ne fut pas prononcé une seule fois et madame Balizan, qui assistait à l'entretien, s'étant éloignée pour vaquer à quelques soins de ménage, Antonia quitta immédiatement le canapé où elle avait pris place avec Praberneau, pour aller s'asseoir près d'une fenêtre ouverte.

Ils parlèrent de tout, excepté de ce qui pouvait passionner l'ardent marchand de bois. Et avec quelle délicatesse Antonia évita de nommer le monsieur qu'elle était obligée de faire intervenir dans ses récits! Il n'était question que d'un être vague et impersonnel. « *On* était parti avant-hier, mais *on* devait revenir ce soir; *on* ne se doutait pas qu'elle était à Vaugirard; *on* avait voulu l'empêcher de sortir; *on* lui avait fait une scène; *on* avait reconnu ses torts; *on* avait apporté une parure qui valait au moins dix mille francs, etc. » Ce *on* avait fait toutes sortes de choses qu'Antonia narrait avec une égale discrétion.

Quant au pauvre Praberneau, la moindre galanterie lui était absolument interdite. Il avait déposé sur la cheminée de l'arrière-boutique une magnifique botte de roses; Antonia le gronda

et refusa d'emporter ce bouquet; elle ne voulait qu'une simple fleur... et encore!

Le dimanche suivant, ce fut bien pis. Comme Praberneau tirait de sa poche un écrin renfermant deux petites boucles d'oreilles, deux simples fleurs garnies de brillants, Antonia se montra véritablement contrariée et déclara qu'elle n'accepterait pas ces bijoux.

— Mais je les ai fait faire exprès pour vous, fit le pauvre amoureux; c'est un simple souvenir, ça n'a pas de valeur!

— Peu importe! répondit l'actrice, vous connaissez nos conventions : je ne veux rien, absolument rien.

— Soit, je saurai cela désormais; mais, pour cette fois, prenez mes boucles d'oreilles! Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?... Je ne peux pas les mettre!

Antonia tourna cette difficulté.

— Donnez-les à ma tante, dit-elle simplement.

La tante accepta et, Praberneau continuant à apporter des présents qu'Antonia s'obstinait à refuser, ce fut la bonne dame qui hérita de tous les objets qu'on destinait à sa nièce, sans compter ceux qu'elle recevait pour elle-même; car la veuve du lieutenant de dragons,

ne se trouvant pas comme l'actrice « dans une situation délicate », n'avait aucune raison de s'opposer aux « politesses » du marchand de bois. C'est ainsi que madame Balizan s'enrichit successivement d'un magnifique cachemire, de six couverts d'argent, d'une armoire à glace... que sais-je? et sa nièce s'étant avisée un jour de railler plaisamment la simplicité du logis où elle était reçue, trouva, la semaine suivante, l'arrière-boutique de la rue de la Procession complètement transformée. Praberneau l'avait fait meubler par un grand tapissier du boulevard. Antonia sourit... mais elle continua à refuser tous les cadeaux.

Plusieurs dimanches se passèrent ainsi. Praberneau arrivait un peu après midi et guettait le passage de l'omnibus qui s'arrêtait au coin de la rue pour laisser descendre Antonia. L'actrice était heureuse de venir en petite bourgeoise, d'abandonner pour un instant le coupé, les deux grands chevaux et le cocher anglais de monsieur On. Elle longeait la rue, elle entrait dans la boutique de la mercière... et c'est alors que commençaient ces causeries « amicales » au sortir desquelles l'innocent marchand de bois s'en retournait de plus en plus enflammé.

Et que disait-on, à Melun, pendant ce temps-

là? Que devenait ce chantier où Praberneau, successeur de son père, avait passé trente-huit années d'une existence jusqu'alors irréprochable?

On ne l'y voyait presque plus; il expédiait ses affaires dès le matin et partait à dix heures pour Paris afin d'apercevoir, du fond d'un fiacre, Antonia, se rendant à sa répétition. S'il rentrait l'après-midi à Melun, c'était pour repartir presque aussitôt. Quant à ses soirées, elles étaient toutes retenues d'avance, et les habitués du café du Commerce, grands amateurs du jeu de dominos, avaient fini par renoncer à une certaine « revanche » que Praberneau leur devait depuis six semaines. Les absences nocturnes du marchand de bois se produisaient si fréquemment que personne ne s'en inquiétait; elles étaient même prévues: le premier commis avait ordre, au cas où le feu prendrait au chantier, d'envoyer une dépêche à l'orchestre des Délassements-Lyriques!

M. Praberneau était devenu le « Persan » du théâtre; avec cette différence que le fameux Persan dont je veux parler se montrait le même soir à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, tandis que notre marchand de bois ne quittait plus la stalle dans laquelle il s'était incrusté.

Il savourait toujours avec délices les couplets de M. Ferdinand du Chesne et lorsque Antonia arrivait aux trois derniers vers :

> Car la petite bouquetière
> Aurait vraiment bien du malheur,
> Si vous ne preniez pas sa fleur...

l'infortuné spectateur éprouvait dans tout son être un frémissement prolongé.

Sa raison n'y tint plus... ou du moins, comme il se l'expliqua à lui-même, sa raison triompha de tous les préjugés qu'elle battait en brèche depuis six semaines. Praberneau finit par se dire qu'il aurait bien tort de refuser le bonheur qui s'offrait à lui. Puisque Antonia, vouée à une fidélité sans exemple, voulait « rester honnête » pourquoi ne remplacerait-il pas, par des liens plus sacrés encore, ceux qui attachaient cette fière héroïne à la personne de monsieur On. C'était une actrice, une femme sans principes? Quelle calomnie! Praberneau savait là-dessus à quoi s'en tenir. Combien de vertus soi-disant éprouvées auraient résisté comme la sienne aux attaques dont elle avait été l'objet? Les femmes mariées qu'il connaissait étaient-elles aussi attachées à leurs devoirs; et trouverait-il, parmi les jeunes filles qu'on

lui proposait en mariage, une ménagère comparable à cette artiste adulée qui avait renoncé volontairement aux plaisirs de la société parisienne pour se consacrer à une existence d'ordre, de travail et d'économie? Et comme elle était bonne, douce, gracieuse! Comme elle aimait sa tante! Ah! ma foi, tant pis! qu'on l'en blamât ou non, il l'épouserait... Après tout, il était maître de ses actions, il n'avait plus de parents, il ne devait rien à personne... On pouvait bien dire tout ce qu'on voudrait... Et puis on ne dirait rien... Antonia n'était pas connue à Melun; elle quitterait le théâtre, elle s'installerait au chantier... de cette façon, les clients ne se plaindraient plus de n'y trouver personne... et puis..,

Et puis... toutes ces raisons-là ne signifiaient rien : Praberneau était fou d'Antonia; il la voulait... elle devait être à lui.

C'est pourquoi le lendemain dimanche, jour de la 450me représentation de la *Sirène de Bougival*, Ovide Praberneau, pâle et vêtu de noir, demanda en tremblant à la petite bouquetière si elle consentirait à devenir sa femme.

Vous croyez peut-être qu'Antonia parut surprise ou joyeuse de cette proposition?

Ni joyeuse, ni surprise. Elle resta quelques instants absorbée dans ses réflexions, puis re-

gardant Praberneau avec une expression toute mélancolique :

— Mon pauvre ami! dit-elle, notre bonne affection ne pourra donc pas durer?

Praberneau faillit tomber de stupeur.

— Sans doute! reprit Antonia; la demande que vous venez de me faire va changer forcément la nature de nos relations; vous comprenez que je ne pourrai plus recevoir comme ami un homme qui se sera posé ouvertement en prétendu!...

Le marchand de bois devint livide.

— Rassurez-vous! ajouta-elle. Je n'ai encore dit ni oui, ni non... Je vous demande huit jours pour réfléchir; dans la situation où je suis, il me faut bien cela!

C'est en effet ce qu'il lui fallut.

Huit jours après, la petite bouquetière revit Praberneau chez madame Balizan.

— Eh bien, c'est convenu! dit-elle. Je vous épouse... Voici ma main.

Et comme le pauvre homme, radieux, se précipitait pour couvrir de baisers cette petite main chérie :

— Mais n'oubliez jamais une chose! s'écria solennellement Antonia : c'est que c'est vous qui me l'aurez demandée!

II

La nouvelle du prochain mariage d'Antonia était très commentée au foyer des Délassements-Lyriques.

— Moi, disait Clara Peltier, je trouve qu'elle a tort.

— Pourquoi?

— On sait ce qu'on perd; on ne sait pas ce qu'on retrouve.

Ces paroles dites d'un ton dogmatique ayant causé un certain étonnement, Clara Peltier éprouva le besoin de les expliquer en les soulignant :

— Certainement, reprit-elle; Antonia perd beaucoup.

— Ah! fit quelqu'un, vous voulez parler de ce monsieur avec qui elle est?

— Sans doute!

— Qu'est-ce qu'il lui donnait donc?

A cette question brutale, Clara tressaillit, et brusquement :

— Est-ce que je le sais, moi, ce qu'il lui donnait?

— Dame... vous auriez pu...

— J'aurais pu le savoir, n'est-ce pas? Je vais peut-être m'informer de ce que mes camarades

reçoivent ou ne reçoivent pas... Je vous trouve encore bon, vous!

— Mais, ma chère...

— Ah! tenez! c'est révoltant! Il n'y a qu'ici qu'on entende des choses pareilles!!...

Ce cri d'indignation trouva dans l'auditoire un écho sympathique. On blâma unanimement l'indiscret personnage qui l'avait soulevé. Mais on ne pouvait arrêter la conversation au point où elle en était; il fallait qu'elle suivît son cours.

Blanche d'Annecy corrobora la déclaration de Clara Peltier en disant que le monsieur abandonné par Antonia devait être excessivement riche. Elle ne le connaissait pas plus que son amie, mais le silence gardé à cet égard par la première intéressée lui paraissait significatif. Pourquoi Antonia avait-elle caché si longtemps une liaison dont tant de femmes se seraient enorgueillies? Pourquoi ce monsieur ne venait-il jamais au théâtre et pourquoi ne le voyait-on jamais chez Antonia quand, par hasard, Madame vous faisait l'honneur de vous recevoir? Tout simplement parce qu'elle avait peur qu'on ne le lui soufflât, son monsieur. Il fallait donc qu'il fût plusieurs fois millionnaire.

Et comme on rappelait que le monsieur en question était marié :

— La belle raison ! s'écria Blanche d'Annecy. Est-ce que nous n'en connaissons pas toutes, des hommes mariés? Ce sont les plus entreprenants.

— Alors, fit Rose Lys, si ce monsieur est si riche, pourquoi Antonia le quitte-t-elle?

— Mais, d'abord, êtes-vous sûr qu'elle le quitte?

— Oh! voyons!...

— Eh bien, quoi? Ce ne serait pas la première fois qu'on verrait une femme se marier dans ces conditions-là!

— Certainement, dit Juliette Ardouin qui se piquait d'une certaine force en histoire — elle avait failli être institutrice — les rois faisaient toujours épouser leurs maîtresses par de grands seigneurs!

Blanche d'Annecy, encouragée par ce témoignage historique, allait poursuivre ses imputations... Flambardet l'arrêta.

— Pardon! ma chère... dit-il gravement. Je n'ai pas à prendre la défense de mademoiselle Antonia, ni de la personne qu'elle épouse...

— Je ne les accuse pas!

— Pardon! vous accusez cette personne que je ne connais pas... et que je ne tiens pas à connaître...

— Eh bien, alors!

— Laissez-moi parler... Vous accusez cette personne d'une action infâme...

— Moi !

— Vous insinuez qu'elle accepte un marché honteux...

— Du tout ! j'ai dit seulement...

— Eh bien, permettez-moi de vous répondre, ma chère Blanche...

Ici, Flambardet prit un temps.

Tout le monde se tut ; on sentait que l'acteur allait dire quelque chose de décisif...

Il reprit :

— Permettez-moi de vous répondre... que vous êtes un peu trop prompte en paroles !

Blanche, écrasée, baissa la tête.

Voilà les effets que produisait Flambardet quand il était sous l'empire d'un sentiment vrai. La commotion fut générale... Ses ennemis eux-mêmes durent reconnaître qu'il avait touché juste ; la fermeté de son accent n'avait été égalée que par la dignité de son attitude, dans ces circonstances particulièrement délicates. On n'ignorait pas, en effet, que Flambardet avait été l'amant d'Antonia et l'on remarqua avec quel tact il avait évité, en parlant de son mariage, de prononcer le nom de M. Praberneau.

Cet incident détermina une réaction en faveur d'Antonia.

— Flambardet a raison, s'écria impétueusement Sophie de la Tournelle. Il n'y a rien à dire contre Antonia.. Tout ce qu'on raconte est faux. D'abord, elle a rompu avec son monsieur.

— Vous en êtes sûre?

— Très sûre. C'est fini... archi-fini!

L'incorrigible Blanche d'Annecy ne put réprimer un sourire d'incrédulité.

— Comment le sais-tu? dit-elle à Sophie.

— Comment je le sais? Par ma couturière. On lui a fait dire d'apporter tous ses comptes.

— Qui s'élevaient à...?

— Dix-sept mille francs.

— Et elle a été payée?

— Net.

— C'est joli, fit Juliette Ardouin.

— Et je ne vous parle que de la couturière... reprit Sophie, mais vous pensez bien que ce monsieur a eu d'autres notes à payer, sans compter ce qu'il a remis à Antonia de la main à la main.

— Pourtant, si c'est elle qui a rompu...

— Raison de plus! Est-elle naïve, cette Juliette! Vous ne savez donc pas qu'il n'y a rien qui attache un homme comme de savoir qu'on veut le quitter?

La vérité de cet aphorisme frappa surtout Blanche d'Annecy.

— Qu'est-ce que je disais! s'écria-t-elle d'une voix triomphante. On m'a donné tort tout à l'heure... Il ne fallait pas toucher à mademoiselle Antonia... je l'accusais... pauvre petite femme!.. c'était indigne... on n'avait jamais vu cela... Et, pour changer, vous entendez Sophie!

— Oui, dit le premier régisseur qui venait d'entrer au foyer, eh bien?

— Le monsieur d'Antonia payera tout ce qu'on voudra...

— C'est possible... et puis après?

— Après?

Blanche d'Annecy regarda fixement le régisseur, pour s'assurer qu'il ne se moquait pas d'elle; et poursuivant :

— Vous admettez qu'une femme comme Antonia renonce à une position pareille?

— Pourquoi pas?

La placidité du régisseur désarma Blanche d'Annecy. Elle le considéra quelques instants avec un air de profonde, d'immense pitié; puis, du ton le plus doux :

— C'est bien, mon ami, dit-elle... vous avez absolument raison. J'aurais dû être convaincue plus tôt des vertus exceptionnelles de mademoi-



selle Antonia... Je vous demande pardon... je vous demande mille fois pardon.

Et Blanche se rassit sans ajouter un mot. Il y a des causes qu'on ne discute pas.

Mais il était dit que ce soir-là les sentiments purs seraient en honneur au foyer des Délassements-Lyriques.

— Ma foi! fit Rose Lys, je ne vois pas pourquoi une actrice n'aurait pas le droit de se marier aussi bien qu'une autre femme.

— Il y a des femmes mariées qui ne valent pas les actrices, ajouta Sophie de la Tournelle.

— Pour sûr! dit Juliette Ardouin.

— Je le sais bien, répliqua Clara, et je suis persuadée que du jour où Antonia sera devenue madame Praberneau elle se tiendra mieux que personne et c'est pour cela que je me demande si elle ne serait pas plus heureuse en restant comme elle est.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est libre de faire ce qu'elle veut... tandis qu'une fois mariée elle ne s'appartiendra plus.

— Ah! dame!...

— Et qui sait si ce M. Praberneau sera aussi gentil pour elle que celui qu'elle quitte?

— On dit qu'il l'adore.

— Ce n'est pas une raison.

— Alors, vous la blâmez de se marier.

— Je ne la blâme pas; je dis que c'est scabreux, voilà tout.

Le régisseur intervint.

— Scabreux ou non, fit-il, je trouve qu'une femme doit toujours quitter l'inconnu pour le connu... Or, voyez-vous, mesdames, les amoureux, c'est bel et bien,... mais c'est l'inconnu!

— Ça dépend! dit une voix.

Le régisseur se tourna vers l'auteur de cette interruption. C'était une ancienne soubrette réduite à l'emploi des duègnes et qui vivait depuis vingt-sept ans avec le journaliste qui avait prôné ses débuts.

Le régisseur s'inclina et reprit :

— Je ne parle pas pour vous, madame Brusquin! Votre cas est différent... Vous êtes comme mariée.

— Je pourrais l'être!... Marius m'a proposé vingt fois de m'épouser!

— Je le sais bien. Aussi, je ne m'adresse pas à vous; c'est à ces dames...

Sophie de la Tournelle éclata de rire.

— Vous voulez que nous suivions l'exemple de madame Brusquin?

— Non, ma chère enfant...

— Eh bien, vous êtes poli!

— Vous ne me comprenez pas... Je veux dire simplement...

— Quoi? qu'est-ce que vous voulez dire?...

— Je veux dire que si vous rencontriez un mari, vous auriez tort de ne pas le prendre.

Juliette Ardouin interrompit :

— A la condition qu'il nous plairait!

— Naturellement; sans cela...

Blanche d'Annecy s'était levée :

— Alors, fit-elle du ton le plus ironique, c'est un mariage d'amour?

— Il paraît.

— Et peut-on savoir où madame Praberneau va passer sa lune de miel?

— Dans le pays de son mari... à Melun.

— Le pays des anguilles!

— Comment?

Blanche d'Annecy haussa les épaules :

— Tenez! dit-elle, voilà l'effet que vous me faites!

Ses camarades, directement atteintes par ce blâme muet, allaient répliquer... mais le régisseur éleva la voix.

— Allons, mesdames... le troisième acte va commencer... En scène, mesdames, en scène!

Et tout le monde quitta le foyer.

III

Sophie de la Tournelle ne s'était pas trop avancée en prenant la défense d'Antonia. Il était bien vrai que la petite bouquetière avait rompu définitivement avec le monsieur dont personne ne savait le nom et si cette rupture n'avait pas fait plus de bruit au théâtre, c'est qu'après comme avant Antonia s'était renfermée dans cette discrétion diplomatique qui exaspérait si fort Blanche d'Annecy. Celle-ci dut se contenter des suppositions avec lesquelles ses camarades se plaisaient à entretenir sa jalousie et Sophie elle-même, qui se vantait quelquefois de recevoir les confidences d'Antonia, ne put ajouter qu'un renseignement à ceux qu'elle tenait déjà de la couturière : dans un moment d'abandon, son amie lui avait avoué que le personnage en question « s'était conduit comme un vrai gentilhomme ».

Par exemple, tout le monde put remarquer que le coupé mystérieux n'attendit plus Antonia à la sortie du théâtre; et du jour où la nouvelle de son mariage fut officielle, l'actrice vint accompagnée d'une vieille dame qu'elle présenta à quelques-unes de ses camarades:

— Ma tante! dit-elle.

La tante salua et alla s'asseoir dans un coin de la loge où elle se tint toute la soirée sans adresser la parole à personne, pas même à l'habilleuse. Elle avait évidemment reçu des instructions précises à cet effet.

N'importe! cette réserve fut prise en très bonne part et Sophie de la Tournelle déclara que la tante d'Antonia avait des « façons on ne peut plus distinguées ».

Comment en vint-on à raconter que cette respectable dame était une ancienne maîtresse de Charles X? C'est ce que je ne saurais dire. Il y a des bruits qui, nés ainsi on ne sait où ni pourquoi, s'accréditent avec d'autant plus d'autorité, et celui-ci qui n'avait aucune raison d'être ne contribua pas peu à augmenter la considération acquise tout de suite par madame Balizan.

La digne mercière accompagna sa nièce tant qu'elle joua, c'est-à-dire jusqu'au jour du mariage, l'engagement d'Antonia ne devant être rompu qu'à cette époque. Praberneau aurait bien voulu que sa future femme renonçât plus tôt aux pompes du théâtre, mais celle-ci n'avait pas eu de peine à lui faire comprendre que c'était impossible, bien qu'il eût offert de payer le dédit stipulé.

— La question du dédit est à part, avait répondu Antonia. Vous paierez le dédit, puisque vous le devez, mais il ne s'agit pas de cela. Mon directeur a toujours été très gentil pour moi; je ne veux pas le mettre dans l'embarras, et je l'y mettrais si je le quittais brusquement. Il faut que je lui laisse le temps de trouver quelqu'un qui soit en état de me remplacer... Certainement, il ne manque pas d'artistes à Paris, mais mon rôle ne peut pas être joué par une actrice quelconque...

Cette suprême raison ayant convaincu Praberneau, il demanda à suivre sa fiancée sur le théâtre, mais celle-ci se récria :

— Pourquoi? dit-elle vivement. Vous vous défiez de moi?

— Oh! quelle idée!

— Alors, je ne vois pas pourquoi vous m'accompagneriez. Vous n'êtes pas un homme de théâtre, vous n'avez pas accès dans les coulisses, vous auriez l'air de me surveiller... ce serait ridicule!

Praberneau n'insistant pas, Antonia prit un ton plus doux.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, n'ai-je pas ma tante?

L'honnête marchand de bois retourna donc au troisième rang de l'orchestre d'où il con-

tinua à applaudir, avec l'émotion inquiète d'un fiancé, celle dont il n'était autrefois que le plus fervent admirateur. Il eut ainsi la joie de constater qu'Antonia gagnait de plus en plus la faveur du public. L'annonce de son mariage avait ranimé autour d'elle un courant de curiosité très favorable à la *Sirène de Bougival* et le secrétaire du théâtre avait très habilement profité de cette circonstance pour envoyer aux journaux une petite note dans laquelle il constatait « le regain de succès obtenu par l'opérette quatre fois centenaire des Délassements Lyriques ».

Il y avait même eu, à ce sujet, une petite polémique entre Adolphe Beauvisage et l'un des rédacteurs de la *Mouche théâtrale*.

Adolphe Beauvisage avait publié ceci dans ses échos de coulisses :

« Un mariage artistique à l'horizon!

» Une de nos plus brillantes et de nos plus sympathiques étoiles des théâtres de genre, mademoiselle A***, va s'échapper prochainement du firmament où elle venait de prendre place, pour se livrer aux douceurs de la vie conjugale.

» C'est un riche propriétaire d'une des grandes villes du centre, M. P***, qui est responsable de cette infidélité faite à l'art... et au succès!

» Nous n'avons pas le droit de lui refuser nos félicitations... — mais il nous permettra d'y joindre quelques regrets !

» La carrière de mademoiselle A*** s'annonçait sous des auspices trop heureux pour qu'on pût prévoir un si brusque dénouement.

» Enfin, nous nous consolerons en pensant que l'aimable actrice a réalisé l'idéal de son rôle... — puisqu'elle a pu placer toutes ses fleurs ! »

Ces lignes ayant été reproduites « sous toutes réserves » par la *Mouche théâtrale*, Adolphe Beauvisage tomba dans une colère que ses amis les plus chers furent impuissants à conjurer. Il prit sa plume des grands jours et écrivit :

» Un de nos confrères s'approprie, suivant son habitude et sans en indiquer la source, — cet effort lui eût trop coûté ! — la nouvelle que nous avons publiée hier au sujet d'un mariage dont nous étions seul, dans la presse, à avoir connaissance.

» Par un sentiment de discrétion qui s'explique de lui-même, — quand on est à même de le comprendre ! — nous avions évité de prononcer le nom de mademoiselle A***; de sorte que notre confrère, nous supposant sans doute mal informé, a cru devoir joindre à la

reproduction littérale de notre texte, cette rubrique prudente : *sous toutes réserves.*

» Ce procédé, dont nous ne voulons pas nous faire juge, nous oblige à compléter nos premiers renseignements en apprenant à la *Mouche théâtrale* — avec la garantie de notre signature, qu'elle ne récusera pas, espérons-le ! — que l'actrice en question est mademoiselle Antonia des Délassements-Lyriques...

» *Et nunc erudimini*, cher confrère! »

C'est ainsi que la nouvelle du mariage d'Antonia parvint à son ancien ami, Gaston de Rivesaltes. On se rappelle peut-être qu'après l'insuccès de sa tentative dramatique, le sympathique auteur de *Romulus* avait dû faire partie d'un voyage d'exploration au pôle nord. Mais au lieu de s'embarquer sur l'Atlantique, comme le *Moniteur des coulisses* l'avait annoncé, le sympathique auteur s'était tout simplement retiré en province, dans sa famille, où il avait pansé de son mieux les blessures faites à son amour-propre littéraire, et les plaies encore saignantes de l'héritage paternel.

Quand il revint à Paris au bout d'un an, il s'abstint d'aller voir Antonia. Le souvenir de ses dépenses le poursuivait encore, et comme il ne pouvait plus en supporter de semblables, il craignait d'être obligé de s'embarquer sé-

rieusement cette fois pour les régions arctiques.

Cependant le fin profil d'Antonia revenait souvent dans ses rêves et quand il apprit que l'actrice allait se marier, il ne résista pas au désir d'aller voir jouer cette pièce où on la disait si charmante.

Il y alla, le pauvre jeune homme, et il fut charmé comme tout le monde, — plus que tout le monde! Les couplets de la petite bouquetière produisirent sur lui une impression qui n'aurait pu être comparée qu'à celle dont Praberneau allait bientôt être victime. Décidément, ces couplets étaient irrésistibles.

Comme Praberneau, Gaston sortit enthousiasmé à la fin du premier acte, mais plus heureux que lui, il put en sa qualité « d'auteur » pénétrer dans les coulisses où le marchand de bois n'était pas admis.

Il se dirigea vers la loge de l'actrice et frappa discrètement.

— Qui est là? cria une voix.

Gaston ne répondant pas (il était très ému), Antonia ouvrit vivement la porte et reconnut son ancien amant.

— Vous! fit-elle.

Mais la petite bouquetière était habituée à ces sortes de rencontres et le premier moment

de surprise passé, elle reçut Gaston avec une aisance pleine de cordialité.

— Entrez donc! dit-elle. Je suis bien contente de vous voir... Qu'est-ce qui me procure le plaisir de votre bonne visite?

L'auteur de *Romulus* balbutia quelques compliments :

— Je suis dans la salle... Je vous ai applaudie... Vous jouez comme un ange...

— N'est-ce pas? reprit Antonia... Le rôle me va bien... Voilà ce qu'il me fallait, voyez-vous! un bon rôle... Celui-là est tout à fait dans mes cordes... Ce n'est pas comme celui de la vestale, dans notre malheureuse pièce... Étais-je assez mauvaise, mon Dieu! Et dire que je ne m'en rendais pas compte! Ma parole! il a fallu qu'on me sifflât trois fois de suite... car on nous a sifflés, mon pauvre ami, et joliment encore!... Mais, pardon! je vous fais de la peine!

— Du tout! il y a longtemps que j'ai oublié...

— Vous avez raison... Il ne faut plus penser à ces choses-là... Qu'est-ce que vous avez fait depuis? Sophie m'a dit quelle vous avait rencontré l'autre jour au Prytanée... Est-ce que vous avez une autre pièce?

— Pas le moins du monde. J'ai renoncé complètement...

— Vous avez bien fait. Ce n'était pas votre affaire, voyez-vous. Vous êtes un homme du monde, vous n'êtes pas tenu d'écrire des pièces; c'est bon pour ceux qui y sont forcés.

Gaston voulut changer de conversation.

— Eh bien, et vous? dit-il avec un sourire contraint, vous renoncez aussi au théâtre, à ce qu'il paraît?

— Ah! on vous a raconté?... C'est vrai; je me marie dans huit jours, j'épouse un brave homme qui est tombé amoureux de moi... et pour le bon motif, comme vous voyez. Je crois qu'il me rendra heureuse. Ah! dame, il n'a ni vos manières, ni votre esprit... il sent un peu sa province; c'est justement ce qui m'a plu... Vous riez? Moi aussi, j'ai l'air de rire... Je suis dans un jour de gaieté et le plaisir de revoir un vieil ami comme vous me met de bonne humeur. Mais je ne suis pas ainsi avec tout le monde, il s'en faut! On dit même souvent que je fais ma tête... On a tort : je ne fais pas ma tête; seulement, je ne plaisante plus comme autrefois... Ah! j'ai changé, allez! depuis que nous ne nous sommes vus. Je suis devenue une femme sérieuse... Et savez-vous comment? Vous ne devineriez jamais : c'est à la suite de cette visite que nous avons faite ensemble à la vente de Maria Hurel!

— Maria Hurel!... Une rousse?

— Oui... vous vous rappelez? On avait fait un tapage énorme autour de cette vente; les meubles seuls avaient rapporté, disait-on, cent cinquante mille francs... Ah! bien oui! Quinze jours après, Maria venait m'emprunter deux louis.

— Allons donc!

— J'ai donné les deux louis qu'elle ne m'a pas rendus, comme de juste, mais j'ai fait des réflexions. Je me suis dit que les femmes étaient bien bêtes de faire tant d'embarras, pour être, après cela, à la merci d'une pièce de vingt francs!...

— Le fait est...

— Et c'est alors que j'ai commencé à changer d'existence. Vous veniez justement de partir... Je suis entrée ici, où j'ai fait la connaissance d'une personne dont on vous a peut-être parlé?

— Non!

— Vous auriez pu savoir... quoique je n'aie jamais dit... C'est un homme du monde... très riche, très posé... vous devez le connaître... je crois qu'il fait partie de votre cercle.

— C'est possible, mais...

— Du reste, il ne s'agit pas de lui, puisque je l'ai quitté. Dieu sait pourtant s'il aurait

voulu me retenir! Mais je n'ai pas cédé... et il n'a pas insisté non plus. Oh! c'est une justice à lui rendre : il a été parfait. Il a compris qu'il n'avait pas le droit de me faire manquer la position qui m'était offerte. Sans doute, celle que j'avais avec lui était plus brillante; mais c'est un homme marié; il ne pouvait s'engager pour l'avenir. Dans ma nouvelle position, au contraire, l'avenir est garanti; mon mari a largement de quoi vivre, sans compter ce qu'il gagne dans son commerce; j'ai de mon côté quelques petites économies; avec cela je n'aurai plus aucun souci et je pourrai mener la vie régulière que j'ai toujours rêvée.

— Et vous ne regretterez pas...

— Quoi? mon théâtre? J'y ai du succès aujourd'hui; mais vous connaissez le public : on lui plaît aujourd'hui, on lui déplaît demain. Mes camarades? sauf deux ou trois, elles me détestent et seront enchantées de me voir partir. Il n'y aura que les bons amis comme vous que je regretterai... eh bien, je leur garderai un bon souvenir et j'espère qu'ils ne m'oublieront pas tout à fait...

— Oh! ma chère Antonia...

Gaston allait achever sa phrase, lorsque la voix du garçon de théâtre se fit entendre dans le couloir :

— Mesdames!... le deuxième acte!

Antonia fit un saut :

— Le deuxième acte?... déjà! Il y a longtemps que je devrais être partie...

Elle se tourna vers le jeune homme.

— C'est votre faute, s'écria-t-elle gaiement... Vous me faites bavarder depuis une heure... Allons, filez vite! que je me déshabille...

En disant cela, l'actrice le poussa doucement vers la porte, et comme Gaston, silencieux, hésitait à sortir, elle lui tendit la main :

— Adieu! fit-elle... à moins que je ne vous revoie avant le grand jour. C'est mardi. Si d'ici là, vous avez occasion de venir me dire un petit bonjour, vous serez le bienvenu.

Et elle referma la porte sur lui.

L'auteur de *Romulus* resta quelques instants dans le couloir, en proie à une émotion dont il ne se rendait pas très bien compte.

Mais il faut croire que le lendemain il avait vu clair dans ses sentiments, car il se représenta dans la loge d'Antonia un peu avant l'heure où la petite bouquetière entrait en scène.

Il poussa la porte entrebaillée et surprit l'actrice, au moment où elle ajustait son corsage.

Antonia poussa un cri.

— Déjà vous! fit-elle... mais je ne suis pas habillée!

— Raison de plus! répondit cavalièrement Gaston de Rivesaltes.

Et avec une hardiesse qui avait dû être préméditée, il appliqua un baiser sur l'épaule à demi couverte de la jeune femme.

Celle-ci se redressa, scandalisée;

— Ah non!... fit-elle... pas cela!

Gaston resta saisi; elle continua :

— Je vous ai reçu hier loyalement, en ami, parce que je vous considérais comme un homme d'honneur... mais si vous me prenez, vous, pour ce que je ne suis pas...

— Ma chère amie...

— Oh! il n'y pas « d'amie » qui tienne... Les confidences que je vous ai faites auraient dû vous prouver que j'ai droit à quelque estime; si vous ne le sentez pas, j'en suis fâchée pour vous...

— Mais enfin...

— Non! mon cher, non! On ne se conduit pas ainsi avec une honnête femme... et si vous n'êtes pas venu pour autre chose, vous pouvez vous retirer.

— Écoutez-moi...

Antonia reprit avec calme, mais d'une voix qui ne souffrait pas de réplique :

— Veuillez vous retirer.

Gaston se retira.

Et il s'aperçut alors qu'Antonia était plus charmante que jamais et qu'il ne l'avait jamais tant aimée.

IV

Le supplice du plus fidèle spectateur de la *Sirène de Bougival* touchait à sa fin.

Vingt-quatre heures encore, et Praberneau allait devenir, à la face de Dieu et devant les hommes, l'époux légitime de la petite bouquetière.

Toutes les formalités nécessaires avaient été accomplies à la mairie et à l'église. Antonia n'avait plus qu'à remettre au curé de sa paroisse le billet de confession sans lequel le sacrement n'aurait pas pu lui être conféré. Par un de ces scrupules honorables qui n'étaient pas rares chez elle, Antonia avait voulu que ce billet fût parfaitement mérité, autrement dit elle avait tenu à se confesser avec toute la conscience possible.

C'est dans cette intention qu'elle se rendit à Notre-Dame de Lorette.

Que dit-elle au prêtre? C'est ce que nous ne

saurions révéler. Le secret de la confession est chose sacrée et, si expansive que se fût montrée Antonia au sortir de l'église, nous n'aurions pas cherché à savoir de quelle façon elle avait ouvert son âme au digne prêtre chargé d'y porter la lumière... mais nous apprîmes, malgré nous, en traversant le foyer des Délassements-Lyriques, un détail qui a sa place marquée dans cette histoire.

— Croirais-tu, ma chère, disait Antonia à son amie Sophie, que je suis obligée d'y retourner demain matin!

— A l'église?

— Mais oui! J'ai eu la bêtise de dire au curé que je jouais ce soir pour la dernière fois...

— Eh bien, puisque c'est pour la dernière fois?...

— « Ça ne fait rien, m'a-t-il dit. Je ne peux pas vous donner l'absolution quand je sais que vous allez vous livrer encore à une profession que l'Église condamne. Jouez ce soir, puisque votre engagement vous en fait un devoir; mais revenez demain matin : votre confession pourra alors être complète et vous serez purifiée définitivement. »

Et voilà comment Antonia, qui s'était couchée à deux heures du matin, le jour où elle

joua pour la quatre cent soixante-douzième et dernière fois la *Sirène de Bougival*, se leva six heures après pour se rendre de son pas léger à Notre-Dame de Lorette.

Une nouvelle épreuve l'y attendait sous les traits de Gaston de Rivesaltes qui, après l'avoir suivie à la sortie du théâtre, avait passé la nuit sous ses fenêtres et se retrouvait devant elle au moment où elle allait franchir le seuil de l'église.

Depuis huit jours, la passion du pauvre garçon s'était manifestée sous toutes les formes. Il avait écrit des lettres, il était allé épancher sa douleur dans le sein compatissant de Sophie de la Tournelle... Peines perdues! Antonia était restée inflexible et, comme elle le disait à son amie, rien ne pouvait la décider à tromper la confiance de l'honnête Praberneau.

En apercevant Gaston, blanc comme son plastron — le malheureux n'avait pas quitté l'habit qu'il portait la veille aux Délassements — Antonia eut un mouvement de pitié; mais elle se contint et d'une voix grave et triste :

— Écoutez, dit-elle à Gaston, je vous assure que vous me faites beaucoup de peine. Si je n'avais pas engagé ma parole et si je ne me considérais pas déjà comme mariée, je serais

peut-être capable de vous écouter encore... Mais il est trop tard; dans deux heures, je serai Madame Praberneau... En ce moment, on m'attend pour recevoir ma confession suprême... Adieu, mon ami; oubliez-moi comme je vais vous oublier moi-même.

Et ayant dit ces mots, elle entra dans l'église.

Elle en sortit transfigurée.

La grâce l'avait véritablement touchée de son aile et c'est avec une ferveur tout à fait édifiante qu'elle avait promis au curé...

Mais nous avons dit que cet entretien ne nous appartenait pas.

V

A onze heures précises, deux voitures de louage entraient dans la cour de la mairie du IXe arrondissement.

Antonia occupait la première avec sa tante et ses deux témoins : le directeur des Délassements-Lyriques, M. Chaumoncel, et un ancien officier que la veuve du lieutenant Balizan avait retrouvé à Vaugirard.

Dans la seconde voiture, M. Praberneau faisait face au propriétaire de l'Hôtel des voya-

geurs et à un boutiquier de la rue de Lyon, qui avait bien voulu remplir, comme son voisin, les fonctions de témoin.

La cérémonie se passa très simplement. C'est à peine si, en récitant les formules d'usage, le maire fit semblant de remarquer la future. Madame Balizan eut beau soutenir qu'il avait souri en prononçant ces mots : « Mademoiselle Julie Anna Cruchot, consentez-vous à prendre pour époux... etc. », il demeura acquis que l'officier de l'état civil s'était montré digne de ses solennelles fonctions.

En sortant de la mairie, les mariés se dirigèrent vers l'église.

La cérémonie religieuse devait avoir, comme la précédente, un caractère essentiellement privé. Elle devait s'accomplir dans une chapelle des bas côtés. Antonia, qui avait revêtu pour la circonstance une toilette gris perle très simple, quoique élégante, s'était refusée à occuper le milieu de l'église.

— Si j'étais en blanc, avait-elle dit, je serais la première à le demander... mais, dans ma position, ce serait de mauvais goût !

De même, on n'avait pas envoyé d'invitations; mais les camarades de l'actrice avaient tenu à être témoins de son bonheur, ainsi qu'un assez grand nombre de curieux et quelques

courriéristes de théâtre qui voyaient dans cette cérémonie la matière d'un piquant « écho ».

L'église était donc presque pleine, quand madame Praberneau y fit son entrée au bras de l'honnête marchand de bois.

Après la bénédiction, les mariés se rendirent à la sacristie, et leurs amis les y suivirent.

Parmi ceux-ci, on ne put s'empêcher de remarquer Flambardet pour le tact dont il ne se départit pas plus à l'église qu'au théâtre; alors qu'on prodiguait les embrassements à la nouvelle mariée et que Sophie, pour ne citer qu'elle, accablait Antonia de ses tendresses larmoyantes, Flambardet passa majestueusement devant le couple nouvellement uni et s'inclinant très bas :

— Madame, dit-il, à Antonia, je vous présente mes respectueux hommages.

A ce moment, les yeux de Sophie de la Tournelle se portèrent sur un personnage qui se dissimulait dans un coin de la sacristie. C'était ce malheureux Gaston. Le pauvre jeune homme avait voulu revoir encore une fois celle qui était définitivement perdue pour lui, et il la contemplait de loin avec une expression si douloureuse que la bonne Sophie en fut touchée. Elle profita d'un moment où M. Praberneau recevait les félicitations élo-

quentes d'Adolphe Beauvisage, pour se pencher à l'oreille de son amie :

— Regarde, dit-elle à Antonia... Il est là, près de la porte... Comme il est pâle! Ça fait pitié... Tu devrais lui dire une bonne parole...

Antonia regarda... et se frayant un chemin à travers le cohue des complimenteurs, elle alla droit à Gaston de Rivesaltes.

En la voyant s'approcher, le pauvre garçon faillit s'évanouir. Antonia lui prit la main :

— Écoutez, dit-elle... Je suis une honnête femme et je ne retire rien de ce que je vous ai dit : vous ne me ferez pas manquer à mes devoirs...

Gaston voulut parler.

— Seulement, ajouta-t-elle en baissant la voix, je veux que mon mari me soit fidèle, et s'il me trompe... c'est avec vous que je me vengerai!

UN SECRÉTARIAT

La scène se passe dans le cabinet de M. Alfred Morsalin, secrétaire général du théâtre des Fantaisies-Comiques.

Il est une heure de l'après-midi.

Louis, le garçon attaché au secrétariat, est seul dans le cabinet. Il dépose sur le bureau de son chef un gros paquet de lettres et de journaux.

MORSALIN, entrant. — Ah! ah!... ça commence déjà?

LOUIS. — Oh! oui, monsieur! J'ai eu beau leur dire qu'on ne donnait plus de places... il n'y a pas eu moyen de les renvoyer; ils sont enragés. C'est comme la grosse dame d'hier!...

MORSALIN. — Elle est revenue?

LOUIS. — Je crois bien! Elle était chez le concierge depuis onze heures; je lui ai dit que vous ne seriez pas ici de toute la journée.

MORSALIN. — Vous avez bien fait.

LOUIS. — Il y a aussi ce grand qui boite... vous savez bien?... il est venu l'autre jour avec une

dame... je ne me rappelle jamais son nom... il porte un lorgnon bleu...

MORSALIN. — Ah!... Latorille?

LOUIS. — Oui... c'est cela... Vaborille.

MORSALIN. — Mais il ne boite pas!

LOUIS. — Tiens! il m'a semblé qu'il boitait

MORSALIN. — Pas le moins du monde.

LOUIS. — Enfin, ça ne fait rien... Il m'a laissé une lettre pour vous; elle est là avec les autres.

MORSALIN. — Bon!

Pendant ce colloque, Morsalin a accroché son chapeau à une patère et a échangé sa jaquette contre une veste qu'il a prise dans une grande armoire où se trouvent aussi une cuvette, un pot à eau et divers objets de toilette. Il referme la porte de l'armoire et vient s'asseoir à son bureau.

LOUIS. — Vous allez me donner les réponses?

MORSALIN. — Oh! mais non! J'ai autre chose à faire!... Plus tard, les réponses! Et, vous savez? que personne n'entre avant trois heures!

LOUIS. — Bien, monsieur.

Il sort.

MORSALIN. — Je n'aurai jamais le temps de faire mes *échos*... (Il ouvre quelques journaux.) Voyons un peu ce que disent messieurs mes confrères... (Lisant.) « Meilhac et Halévy ont lu hier aux Variétés... » Trop tard, mon bonhomme! C'est annoncé partout depuis trois

jours! (Il prend un autre journal.) « Nous apprenons avec plaisir que madame Nilsson rentrera prochainement... » Oui... en 1885... Sont-ils naïfs! « Nous sommes en mesure d'affirmer que Victorien Sardou... » Je crois bien! C'est moi qui ai donné la nouvelle!... « C'est de la bouche même de l'éminent auteur... » Parbleu! va donc! ne te gêne pas!... « On peut compter que l'œuvre nouvelle du jeune académicien... » Le jeune académicien!... Ils m'ont copié mot pour mot!...

UNE VOIX AU DEHORS. — ... Mais puisque je suis venu avec lui!

On ouvre la porte.

LA VOIX. — Vous voyez bien!

Chaudfroid apparait sur le seuil de la porte.

MORSALIN, se levant. — Qu'est-ce qu'il y a donc?

CHAUDFROID. — C'est ton mameluck qui voulait me soutenir que tu n'étais pas là!

MORSALIN. — C'était sa consigne.. J'ai à travailler...

CHAUDFROID. — Très bien... mais on reconnait son monde, alors! Et qu'est-ce que tu fais de beau?

MORSALIN. — Oh! pas grand'chose... mon courrier... As-tu des nouvelles à me donner?

CHAUDFROID. — On dit que Sardou...

MORSALIN. — Connu ! c'est de moi...

CHAUDFROID. — Ah!

MORSALIN. — Ils m'ont tous reproduit, sans me citer, naturellement. Quelques-uns ont encore essayé d'arranger la chose, mais Fortunatus n'a pas pris cette peine; c'est textuel, mon cher !... mot pour mot !

CHAUDFROID. — Ça ne m'étonne pas. Quand j'étais au *Strapontin*, il s'appropriait toutes mes nouvelles. A propos, tu peux annoncer qu'on va jouer la *Petite Lucrèce* aux Bouffes... Je viens de rencontrer Évariste et Valfleury.

MORSALIN, haussant les épaules. — Et ils t'ont dit?... Mais on ne la jouera jamais, leur pièce !...

CHAUFROID. — Pourtant...

MORSALIN. — Jamais! Voilà bien deux ans qu'ils en parlent à tout le monde... personne n'en veut. D'abord, elle n'est pas faite.

CHAUDFROID. — C'est une raison...

MORSALIN. — J'en sais quelque chose... Ils m'ont proposé de la faire avec eux... Trézard en était aussi... Ça n'est pas venu; ça ne viendra jamais.

ROBINET, entrant. — Je ne vous dérange pas?

MORSALIN. — Ah! c'est ce gêneur de Robinet. Qu'est-ce que tu veux?

ROBINET. — Une loge pour ce soir... Y a-t-il moyen?

MORSALIN. — Mais oui!... (Il signe un coupon et le lui donne.) Tiens!

CHAUDFROID. — Mâtin! comme tu le gâtes!... Ça ne va donc pas?

MORSALIN. — Heu!... Nous avons fait huit cents francs hier.

CHAUDFROID. — C'est encore trois cents francs de plus qu'au Prytanée.

ROBINET. — Il fait si chaud!

MORSALIN. — Oui... eh bien, file!

ROBINET. — Au revoir.

Il sort.

CHAUDFROID. — Quel type!

MORSALIN. — Ah! ne m'en parle pas... J'en ai plein le dos!

La porte s'ouvre brusquement et une petite femme se précipitant derrière Morsalin lui bouche les yeux.

LA PETITE FEMME, d'une voix flûtée. — Qui est-ce?

MORSALIN. — Allons bon! à l'autre, maintenant!

LA PETITE FEMME, même jeu. — Qui est-ce?

MORSALIN. — Veux-tu me lâcher!

LA PETITE FEMME. — Pas avant que tu m'aies donné deux places.

MORSALIN. — Tiens!... et fiche-moi la paix!

LA PETITE FEMME. — Oui, mon ange!

Elle l'embrasse et se sauve en riant.

MORSALIN. — J'espère qu'on va me laisser un peu tranquille, à présent!

LOUIS, entrant. — Monsieur...

MORSALIN. — Qu'est-ce encore?

LOUIS. — C'est un monsieur qui veut vous parler à toute force... je lui ai dit que vous ne receviez pas.

MORSALIN. — Eh bien, alors!

LOUIS. — Mais il a tellement insisté... il prétend que c'est pour une affaire personnelle... voici sa carte.

MORSALIN, examinant la carte. — « Georges de Serquigny. » Connais pas! (à Louis.) Faites entrer.

CHAUDFROID, se levant. — Je te laisse... je reviendrai te prendre tout à l'heure.

MORSALIN. — C'est cela...

Chaudfroid croise près de la porte un monsieur fort bien mis qui se présente avec un très grand air.

MORSALIN. — Monsieur Georges de Serquigny?

LE MONSIEUR, s'inclinant. — Oui, monsieur.

MORSALIN, lui indiquant un siège. — Veuille prendre la peine...

M. DE SERQUIGNY. — Merci bien... je ne veux pas vous retenir longtemps... je sais que vos instants sont comptés... (Il s'assied.)

MORSALIN. — En effet...

M. DE SERQUIGNY, avec importance. — Voici ce qui m'amène : je suis représentant de la compagnie la *Vigilante*, et l'on m'a prié...

MORSALIN. — La *Vigilante*... c'est une compagnie d'assurances?

M. DE SERQUIGNY. — Non, monsieur... non! Compagnie d'affichages... Nous avons le monopole de toutes les annonces sur les pontons des bateaux-omnibus, et à cette occasion...

MORSALIN, brusquement. — Ah! bon!... je comprends... mais nous ne faisons pas d'annonces!

M. DE SERQUIGNY, souriant finement. — Vous pouvez en faire...

MORSALIN. — Non.

M. DE SERQUIGNY. — Votre voisin M. Trubert nous a pris un abonnement, et il pourra vous dire que notre système d'affichage diurne et nocturne...

MORSALIN, se levant. — C'est inutile, monsieur... Nous n'en avons pas besoin.

M. DE SERQUIGNY. — Je sais bien que vos succès vous dispensent de toute réclame; pourtant une publicité intelligemment comprise...

MORSALIN. — Je vous dis que nous n'en avons pas besoin !

M. de Serquigny a tiré de sa poche un plan qu'il déploie sur le bureau de Morsalin.

M. DE SERQUIGNY. — Permettez-moi, au moins, de vous expliquer en quoi consiste le système...

MORSALIN, repoussant le plan. — Je le connais.

M. DE SERQUIGNY, souriant. — Vous m'étonnez, car notre monopole...

MORSALIN. — Voyons, monsieur, ne perdez pas votre temps, et ne me faites pas perdre le mien !

M. DE SERQUIGNY. — C'est différent... je me retire. (Il replie son plan.) Je vous demanderai alors de vouloir bien me donner deux places pour ce soir...

MORSALIN, sèchement. — Impossible.

M. DE SERQUIGNY. — Deux places quelconques...

MORSALIN. — Nous n'en donnons pas.

M. DE SERQUIGNY. — Ce n'est pas ce qu'on m'avait dit... et, d'après la chaleur, je supposais...

MORSALIN, agacé. — Ah !

M. DE SERQUIGNY. — Enfin, monsieur... je n'insiste pas ; j'espère être plus heureux une autre fois... Si vous me permettez de revenir...

MORSALIN, parcourant des lettres. — Oui... oui... un autre jour.

M. DE SERQUIGNY. — Au revoir, monsieur...

Il sort.

MORSALIN, seul. — Je n'aurai jamais le temps de signer mes billets.

Une porte s'ouvre derrière Morsalin. — C'est celle du cabinet directorial.

LAFERNET, passant sa tête. — Dites-donc, Alfred, vous avez envoyé la réclame au *Paris-Cascade* ?

MORSALIN. — Je m'en occupe.

LAFERNET. — Bon !

La porte du directeur se referme — l'autre se rouvre.

UNE VIEILLE DAME entrant, suivie d'une jeune fille laide, chétive et mal habillée. — Avance, mon enfant ; n'aie pas peur.

MORSALIN, levant les yeux. — Qu'est-ce que vous demandez, madame ?

LA VIEILLE DAME. — Monsieur Alfred Morsalin.

MORSALIN. — C'est moi.

LA VIEILLE DAME. — Si vous voulez bien prendre connaissance...

Elle lui remet une lettre.

MORSALIN, parcourant la lettre à voix basse. —

« Mon cher ami, je vous recommande... » (Haut.) Eh bien, de quoi s'agit-il, madame?

Il se met à écrire.

LA VIEILLE DAME. — Mon Dieu! monsieur... j'ai appris que vous cherchiez une bonne chanteuse pour votre nouvelle pièce et comme nous avons un parent qui est très lié avec votre ami, nous l'avons prié de vouloir bien...

MORSALIN. — Oui... Vous voudriez faire engager mademoiselle... (La regardant.) c'est votre fille?

LA VIEILLE DAME. — C'est-à-dire, elle est comme ma fille... c'est moi qui l'ai élevée... elle est la fille de ma sœur... ses parents ayant perdu toute leur fortune, je me suis chargée...

MORSALIN. — Bon! bon! Où a-t-elle fait ses études?

LA VIEILLE DAME. — A Amiens, chez les sœurs Saint-Joseph de...

MORSALIN. — Vous ne me comprenez pas. Je vous parle de ses études musicales... Elle n'a pas été au Conservatoire?

LA VIEILLE DAME. — Non! monsieur... je n ai pas voulu; c'est trop *mêlé*.

MORSALIN, riant. — Mais ici aussi c'est *mêlé!*

LA VIEILLE DAME. — Oh! ça ne fait rien, monsieur, elle s'habituera... Elle a déjà joue et chanté en public... (Se tournant vers la jeune

fille.) Voyons, chante à monsieur cet air que tu nous as dit l'autre jour... tu sais bien? (Fredonnant.) « *Ah! je ris de me voir si belle en ce miroir...* » Va! n'aie pas peur, monsieur ne te mangera pas...

LA JEUNE FILLE. — Mais je n'ai pas ma musique!

LA VIEILLE DAME. — Tu n'en as pas besoin... Allons, va!

LA JEUNE FILLE, chantant d'une voix aiguë :

« Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme,
» Si c'est un grand seigneur et comment... »

MORSALIN, se retenant de rire. — Cela suffit, mademoiselle... Je vois ce que vous savez faire.

LA VIEILLE DAME. — Alors, monsieur, vous l'engagez?

MORSALIN, même jeu. — Oh! pas encore.... Les engagements ne se font pas si vite.

LA VIEILLE DAME. — Mais, monsieur, si vous avez besoin en ce moment...

MORSALIN. — Non, madame... notre troupe est au complet... Plus tard, je ne dis pas... nous verrons...

LA VIEILLE DAME. — Est-ce que vous ne pourriez pas nous fixer une époque?

MORSALIN. — C'est bien difficile... Donnez-moi toujours votre adresse... on vous écrira.

LA VIEILLE DAME, à la jeune fille. — Alice, donne une carte à monsieur.

MORSALIN, se levant et prenant la carte. — Merci bien, mademoiselle.

LA VIEILLE DAME. — Vous penserez à nous, n'est-ce pas, monsieur?

MORSALIN. — Soyez tranquille.

LA VIEILLE DAME. — Allons-nous-en, Alice... Monsieur, je vous salue bien.

Elle va pour entrer chez le directeur

MORSALIN, vivement. — Non !.. l'autre porte !.. à votre droite... (Il va l'ouvrir — la vieille dame passe devant lui.) Suivez le couloir... c'est cela.

Il va pour refermer la porte.

UN MONSIEUR, entrant. — Pardon !... Monsieur le secrétaire, s'il vous plaît ?

MORSALIN. — Il n'y est pas !

LE MONSIEUR, surpris. — Mais...

LOUIS, accourant derrière le monsieur et faisant des signes à Morsalin. — Si ! c'est M. Lafernet qui m'a dit de vous amener monsieur... Monsieur vient réclamer un manuscrit.

MORSALIN, avec humeur. — A quel nom, monsieur ?

LE MONSIEUR, — Urbain Haudrian.

MORSALIN. — Comment ?

LE MONSIEUR. — Haudrian... par une H... H, a, u... d, r, i, a, n... Haudrian.

MORSALIN, cherchant dans un répertoire. — Je ne vois pas ce nom là... Quel est le titre de la pièce ?

LE MONSIEUR. — *Filippo Fratelli.*

MORSALIN. — Hein ?

LE MONSIEUR, détachant chaque syllabe. — *Filippo Fratelli.*

MORSALIN. — Ah ! bon !

Il ouvre un carton et en sort une pile de manuscrits.

LE MONSIEUR. — C'est un acte en vers... de 53 pages... une couverture bleue... (Se précipitant sur un manuscrit.) Tenez... le voilà... (Il le regarde.) Ah ! non ! (Il le rejette et veut en prendre un autre...) C'est peut-être celui-là.

MORSALIN. — Laissez-moi chercher, monsieur.

Il bouleverse tous les cartons.

LE MONSIEUR, inquiet. — Vous devez l'avoir, pourtant.

MORSALIN. — Sans doute... à moins qu'il ne soit resté chez le directeur.

LE MONSIEUR. — J'en viens !

MORSALIN. — Ou chez le concierge.

LE MONSIEUR. — C'est impossible... Il y a

plus d'un an que je l'ai déposé... Je suis déjà venu trois fois... On m'a dit qu'on avait dû le lire.

MORSALIN. — Enfin, monsieur, je n'ai pas le temps de le chercher en ce moment-ci... Si vous voulez bien repasser...

LE MONSIEUR. — C'est que j'ai aussi une pièce en quatre actes : *Bianca Lorbano*... Pourriez-vous voir...

MORSALIN. — Non, monsieur... Je n'ai pas le temps... Repassez ou écrivez.

LE MONSIEUR. — Bien, monsieur... Je repasserai.

Il va pour entrer chez le directeur.

MORSALIN, vivement. — Non ! l'autre porte... à votre droite.

LE MONSIEUR. — Ah ! pardon !..

Il salue et sort

MORSALIN. — Il faudra que je fasse enlever cette porte-là !

LOUIS. — Vous n'oubliez pas mes réponses, monsieur ? Le couloir est déjà plein de monde.

MORSALIN. — Attendez un peu... Je vous appellerai.

Louis se retire. Morsalin signe fiévreusement une quantité de billets.

ROSE LYS, montrant sa tête dans l'entre-baillement de la porte. — Y en a-t-il pour moi?

MORSALIN. — Ah! c'est vous?... Entrez donc!

Il se lève et va à elle.

ROSE LYS. — Vous savez que je viens vous demander une foule de faveurs.

MORSALIN, riant. — En échange de quoi?

Il lui prend les mains.

ROSE LYS. — A bas les pattes... (Elle le pousse vers son bureau.) Voyons, dépêchez-vous... Il me faut une loge!

MORSALIN, prenant un air grave. — Oh! oh! c'est beaucoup!

ROSE LYS, câline.. — Ah! voyons... mon petit Alfred...

MORSALIN, vivement. — Alfred!... Elle m'a appelé Alfred!!

Il la lutine.

ROSE LYS. — Voulez-vous finir!...

MORSALIN. — Un baiser!... un baiser en échange de la loge!!.. (Il agite le coupon. — Rose Lys s'en empare et s'échappe.) Ah! scélérate, va!

Il la poursuit. Rose Lys tourne autour des meubles. Il l'attrape.

ROSE LYS, criant. — Voulez-vous finir!... Laissez-moi... Alfred!... Oh!...

Pendant cette lutte, un monsieur est entré dans le cabinet.

LE MONSIEUR, timidement. — Pardon ! Je vous dérange peut-être ?

MORSALIN, se retournant vivement. — Qu'est-ce que vous voulez ?

LE MONSIEUR. — Excusez-moi si...

Rose Lys s'esquive en riant.

MORSALIN, brusquement. — C'est pour des places ?..

LE MONSIEUR. — Oui, monsieur ; j'ai osé espérer...

MORSALIN. — Des places pour vous ?

LE MONSIEUR. — Pour moi... c'est-à-dire pour les miens, car personnellement...

MORSALIN. — Enfin, vous demandez des places... A quel titre ?

LE MONSIEUR, surpris. — Plaît-il ?

MORSALIN. — Je vous demande à quel titre vous venez demander des places. Vous êtes journaliste?

LE MONSIEUR, tressaillant. — Oh! non, monsieur... nullement ! Je n'ai jamais tenu une plume, et je serais très embarrassé s'il me fallait...

MORSALIN. — Alors, je ne puis rien vous donner...

LE MONSIEUR. — Pourtant, M. Gondinet m'avait dit...

MORSALIN. — C'est M. Gondinet qui vous envoie?

LE MONSIEUR. — Sans doute! autrement, vous pensez bien que je ne me serais pas permis...

MORSALIN. — Bon! (Il s'assied à son bureau.) Donnez-moi votre lettre... (Le monsieur le regarde d'un air étonné.) Est-ce que M. Gondinet ne vous a pas remis de lettre?

LE MONSIEUR. — Il ne m'a rien remis du tout.

MORSALIN, furieux. — Qu'est-ce que vous me dites, alors?

LE MONSIEUR, ahuri. — Quoi?

MORSALIN, criant. — Vous me dites que c'est Gondinet qui vous envoie.

LE MONSIEUR, criant plus fort. — Oui... mais il ne m'a pas donné de lettre!... Je l'ai vu à Limoges... nous sommes compatriotes... Il m'a dit : quand vous voudrez des places de théâtre...

MORSALIN. — Eh bien, que M. Gondinet nous écrive!

LE MONSIEUR, doucement. — Ah! il faut qu'il vous écrive?

MORSALIN. — Certainement!... Vous com-

prenez, monsieur, je ne vous connais pas, moi!

LE MONSIEUR, piqué. — Ah! pardon!... je ne croyais pas avoir l'air d'un voleur...

MORSALIN. — Je ne vous dis pas...

LE MONSIEUR. — Ma famille est honorablement connue à Limoges, et si vous avez besoin de références...

MORSALIN, souriant. — Non, monsieur; seulement vous comprenez que nous ne pouvons pas donner de places sur une demande verbale; ce ne serait pas régulier.

LE MONSIEUR, s'inclinant. — C'est différent... Du moment que vos formes administratives ne vous permettent pas de procéder autrement, je ne veux pas m'insurger...

MORSALIN. — Priez M. Gondinet de vous remettre un mot.

LE MONSIEUR. — Mais c'est que je ne le verrai pas...

MORSALIN. — Écrivez-lui.

LE MONSIEUR. — Où cela? Je n'ai pas son adresse!...

MORSALIN. — Moi non plus.

LE MONSIEUR. — Alors, comment faire?

MORSALIN, s'échauffant. — Faites ce qu'il vous plaira. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi?

LE MONSIEUR, très doux. — Pardon, monsieur... Je vois que nous ne nous entendons pas... je comprends, j'excuse votre irritation.

MORSALIN. — Monsieur!

LE MONSIEUR. — Mais veuillez vous mettre un instant à ma place... Croyez-vous que je sois bien aise de ne pas avoir de billets, alors qu'on m'en a formellement promis?...

MORSALIN. — Ça ne me regarde pas!

LE MONSIEUR. — Comment! le service des billets ne vous regarde pas?... Vous n'êtes donc pas secrétaire?

MORSALIN, furieux. — Si, monsieur; mais je ne suis pas obligé de vous faire comprendre...

LE MONSIEUR. — Vous ne pouvez pas me donner un simple renseignement?... Je ne vous demande pas autre chose... je vous prie de me faire savoir...

MORSALIN. — Ah! tenez, monsieur... finissons-en. Qu'est-ce qu'il vous faut?

LE MONSIEUR. — Je veux savoir où demeure...

MORSALIN, criant. — Mais non! je vous demande combien il vous faut de places.

LE MONSIEUR. — Ah! (Il réfléchit.) Ce que vous voudrez.

MORSALIN, signant un billet avec rage. — Tenez!

LE MONSIEUR. — Monsieur, je vous prie d'agréer mes sincères remerciements.

MORSALIN. — Oui... Bonjour!

LE MONSIEUR. — J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il sort

CHAUDFROID, entrant. — Eh bien, me voilà... Es-tu prêt?

MORSALIN. — Une minute!... (Il continue à signer ses billets.)

CHAUDFROID, le regardant. — J'espère!... Il y en a aujourd'hui!

MORSALIN. — Hélas! (Il sonne. — Louis entre.) Tenez, voilà vos réponses.

LOUIS. — Mais c'est que j'ai d'autres lettres...

MORSALIN. — Trop tard...

LOUIS. — En voici une qu'on m'a recommandée spécialement... c'est d'un journal.

MORSALIN. — Voyons! (Il décachète la lettre.) « *Le Moniteur de la Savonnerie...* » (La déchirant.) Qu'il se fouille!

LOUIS. — Et il y a plusieurs personnes qui demandent à vous voir.

MORSALIN. — Je suis parti.

LOUIS. — La grosse dame d'hier est revenue.

MORSALIN. — La grosse dame! (A Chaudfroid.) Filons!

LOUIS. — Elle va vous arrêter au passage.

CHAUDFROID. — Passe par chez Lafernet! (Il ouvre la porte.) Tiens! il n'y est pas... Dépêchons-nous!

MORSALIN. — Attends un peu... (Il court à son armoire-toilette, — se ravisant.) Ah! bah! tant pis! Je me laverai les mains chez Brébant.

Ils disparaissent. — Au même moment, l'autre porte s'ouvre, et la grosse dame vient tomber dans les bras de Louis. Tableau.

PLUMAGEOT CONTRE LAFERNET

I

Huit heures sonnaient chez la petite Flore, c'est-à-dire qu'il était près de midi, — la pendule retardait comme toujours, — lorsque Géraldine vint réveiller sa maîtresse.

— Qu'est-ce que c'est? fit la petite Flore en se dressant d'un bond sur son lit.

Géraldine lui tendit un papier plié en quatre.

— Madame... c'est ça.

La petite Flore prit le papier.

— Quoi, ça?

Et elle lut :

« Extrait des minutes du greffe du Tribunal civil de première instance du département de la Seine, séant au Palais de Justice à Paris. — République Française — Au nom du peuple Français... »

La petite Flore regarda Géraldine :

— C'est pour cela que tu me réveilles?...

— Mais madame...

— Je ne m'en fiche pas mal, du peuple Français. Tiens! voilà ce que je lui dis, au peuple Français!...

Et avec un geste d'épaule adorable, la petite Flore se replongea sous sa couverture.

Géraldine avait ramassé le papier tombé à terre.

— Madame, dit-elle, vous avez tort, c'est sérieux... c'est une signification...

La petite Flore qui s'était tournée du côté de l'alcôve se redressa de nouveau :

— Ah! ça! veux-tu me laisser dormir?

— Bien! bien! comme vous voudrez... je dirai au monsieur qu'il s'en aille, voilà tout.

— Quel monsieur?

— Celui qui a apporté la signification.

— L'huissier?

— Oh! non! ce n'est pas un huissier... il est trop bien! C'est un homme d'une cinquantaine d'années, très comme il faut... Il paraît qu'il a absolument besoin de vous voir... dans votre intérêt... je lui ai dit que vous ne receviez pas... alors, il m'a dit : remettez-lui ce papier; elle comprendra.

— Je comprends qu'il t'a promis vingt francs et que tu ne veux pas les perdre...

— Oh! madame!

— Enfin! ça m'est égal... je suis réveillée, maintenant. Donne-moi mon peignoir.

Et la petite Flore sauta à bas du lit.

Mettre ses pantoufles, endosser son peignoir, passer dans son cabinet de toilette et revenir toute parfumée et poudrée, fut pour elle l'affaire d'un instant.

Cinq minutes après, Géraldine introduisait dans un boudoir orange et bleu le monsieur que sa maîtresse consentait à recevoir.

— Excusez moi, mademoiselle, dit celui-ci en entrant, de me présenter chez vous d'aussi bonne heure; mais il s'agit d'une affaire qui vous intéresse tout particulièrement; voici ma carte.

La petite Flore prit la carte, y jeta les yeux et aussitôt :

— Je m'en doutais! s'écria-t-elle d'une voix vibrante.

Le monsieur la regardait avec étonnement.

— Ah! vous êtes monsieur Tabourel, huissier?... Très bien joué! Mais vous perdez votre temps, mon cher... tout le mobilier est au nom de ma mère... ainsi, bonsoir!

Et faisant un demi-tour, elle se dirigea vers la porte.

Tabourel l'arrêta.

— Vous vous trompez, fit-il en souriant, je ne viens pas pour saisir votre mobilier.

— Pour quoi, alors?

— Je vous apporte une simple signification..

—Ah!... vous voyez bien!

— Attendez-donc!... et quelques conseils qui ne vous seront peut-être pas inutiles.

Ce mot de « conseils » rappela la petite Flore au sentiment de la situation. Du moment qu'on ne venait pas pour la saisir, elle n'avait pas besoin de crier.

— Monsieur, dit-elle en prenant un air digne, je vous remercie, mais je ne m'explique pas à quel titre...

Elle s'arrêta, marquant bien que le sens du discours était suspendu, précisément comme dans un lever de rideau où elle avait eu à dire la même phrase : « Je ne m'explique pas à quel titre... »

Et elle attendait que son interlocuteur l'interrompît, toujours comme dans le lever de rideau.

Heureusement pour elle, l'huissier avait la repartie prompte.

— A titre d'admirateur, répliqua-t-il; je vous ai applaudie assez souvent, mademoiselle, pour que vous ne vous étonniez pas de la sympathie que vous m'inspirez comme artiste... et comme femme.

Ces mots prononcés avec l'accent d'une conviction profonde désarmèrent la petite Flore.

— C'est différent, fit-elle; du moment que vous ne me prenez pas pour la première venue...

— Oh! mademoiselle!...

— Mettez-vous là et causons : qu'est-ce que vous vouliez me dire avec votre signification?

La petite Flore s'était jetée sur un divan L'huissier s'assit à côté d'elle.

— Je voulais d'abord vous engager à en prendre connaissance.

— A quoi bon? ça vient encore de cette vieille canaille de Lafernet, n'est-ce pas? Voilà trois mois qu'il me scie avec ses papiers timbrés... il peut bien m'en envoyer tant qu'il voudra; ce n'est pas cela qui me décidera à prendre son rôle!..

— C'est possible; mais en attendant M. Lafernet a obtenu un jugement contre vous.

— Un jugement!... quel jugement?

— Celui que je viens vous signifier. Vous n'avez-donc pas compris?... Vous avez été condamnée.

La petite Flore fit un soubresaut.

— Moi! condamnée?... Elle est forte, celle-là! Et par qui? et pourquoi?

— Condamnée par défaut... Vous n'avez pas comparu... il fallait comparaître...

— Pour me trouver face à face avec cet exploiteur de femmes? Il n'y a pas de danger! Je le lui ai dit à lui-même : Allez devant la justice, si ça vous plaît... ce n'est pas moi qui vous y suivrai... Ah! mais non! par exemple!... Ah! mais non!...

La petite Flore était très *montée;* elle trépignait, elle s'agitait... Tabourel lui prit les mains.

— Calmez-vous, lui dit-il, et écoutez-moi. Il faut d'abord que vous connaissiez le jugement rendu contre vous... Voulez-vous que je vous donne lecture des attendus?

La petite Flore n'était pas encore calmée.

— Lisez-moi tout ce que vous voudrez! fit-elle.

Et entre ses dents, pensant toujours à son directeur :

— Horreur d'homme, va!

Tabourel commença sa lecture :

« Entre Jean Étienne Lafernet, directeur du, etc...

» Et Zoé-Florentine Plumageot, dite Flore, artiste dramatique, demeurant, etc.

» Le tribunal, etc...

» Après en avoir délibéré, etc., etc.

» Attendu qu'aux termes d'un acte sous seing privé en date du 1er octobre 1877, Zoé Plumageot s'est obligée envers Lafernet à jouer en

chef, en double, en partage ou en remplacement... »

— Ce n'est pas vrai, jamais en remplacement !

— Laissez-moi lire !...

— Je n'ai jamais joué en remplacement et on ne m'y forcera pas... ah ! mais non !

L'huissier reprit :

« ... En remplacement et deux fois par jour au besoin (matinée et soirée)...

— Pourquoi pas la nuit aussi ? Pendant qu'on y est, on peut me forcer à jouer la nuit !

— De grâce, mademoiselle...

— Allez ! allez !

«... Dans la compagnie du théâtre des Fantaisies-Comiques, tous les rôles anciens et nouveaux qui lui seront distribués, sans en pouvoir refuser aucun, sous quelque prétexte que ce soit, et à paraître dans toute les cérémonies, dans toutes les pièces à spectacle... »

— Ah ! elles sont jolies, leurs pièces à spectacle !...

«... Lorsqu'elle en sera requise; »

— Dit-on aussi qu'il faut se mettre à moitié nue ?

« Attendu qu'elle s'est également obligée à assister à toutes les répétitions et à se conformer à tous les usages du théâtre et à tous les règlements...

— Comment donc ! mais tout de suite !

« Attendu qu'aux termes du même contrat les parties se sont soumises à l'exécution de cet engagement pendant toute sa durée, à peine d'une indemnité de dix mille francs, stipulée à titre de dédit, sans que la fixation de cette indemnité pût être regardée comme comminatoire ni être modérée sous aucun prétexte... »

— Allez toujours !

« Attendu que Zoé Plumageot a refusé d'exécuter ledit contrat, en n'acceptant pas le rôle qui lui était dévolu dans la pièce intitulée *le Trou de la serrure.* »

— Je crois bien ! dix lignes et pas de costume

« Qu'il est établi qu'après avoir été régulièrement convoquée aux répétitions de cette pièce, par les lettres d'avis ordinaires et par une sommation en date du 13 janvier 1879, elle a persisté à ne pas vouloir s'y rendre... »

— Tiens ! parbleu !

« Qu'ainsi Zoé Plumageot n'a pas exécuté l'engagement par elle contracté; que dès lors Lafernet est fondé à demander l'application de l'article 15 dudit engagement dont les clauses ont été ci-dessus mentionnées... »

— Dites donc ! est-ce que vous en avez encore pour longtemps ?

— J'ai fini :

« Attendu que d'ailleurs l'indemnité fixée à titre de dédit par ledit article n'a rien d'exagéré dans l'espèce... »

— Non ! presque rien !

« Qu'en effet le refus de Zoé Plumageot a eu pour résultat de retarder la représentation de la pièce mise à l'étude...

— Ils veulent dire : de retarder le four !

« Que Lafernet a dû engager spécialement pour remplir le rôle destiné à Zoé Plumageot une autre artiste... »

— Ah ! parlons-en, de celle-là !

« Dont il a été obligé de subir les conditions onéreuses... »

— Oui, trente francs par mois...

« Attendu, en conséquence, que la demande de Lafernet est de tous points fondée;

» Par ces motifs:

» Donne défaut contre Zoé Plumageot,

» Et la condamne à payer à Lafernet à titre de dommages-intérêts, pour le préjudice à lui causé, la somme de dix mille francs avec les intérêts à partir du jour de la demande,

» Et la condamne aux dépens. »

— C'est tout ?

« Ainsi jugé et prononcé à l'audience de la première chambre du tribunal civil de la Seine, tenue publiquement... »

— Ah ! non ! assez !... Je vous dispense du reste.

La petite Flore s'était levée.

Tabourel, toujours assis sur le divan, se tourna vers elle :

— Vous vous en allez ? dit-il.

— Ce n'est donc pas fini ?

— C'est fini... si vous voulez. Acceptez-vous le jugement ?

— Qu'est-ce que j'aurai à faire, si je l'accepte ?

— Vous aurez à payer dix mille francs... et les frais.

La petite Flore eut un beau mouvement :

— Eh bien, voilà tout ! on les leur paiera, leurs dix mille francs, et dix mille sous avec, si ça leur fait plaisir ! Ce serait malheureux qu'une femme, dans ma position, n'eût pas le moyen de les trouver, ces dix mille francs ; j'en trouverai vingt, j'en trouverai trente...

— C'est différent, fit Tabourel, je n'ai plus qu'à me retirer. J'avais espéré pour vous que vous feriez opposition ou que vous en appelleriez, et j'aurais été heureux de vous servir en cette circonstance...

— Vous êtes bien aimable...

— Mais puisque vous préférez vous acquitter envers M. Lafernet...

La petite Flore bondit :

— Je ne lui dois rien !

— Permettez ! vous lui devez actuellement dix mille francs...

— Dix mille claques !... Payer un sou à cet homme-là ? vous ne le voudriez pas !

— Vous venez de me dire que vous consentiez.

— Jamais de la vie !

— Vous acceptez le jugement...

— Je l'accepte, quant aux juges... Je leur paierai tout ce qu'il faudra, aux juges ; ils ne sont pas au courant de l'affaire, ils ont cru tout ce qu'on leur racontait... je ne leur en veux pas. Mais quant à Lafernet, je lui dis : Flûte !

— Vous oubliez que le jugement est rendu en sa faveur...

— Je m'en moque bien, de son jugement. Il peut s'en faire des faux-cols...

— Alors, vous ne paierez pas ?

— Certainement non !

— Nous sommes d'accord.

Et Tabourel se rassit.

— Voyons, fit-il, causons sérieusement. Voulez-vous faire opposition ?

Et comme la petite Flore ne comprenait pas, il lui expliqua que le jugement ayant été rendu par défaut, elle était en droit de faire

revenir la cause devant les mêmes juges.

— A quoi bon? répliqua la petite Flore; si ce sont les mêmes juges, ils rejugeront de la même façon.

Sur cette réflexion, qui indiquait que la petite Flore commençait à se rendre compte de sa situation, Tabourel la mit au courant de la marche à suivre pour interjeter appel du jugement rendu. Il fallait laisser passer les délais d'opposition et constituer un avoué, chez lequel la petite Flore élirait domicile.

Cette perspective la fit rire.

— Moi! aller m'installer chez un homme que je ne connais pas? Je vous trouve encore drôle, vous!... Enfin, ça m'est égal; j'irai tout de même, si le prince y consent.

Tabourel eut quelque peine à lui faire comprendre qu'il s'agissait d'un domicile purement fictif.

— Tant pis, dit-elle, ça m'aurait amusée.

Pour le second point, le choix d'un avocat, la petite Flore n'hésita pas un instant et demanda à Tabourel quel était le meilleur avocat. C'était celui qu'elle voulait prendre.

Là encore, il fallut lui expliquer qu'il n'y avait pas de « meilleur avocat », que ces messieurs étaient tous aussi bons les uns que les autres et que la seule distinction à établir entre

eux consistait dans le nombre plus ou moins grand de leurs affaires. Ceux qui étaient très occupés se faisaient payer très cher; les autres étaient moins exigeants ou ne l'étaient pas du tout.

— Mais, au fait, dit la petite Flore, j'en connais, des avocats!

— Vous devez en connaître.

— Ce monsieur que je vois toujours chez Blanche d'Annecy, c'en est un, je crois?

— Comment s'appelle-t-il?

— Albert!

— Albert... quoi?

— Attendez donc! Elle m'a dit son nom une fois... c'est un nom d'oiseau... Moineau... Rossignol... Pinson... Ah! Loriot!... c'est cela!... Albert Loriot.

— Ah! oui... le secrétaire de M. Gallier.

— Est-ce que je peux le prendre pour avocat?

— Albert Loriot?... Si vous voulez. Il est jeune, ardent, plein d'enthousiasme... il défendra une jolie femme!... Eh! Eh! savez-vous qu'on va loin avec cela!

Et Tabourel, qui s'était rapproché tout en causant, saisit la taille de la petite Flore.

Celle-ci se recula.

—Dites donc! dites donc! vous! Tenez-vous un peu, s'il vous plaît!

— Je me tiens parfaitement. Comment! voilà une heure que je suis là à ne m'occuper que de vos intérêts...

— Eh bien, occupez-vous-en encore; sinon...

— Ça suffit, chère amie, on sera sage.

La petite Flore se rapprocha.

— Alors je vais écrire à M. Loriot de venir me voir?

— Ah! mais non! un instant!... on ne fait pas venir les avocats chez soi, on va chez eux.

— Quelle bêtise!...

— C'est la règle.

— Eh bien, alors, pourquoi vient-il chez Blanche d'Annecy?

— C'est différent : Blanche d'Annecy n'est pas une cliente; c'est plutôt lui qui...

— Taisez-vous donc, mauvaise langue!

— Je ne dis rien.

Et Tabourel baisa les mains de la petite Flore.

II

Quelque temps après, l'affaire Plumageot contre Lafernet était distribuée au rôle de la quatrième chambre de la cour.

La petite Flore avait suivi les conseils de Tabourel et tout entière au procès qu'elle

poursuivait, elle était en consultations perpétuelles avec son avocat et son avoué.

On ne la trouvait plus chez elle. Ses amis s'en plaignaient. Le prince était particulièrement malheureux. Il s'était présenté plusieurs fois à l'entresol de la rue Prony et Géraldine avait toujours dû répondre :

— Madame est chez son avoué.

Ou :

— Madame est chez son avocat.

Et le fait est que la petite Flore donnait peu de répit à maître Laiguillon et à maître Loriot.

A maître Loriot, surtout.

Il y avait même eu à ce propos une scène assez vive entre la jeune plaideuse et son amie Blanche d'Annecy.

Celle-ci, étant venue un jour chez l'avocat, n'avait pas été reçue.

— Monsieur est avec un client, avait dit le domestique.

La présence de ce client étonna Blanche, qui eut la curiosité d'attendre dans sa voiture la fin de la consultation.

Au bout d'une demi-heure, le client descendit et Blanche reconnut son amie Flore.

Dispute, explications... Ces dames remontèrent chez l'avocat où la scène ne se termina que grâce à l'intervention d'un jurisconsulte

ami de Loriot. Le jurisconsulte affirma à Blanche d'Annecy que les règles de l'ordre avaient seules empêché son confrère de la recevoir pendant que Flore était là... et, en signe de réconciliation, ils allèrent dîner tous les quatre au restaurant.

Cette aventure ne ralentit pas le zèle de la plaideuse. Non contente d'avoir eu des entretiens fréquents avec son conseil, elle voulut conférer aussi avec l'avocat de son adversaire Mᵉ Cabarraud.

Ce fut en vain qu'on l'engagea à s'abstenir d'une démarche qui semblait pour le moins déplacée.

La petite Flore ne voulut pas en démordre :

— Je le connais, s'écria-t-elle, ce monsieur Cabarraud. Il vient souvent au foyer et il est toujours très aimable avec moi... L'autre jour encore, il m'a dit que je ressemblais à la Nana d'Yomède !

(Pour les profanes : Vénus Anadyomène.)

Mᵉ Cabarraud était, en effet, un habitué du théâtre des Fantaisies-Comiques et de bien d'autres théâtres. Il ne manquait pas une première représentation et les chroniqueurs, qui l'avaient cité pendant longtemps au nombre des « personnalités » présentes à ces fêtes, avaient fini par le comprendre dans la foule

de ceux qu'on ne nomme plus. Il faisait partie du « Tout Paris obligatoire ».

Me Cabarraud était l'avocat des directeurs. Il avait dû souvent plaider pour eux, et cette situation jetait une certaine réserve dans les rapports qu'il entretenait avec les artistes. Toujours gracieux, d'ailleurs, et galant au besoin, Me Cabarraud ne craignait pas de s'arrêter quelquefois dans les coulisses, et c'est ainsi que la petite Flore avait eu l'occasion de causer avec lui.

Elle n'hésita donc pas à venir le trouver.

Le premier mot de la petite Flore en entrant dans le cabinet de l'avocat fut celui-ci :

— Tiens ! c'est gentil chez vous !

Me Cabarraud ne répondit à cette exclamation que par un froid salut, et désigna un fauteuil à la visiteuse.

Celle-ci aborda résolument l'entretien :

— Vous savez ce qui m'amène ? fit-elle.

— Non, mademoiselle.

— Comment ! reprit la petite Flore, vous ne savez pas que je plaide contre mon directeur ?

— Si fait.

— Eh bien ! alors ?

Me Cabarraud la regarda.

— Alors... quoi ?

La petite Flore commençait à s'animer.

— Vous ne devinez pas que je viens m'entendre avec vous!

— A quel sujet, mademoiselle?

— Au sujet de mon affaire, parbleu ! Vous la connaissez bien... c'est vous qui avez plaidé devant le tribunal, où vous m'avez même un peu abîmée, à ce qu'il paraît!

— Mais, mademoiselle...

— Oh ! je ne vous en veux pas !... Ce vieux menteur de Lafernet vous avait raconté la chose à sa façon, et comme dit le proverbe : qui n'entend qu'une cloche... C'est pour cela que je viens vous voir; on vous a dit le pour, je vais vous dire le contre...

Me Cabarraud sourit finement.

— Pardon, mademoiselle... ceci regarde votre avocat...

— Je le sais bien, seulement...

— Je suis l'avocat de votre adversaire...

— Qu'est-ce que ça fait?

— Ça fait beaucoup. Mon devoir m'interdit...

— Quoi? d'être mis au courant de l'affaire? Je veux vous mettre au courant, voilà tout; vous n'étiez pas à la lecture : vous ne savez pas ce qui s'est passé!

— Pardon! je sais...

— Connaissez-vous seulement le rôle? vous l'a-t-on montré, le rôle?

— Je n'ai pas besoin...

— Ah ! voilà ! on ne vous l'a pas montré !... et on viendra dire que je suis forcée de le jouer quand même... on parlera de mon engagement... comme si tout le monde ne savait pas que les engagements ne signifient rien... c'est rempli de choses impossibles ; on vous dit qu'il faut être là tous les soirs, même quand on ne joue pas, qu'on n'a pas le droit d'être malade sans prévenir... des bêtises, quoi ! on n'y fait même pas attention... et aujourd'hui on vient vous dire : « Vous ne pouvez pas ceci, vous ne pouvez pas cela... » c'est trop ridicule, à la fin !...

La petite Flore avait débité toute cette tirade sans prendre haleine.

Quand elle s'arrêta, n'en pouvant plus, l'avocat parla à son tour.

— Mademoiselle, fit-il avec le plus grand calme, je vous répète que je suis l'avocat de M. Lafernet ; les règles de mon ordre, autant que les plus simples convenances, m'interdisent donc de vous entendre plus longtemps.

Le ton froid de M[e] Cabarraud déconcerta un peu la pauvre Flore. Elle voulut réagir, et, avec de petites mines d'enfant :

— Ta ! ta ! ta ! ta ! c'est très joli tout ce que vous dites là, mais ce n'est pas sérieux...

Mᵉ Cabarraud devint grave :

— Pas sérieux !

— Oui, oui, vous voulez faire le méchant et vous ne pouvez pas. Vous me parlez d'un air sévère comme si vous vouliez me manger... ma parole ! si je ne vous connaissais pas, vous me feriez peur...

Et elle se mit à rire, montrant deux jolies rangées de dents blanches.

Mᵉ Cabarraud était resté impassible.

— Je regrette, mademoiselle, dit-il, de ne pouvoir mieux accueillir votre démarche ; mais, encore une fois, les règles de mon ordre...

L'actrice rit plus fort :

— Ah ! non, s'écria-t-elle. Pas celle-là ! Je les connais, les règles de votre ordre... C'est bon pour Blanche, mais pas pour moi...

— Je ne comprends pas...

— Enfin, vous ne voulez pas vous occuper de mon affaire ?

L'avocat fit un mouvement d'impatience.

— Vous croyez peut-être que je perdrai mon procès ?

— Je ne préjuge rien...

La petite Flore éclata :

— Eh bien, vrai ! ce serait fort, ça ! On me condamnerait à payer dix mille francs ? le triple de ce que je gagne en une année ? Et pour-

quoi? parce que je n'ai pas voulu accepter un rôle ignoble?

Me Cabarraud se leva.

— Oui, ignoble! comme tout ce qui se fait dans ce théâtre-là! Avec ça qu'elle est convenable, leur pièce!... c'est à faire rougir les gendarmes! Et vous croyez que je les paierai, les dix mille francs? Ah! bien, vous ne me connaissez pas, par exemple! On peut bien me condamner à mort, me mettre en prison, me faire tout ce qu'on voudra... je ne paierai pas. Ah! mais non! je ne paierai pas!

Et sur ce dernier mot, la petite Flore fut prise d'une attaque de nerfs.

Me Cabarraud essaya de la rappeler à elle. Il lui prit les mains :

— Mademoiselle... voyons, mademoiselle...

La petite Flore se débattait toujours.

Me Cabarraud était très embarrassé.

Pouvait-il laisser cette jeune femme dans un état pareil? Devait-il lui porter secours? Fallait-il appeler?

Après une minute d'hésitation, il se décida à appeler, et étendit le bras vers un cordon de sonnette...

Aussitôt Flore se leva, droite comme un piquet, et toisant l'avocat, qui la regardait tout hébété, elle lui dit sèchement :

— C'est bien, monsieur!... Je n'ai pas besoin de vos gens!

Puis, se dirigeant vers la porte et à part soi :

— Heu! les règles de son ordre!...

Et elle s'en alla.

III

— Cocher, rue Montmartre, 213!

C'est à cette adresse que la petite Flore se fit conduire en sortant de chez Me Cabarraud.

C'est là que demeurait Tabourel.

— Eh! bon Dieu! qu'avez-vous, fit l'huissier en la voyant entrer dans son cabinet, les yeux rouges, les cheveux ébouriffés, la figure défaite...

La petite Flore s'assit.

— Écoutez-moi, dit-elle brusquement. Êtes-vous mon ami?

L'huissier tressaillit :

— Quelle question!

— Eh bien! vous pouvez me rendre un grand service. C'est sur vos conseils que j'ai entamé l'affaire contre Lafernet... il faut que vous m'aidiez à la terminer. Donnez-moi les noms de mes juges...

— Est-ce que Loriot ne les connaît pas?

— Ah!... Loriot!... on ne peut rien lui demander. C'est un gentil garçon... il a l'air de s'intéresser à vous... il est plein de bonne volonté... mais il ne comprend rien!

— Devant quelle chambre vient votre affaire?

— Devant la quatrième...

— La quatrième? attendez!...

Tabourel se leva, entra dans l'étude et revint au bout d'un instant, avec une note à la main.

— Voici vos noms, dit-il : MM. Masson des Ormiers, président; Huguin-Bridonnet; Saint-Bérard, Fréminsel, de la Panouille, La Vayrautrie, Péquin des Bois...

— Ça fait sept. Et où demeurent-ils?

— Vous avez besoin aussi de leurs adresses?

— Tiens, parbleu!

— Vous voulez aller les voir?

— Certainement!

— Mais ça ne se fait pas!

— Eh bien, ça se fera.

— Mais, ma chère amie...

La petite Flore se leva :

— Ah! mon cher ami, vous allez commencer par me laisser tranquille, n'est-ce pas? Je ne suis pas venue ici pour que vous me fassiez de la morale; je sors d'en prendre.

— Expliquez-moi...

— Je n'ai pas le temps. Tout ce que je peux vous dire, c'est que votre M. Cabarraud s'est conduit avec moi comme le dernier des lâches... et qu'il me le paiera!...

— Qu'est-ce qu'il vous a fait?

— Il a voulu m'épater avec les règles de son ordre... comme si je ne les connaissais pas aussi bien que lui, les règles de son ordre!...

— Calmez-vous.

— Oh! toujours!... c'est le grand mot : Calmez-vous!... Je me calmerai plus tard. Oui ou non, voulez-vous me donner ces adresses?

— Écoutez-moi...

— Ne me les donnez pas; je les trouverai sans vous.

Et, arrachant la note que Tabourel avait gardée à la main :

— J'ai les noms, ça me suffit.

Tabourel voulut les lui reprendre; mais Flore était déjà près de la porte et lui adressant un petit salut de la main.

— Adieu, mon cher, fit-elle. Et vous verrez qu'on ne se moque pas d'une femme comme moi!

IV

La petite Flore se procura, comme elle l'avait dit, les adresses des conseillers et put commencer aussitôt ses visites.

Aussitôt? non! Elle se fit faire auparavant un joli costume, un peu sombre, sérieux et coquet, modeste et provocant, un costume enfin qui devait lui conquérir toutes les sympathies; puis elle entra en campagne.

Elle se présenta d'abord chez le président de la quatrième chambre, l'honorable M. Masson des Ormiers.

M. Masson des Ormiers la reçut poliment, mais froidement, et quand la petite Flore, très émue, eut égrené son chapelet, il lui adressa le speech suivant :

— Mademoiselle, j'ai pour habitude d'étudier scrupuleusement les affaires qui me sont soumises; je prendrai connaissance de votre dossier, je m'entourerai de tous les documents qui pourront éclairer ma religion et je me prononcerai dans le sens qui me sera indiqué par ma conscience.

Ce discours débité lentement, avec des inflexions douces mais nettes, refroidit un peu

l'exubérance de la petite Flore. Elle se retira d'une manière assez gauche, en murmurant quelques paroles vagues : « Certainement, monsieur... je pense bien que vous ne feriez pas... aussi, ce n'est pas pour cela... Bonjour, monsieur » et elle salua le président.

Uue fois seule, la petite Flore se remit de son trouble.

— Bah! dit-elle, ça n'en fait qu'un. . Et puis, après tout, il n'est pas contre moi. Allons voir le second.

M. Huguin-Bridonnet fut moins froid, mais il ne fut pas plus rassurant.

Tout le temps que parla la petite Flore, il prit des notes:

— Vous dites que vous avez refusé le rôle?

— Oui, monsieur, mais...

— Très bien! Vous jugiez que ce rôle était indigne de votre talent?

— Certainement, monsieur, puisque...

— Très bien! Et votre directeur vous l'imposait?

— Oui, seulement...

— Très bien. Vous vous dérobiez donc à l'exécution de votre engagement?

— C'est-à-dire que je ne voulais pas...

— Très bien! Et ce cas est prévu par l'article 15?

— Il y a, en effet, un article...

— Très bien! je n'ai pas d'autres renseignements à vous demander.

— Mais, monsieur, je ne vous ai pas expliqué...

— Votre avocat s'expliquera à l'audience. Au revoir, mademoiselle.

Et, avec un sourire plein de grâce, l'honorable conseiller reconduisit la petite Flore jusqu'à la porte de son cabinet.

La petite Flore commença à s'inquiéter. Qu'allait-elle devenir si tous ses juges l'accueillaient de la même façon?

M. La Vayrautrie lui rendit un peu de courage.

C'était un très aimable homme, ce M. La Vayrautrie. Il avait conservé les traditions galantes de l'ancienne magistrature et on lui reprochait même de les exagérer un peu. Son collègue, M. Fréminsel, lui avait dit un jour avec la gravité dont il ne se départait jamais : « Rappelez-vous, mon cher, qu'en toutes circonstances le magistrat doit rester magistrat! »

M. La Vayrautrie oublia absolument cette recommandation en recevant la petite Flore.

Il l'engagea d'abord à relever son voile, que la pauvre enfant tenait pudiquement baissé, et comme celle-ci, tout émue, s'y prenait

assez mal, il ne craignit pas de l'aider en détachant le tulle qui se trouvait pris dans ses cheveux.

La glace était rompue.

La petite Flore, recouvrant aussitôt sa volubilité ordinaire, se mit à raconter toutes les misères qu'on lui avait faites, et la jalousie de ses camarades, et la méchanceté du régisseur, et la vilaine conduite de son directeur, qui voulait se venger de la froideur qu'elle lui avait toujours témoignée...

M. La Vayrautrie semblait compatir pleinement aux malheurs de la petite Flore :

Comment avait-on pu chagriner une personne aussi aimable, aussi sympathique?... Est-ce que ces beaux yeux étaient faits pour pleurer!... Assurément la conduite de M. Lafernet était abominable... Sa passion seule pouvait l'excuser. M. La Vayrautrie admettait, dans une certaine mesure, que cet homme eût cherché à se venger des dédains de sa pensionnaire... On ne renonce pas facilement aux faveurs d'une si jolie personne, etc.. etc...

La petite Flore partit enchantée...

C'est dans des dispositions non moins riantes qu'elle se présenta le lendemain chez M. Fréminsel. Malheureusement, l'honorable conseiller était en voyage. Elle raconta son

affaire au valet de chambre — un garçon qui avait l'air très intelligent — et elle laissa une carte que le domestique promit de remettre à M. Fréminsel aussitôt que celui-ci serait de retour.

La petite Flore alla ensuite chez M. Saint-Bérard.

Là non plus, elle ne trouva personne, ou du moins elle ne trouva pas celui qu'elle demandait. Mais comme elle se désolait de ne pas rencontrer M. Saint-Bérard, disant qu'il s'agissait d'une affaire très importante, une affaire qui ne souffrait pas de retard, on alla chercher le précepteur des enfants, M. l'abbé Fulgence.

L'abbé Fulgence arriva tout effaré et rougit beaucoup en apercevant la visiteuse. C'était un jeune homme de vingt-trois ans, doux et timide; il habitait Paris depuis peu de temps, et n'avait quitté le séminaire que pour se charger de l'éducation des petits Saint-Bérard.

— Pardon, madame, dit-il... donnez-vous la peine... je vous demande bien pardon... M. Saint-Bérard n'est pas là... je regrette vivement... Il s'agit, me dit-on, d'une affaire très importante.

— Oui, monsieur, très importante...

— Si vous voulez bien me suivre... je vous

demande bien pardon... Par ici!... donnez-vous la peine d'entrer... pardon!

La petite Flore, conduite par l'abbé Fulgence dans un grand salon, style Empire, s'assit sur un sopha où elle put prendre aisément la pose d'une héroïme éplorée. C'est dans cette attitude qu'elle expliqua à l'abbé Fulgence tout ce qu'il devait savoir, à commencer par les premières années de sa vie. Elle lui raconta comment elle avait été élevée, à quel âge elle avait perdu son père, par suite de quelles circonstances elle était entrée au théâtre... Ce mot de théâtre fit rougir le jeune précepteur, mais elle le rassura en lui expliquant qu'elle ne s'était faite actrice que pour garder son indépendance, qu'il y avait encore, Dieu merci! des femmes honnêtes, qu'elle se piquait d'être du nombre, qu'on n'avait jamais rien eu à lui reprocher... etc.

L'abbé Fulgence en était déjà convaincu. Pendant qu'elle parlait en gesticulant et en s'essuyant les yeux avec un mouchoir très parfumé, le jeune précepteur la regardait, rougissait, pâlissait...

Enfin, il se leva et, d'une voix emue :

— Je vous remercie, mademoiselle, de la confiance que vous avez bien voulu me témoigner... je suis très sensible à la preuve de

sympathie dont... croyez bien que de mon côté... si jamais j'ai l'occasion... nous nous rencontrerons peut-être...

— Venez me voir! fit vivement la petite Flore... 59, rue Prony... à l'entresol.

— Je ne pourrai probablement pas... les devoirs de mon emploi... ma situation chez M. Saint-Bérard... mais en attendant je parlerai pour vous.

— C'est cela! protégez-moi, n'est-ce pas? Vous serez bien gentil!

Et ce « bien gentil », accentué avec une effusion charmante, mit fin à un entretien qui devenait gênant pour l'abbé Fulgence.

Chez M. de la Panouille, l'entrevue eut un caractère beaucoup plus libre.

La petite Flore attendait qu'on eût prévenu M. de la Panouille...

— Tiens! c'est toi? fit une voix derrière elle.

La petite Flore se retourna et reconnut... qui? le fils du magistrat, Edgar de la Panouille, un bon garçon qu'elle avait rencontré souvent chez des amis communs et, avec qui elle s'était liée — en tout bien, tout honneur!

— Que venez-vous faire dans la maison de mon père, ô madame!

A cette question posée avec une emphase comique, la petite Flore répondit en quatre

mots. Edgar ne lui faisait pas peur, lui ! Il comprenait la situation.

Et, en effet, Edgar la comprit fort bien :

— Je vois ce que c'est, dit-il, nous avons assez des Fantaisies-Comiques et nous voudrions aller faire un petit tour à Monaco.

— Es-tu bête !

— La difficulté est d'expliquer cela à mon père. C'est un homme rigide, mon père... Il n'a jamais été à Monaco, ou, s'il y a été, il ne s'en souvient plus... Enfin, nous tâcherons de lui glisser la chose en douceur... Je lui dirai que Lafernet est un vieux voleur, un homme qui vit des femmes... mon père le condamnera.

— Oh ! oui ! hein ?

— Mais, si je réussis, qu'est-ce que tu me donneras ? Réponds ! qu'est-ce que tu me donneras ?

— Edgar !... Quel grand fou !... si on entrait... laissez-moi !... Edgar !

La petite Flore s'échappa.

Elle n'avait plus qu'une visite à faire, une seule. Elle devait voir encore M. Péquin des Bois.

M. Péquin des Bois était un vieux magistrat qui touchait à l'âge de la retraite et que tout le monde au palais respectait pour son

zèle et pour sa science... Malheureusement, il était sourd — très peu, disaient ceux à qui il avait donné gain de cause; — effroyablement, disaient les autres.

Il reçut la jeune actrice avec courtoisie et l'invita à lui expliquer son affaire.

La petite Flore, encouragée par cet accueil bienveillant et aussi par les succès qu'elle avait déjà obtenus, s'engagea dans une série d'explications que le vieux magistrat ne parvenait pas à saisir. Il tendait l'oreille :

— Comment dites-vous?... Une canne? on vous a donné des coups de canne?

— Non, monsieur... une *panne*!

M. Péquin des Bois ayant l'air de ne pas comprendre, Flore élevait la voix :

— Une *panne*!... c'est un rôle de dix lignes; je n'ai pas un effet.

— Qu'est-ce que vous avez fait?

— Je dis : je n'ai pas un effet... il n'y a pas un mot qui puisse porter...

— Ah! très bien... Rien à porter... une panne.

Et M. Péquin des Bois répéta plusieurs fois ce mot inconnu qu'il voulait graver dans sa mémoire :

— Une panne... une panne!... on lui a donné une panne...

L'entretien, coupé ainsi de fréquentes interruptions, dura deux heures, au bout desquelles la petite Flore se retira brisée, mais ravie.

Elle avait vu tous ses juges, sauf un!

Et à peine était-elle rentrée chez elle, que quelqu'un demandait à lui parler. C'était le domestique de M. Fréminsel qui venait lui dire, de la part de son maître, que ce magistrat l'attendrait le lendemain matin, à dix heures!

V

L'affaire Plumageot contre Lafernet allait bientôt se juger. Depuis deux semaines, la petite Flore ne quittait plus le Palais de justice.

— Je veux connaître mon champ de bataille, disait-elle.

Et pour se préparer aux émotions qu'elle allait ressentir pour son compte, elle assistait aux audiences de la Cour, passant d'une chambre à l'autre et demandant mille explications aux avocats dont elle était devenue l'amie... Elle arrêtait tout le monde et apostrophait les personnages les plus considérables :

— Tiens ! M. Gallier... Bonjour, mon cher maître... qu'est-ce que vous avez fait de votre secrétaire ? Il n'est pas sérieux, vous savez ? Ah ! Voilà Chaleuil !... Et ce monstre de Cabarraud qui passe dans le fond... Oui, oui, fais semblant de ne pas me voir, va !

La petite Flore ne respectait même plus la robe des juges.

On la vit un jour accoster M. Fréminsel au sortir de l'audience... mais l'honorable conseiller s'éloigna vivement et elle ne put pas lui parler.

Aussi, l'affaire de l'aimable Flore avait-elle fait un certain bruit dans le petit monde du Palais et par les racontars des jeunes avocats qui étaient reçus chez elle, quelques femmes de magistrats avaient fini par savoir qu'une actrice à la mode, mademoiselle Flore, des Fantaisies-Comiques, allait avoir un procès avec son directeur.

Ces cancans vinrent aux oreilles d'une provinciale nouvellement arrivée à Paris, madame Marsouin de Fréville, femme de l'avocat général qui, tout justement, était appelé à conclure dans l'affaire Plumageot.

On imagine la joie de madame Marsouin de Fréville en apprenant que son mari, connu jusqu'alors par les succès qu'il avait rempor-

tés en province, allait débuter à la cour d'appel dans une affaire vraiment parisienne, dans une affaire scandaleuse!

M. Marsouin de Fréville voulut la détromper. Cette affaire Plumageot n'avait absolument rien de scandaleux; il s'agissait d'une simple contestation entre une artiste et son directeur; l'actrice faisant beaucoup de tapage, on avait raconté des histoires impossibles, comme toujours, mais il n'y avait rien, absolument rien...

Cette déclaration, loin de calmer la curiosité de madame Marsouin de Fréville, ne fit que la surexciter.

Elle manifesta l'intention d'assister à l'audience.

— Je veux t'entendre parler, dit-elle à son mari.

Celui-ci s'y opposa.

— Ce serait ridicule, s'écria-t-il, ça ne se fait pas... Tout le monde se moquerait de nous... A Paris, les femmes d'avocats généraux ne vont jamais entendre leurs maris.

Et plus il insistait pour que sa femme ne vînt pas à l'audience, plus elle s'entêtait à vouloir y aller.

La discussion s'envenima.

— On ne peut donc pas la voir, cette demoi-

selle Flore, s'écria madame Marsouin de Freville; elle est donc bien belle!

— Quel rapport...

— Oui... oui... je sais ce que je veux dire : il paraît que ton actrice a tourné la tête à tous ces messieurs; ils lui font la cour... tu as peut-être l'intention de te mettre aussi sur les rangs?

— Tu es folle!

— Je comprends que dans ce cas-là ma présence te gênerait... Aussi, sois tranquille, je cède; je n'irai pas à l'audience.

— Mais, voyons...

— Je n'irai pas!

Et madame Marsouin de Fréville se retira dans ses appartements.

VI

— La parole est à M. l'avocat général.

A ces mots, la petite Flore tressaillit. On allait encore entendre un avocat?... qu'est-ce que c'était que cet avocat général dont personne ne lui avait parlé?... à quoi servait-il?... pour qui était-il?... Enfin! elle allait bien voir.

D'ailleurs, elle n'avait rien à craindre... l'affaire marchait très bien. Albert Loriot s'était parfaitement tiré de sa plaidoirie.

Il n'avait eu qu'un mot malheureux, celui-ci :

— Je n'ai pas à vous dire, Messieurs, ce qu'est mademoiselle Flore comme artiste... Tout Paris la connaît.

On avait ri.

Mais cette impression ne pouvait pas nuire à la petite Flore, bien au contraire ! Et quand Mᵉ Cabarraud avait répondu à Albert Loriot, il s'était exprimé avec beaucoup de modération.

– Messieurs, avait-il dit, je n'examinerai pas plus que mon confrère les titres artistiques de mademoiselle Flore : le talent ne se discute pas, il s'impose ; je m'incline et je passe. Ne parlons donc pas de cette aimable actrice. Au-dessus de la personne, si intéressante qu'elle soit, il y a une simple question de principe... Doit-on remplir, oui ou non, les engagements qu'on a contractés ?

Et il avait continué sur ce ton.

— Il est très convenable, vraiment, disait la petite Flore, très convenable.

Quant aux conseillers, ils ne bougeaient pas ; mais ils paraissaient très bien disposés. Au moment où l'on avait ri — sur le mot maladroit de Loriot — M. La Vayrautrie s'était mouché et M. Fréminsel avait fait semblant d'examiner

ses papiers, comme pour marquer qu'ils blâmaient l'inconvenance de l'auditoire.

Tout allait donc bien.

C'est alors que M. Marsouin de Fréville se leva.

Il était très ému.

« Messieurs, dit-il, s'il est un point sur lequel tous les honnêtes gens soient d'accord, c'est assurément celui qui fait l'objet de la cause que vous êtes appelés à juger aujourd'hui; le respect de la parole donnée est inscrit à la première page de ce code humain, auquel nous sommes tous initiés sans études préalables, et je me félicite que, pour le premier jour où j'ai l'honneur de prendre la parole devant vous, il me soit donné d'affirmer une fois de plus les grands principes de morale et d'équité qui sont la base et la sauvegarde des sociétés civiles!

Cet exorde excita un murmure flatteur.

— Il parle très bien, pensa la petite Flore.

M. Marsouin de Fréville continua.

« Qu'est-ce au fond, messieurs, que cette affaire Plumageot contre Lafernet? L'avocat de l'intimé vous l'a dit : une simple question de fait sur l'exécution ou la non-exécution d'un contrat. Mais cette question va aussi plus loin et plus haut : elle touche à un ordre

d'idées bien supérieur aux considérations personnelles qui forment la base du procès et c'est à cette hauteur que je voudrais m'élever.

» J'écarterai d'abord la personnalité de mademoiselle Plumageot. J'admets qu'elle ait eu des griefs sérieux contre son directeur et je suis prêt à reconnaître que les obligations résultant de son engagement avaient, dans l'espèce, un caractère particulièrement pénible. Il est certain qu'un rôle écourté et un costume qui ne l'est pas moins doivent répugner à une actrice sincèrement éprise de son art, et s'il faut vous l'avouer, messieurs, je me sens rempli d'indulgence pour ces artistes qui, forcées de sacrifier sur l'autel de Thalie toutes les pudeurs de la femme, se révoltent à la pensée d'une exhibition qui blesse leurs plus purs et leurs plus intimes sentiments. Ces femmes sont à plaindre, messieurs...

Sur ce mot, il y eut un mouvement dans l'auditoire.

Un « oh » étouffé venait de se faire entendre.

M. Marsouin de Fréville se tourna du côté où cette exclamation s'était produite, et aperçut sa femme qui se dissimulait de son mieux.

Sa femme était là! Elle le guettait! Elle

pouvait mal interpréter ses paroles et, jalouse comme elle l'était, provoquer un scandale. Quelle situation pour ce magistrat dont la nouvelle fortune excitait déjà tant d'envie!.. Qu'allait-on croire? qu'allait-on dire? C'était sa réputation compromise, son avenir perdu...

L'avocat général, un instant atterré, releva la tête... et, frappant sur son bureau :

— Oui, messieurs, je dis que ces femmes sont à plaindre, et J'AJOUTE...

Il prit un temps:

—... J'ajoute que ce cas n'est pas celui de mademoiselle Plumageot.

Un second « oh » se fit entendre du côté où se tenait la petite Flore; mais, cette fois, l'avocat général n'y prit pas garde; il continua :

— Mademoiselle Plumageot, messieurs, appartient à la catégorie de ces personnes sans principes qui, se jouant des sentiments les plus saints et foulant aux pieds les devoirs les plus sacrés, ne craignent pas d'apporter le trouble et la désolation dans les sociétés qui les acceptent. Sous un nom emprunté comme tout ce qui sert à les faire vivre, elles réclament le titre d'actrice; et ce sont bien, en effet, des femmes de théâtre, ces créatures qui

s'introduisent dans les intérieurs respectables pour y jouer la comédie de l'amour et du désintéressement!... Les plus forts s'y laissent prendre, messieurs, et l'on a vu des hommes considérés et honorés, des hommes devant lesquels tout le monde s'était incliné — et s'incline encore! — on a vu ces hommes céder à un entraînement que leurs fonctions, leur âge et leur caractère auraient rendu bien regrettable... si cette faute ne devait pas être considérée comme l'oubli d'un instant, oubli racheté par de graves et nobles travaux!

Ici, deux ou trois conseillers inclinèrent doucement la tête en signe d'approbation.

L'avocat général reprit :

— Il vaut mieux pourtant ne pas être exposé à ces défaillances... contre lesquelles on n'est vraiment garanti que par les mille joies de la félicité conjugale! Heureux, messieurs, ceux qui, trouvant à leur foyer les vertus domestiques unies aux charmes d'une maturité toujours aimable et toujours aimée...

Un nouveau mouvement se produisit dans l'auditoire.

— De l'air! cria-t-on, de l'air!

Le président releva la tête d'un air à la fois interrogateur et sévère.

L'audiencier se précipita vers le fond de la

salle et revint tout essoufflé dire un mot à l'oreille du président.

— La cour suspend l'audience, dit gravement le magistrat.

C'était madame Marsouin de Fréville qui s'était évanouie.

Elle ne revint à elle que dans les bras de son mari et quelqu'un qui se trouvait près d'eux entendit cette phrase murmurée à l'oreille de l'avocat général :

— Ah! Paul!... C'est donc vrai!... Toujours aimée!...

VII

« La Cour... etc., etc.

« Statuant sur l'appel... etc., etc.

« Adoptant les motifs des premiers juges... etc.

» Confirme le jugement rendu contre... etc.

» Et la condamne en tous les dépens. »

Ce fut Tabourel qui apporta cet arrêt à la pauvre Flore.

L'actrice n'en parut pas surprise.

— C'est votre faute, dit-elle aigrement.

Et comme l'huissier la regardait sans comprendre :

— Dame! il fallait me donner le nom de l'avocat général!... J'ai vu tous ces messieurs : c'est le seul chez lequel je ne sois pas allée!

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

46

